M
1678
L399
1894
Ex. A

Pièce B-1 Exc. B.

LE

CHANSONNIER

DES

COLLÉGIENS

SECONDE ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

Le chant, c'est le baume de l'âme.
(Proverbe italien.)

QUÉBEC

AU BUREAU DE L'ABEILLE.

1854

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
QUEBEC

M. C. Laffamme,

9412

PRÉFACE

DE LA PREMIERE EDITION.

A NOS CONFRÈRES.

Souvent, dans les loisirs de nos congés et surtout dans nos joyeuses réunions de vacances, nous croirions notre joie bien incomplète si l'on ne fredonnait quelque chanson, dont nous répétons bruyamment les refrains. Nous aimons à chanter, et, sous ce rapport, nous sommes Français. Malheureusement les chansons nous font souvent défaut. Il est vrai que, outre les chansonniers étrangers, il existe plusieurs recueils imprimés en Canada ; mais ordinairement, et pour cause, ces chansonniers sont saisis à la douane

du collége, et force nous est de nous les procurer *in fraudem legis*, ou de nous contenter de quelques chansons mal copiées à la dérobée.

C'est pour remédier à d'aussi graves inconvénients, que nous commençons aujourd'hui la publication du *Chansonnier des Colléges*, où nous tâcherons de réunir toutes les chansons que nous croyons les plus propres à charmer nos loisirs. Nous osons espérer que ce petit recueil, muni de tous les passeports nécessaires, parviendra bientôt à tous les écoliers, non pas tout-à-fait exempt de tout droit, mais moyennant la modique somme de DEUX SOUS par livraison.

Que de plaisir pour DEUX SOUS !

LE

CHANSONNIER

DES

COLLEGES.

CHANSON CANADIENNE.

AIR : *Ah ! quelle, quelle inquiétude !*

Sol Canadien, terre chérie !
Par des braves tu fus peuplé ;
Ils cherchaient loin de leur patrie,
Une terre de liberté.
Nos pères, sortis de la France,
Etaient l'élite des guerriers,
Et leurs enfants de leur vaillance
N'ont jamais flétri les lauriers.

Qu'elles sont belles nos campagnes !
En Canada qu'on vit content !
Salut, ô sublimes montagnes,
Bords du superbe Saint Laurent.
Habitant de cette contrée
Que nature veut embellir,
Tu peux marcher tête levée :
Ton pays doit t'enorgueillir.

Respecte la main protectrice,
D'Albion, ton digne soutien ;
Mais fais échouer la malice
D'ennemis nourris dans ton sein.
Ne fléchis jamais dans l'orage :
Tu n'as pour maître que tes lois.
Tu n'es point fait pour l'esclavage ;
Albion veille sur tes droits.

Si d'Albion la main chérie
Cesse un jour de te protéger,
Soutiens-toi seule, ô ma patrie !
Méprise un secours étranger.
Nos pères, sortis de la France,
Etaient l'élite des guerriers,
Et leurs enfants de leur vaillance
Ne flétriront pas les lauriers.

ISIDORE BEDARD.

LA PARISIENNE.

AIR : *Peuple buveur, ami du verre.*

Peuple Français, peuple de braves,
La liberté rouvre ses bras.
On nous disait : Soyez esclaves !
Nous avons dit : Soyons soldats !
Soudain Paris, dans sa mémoire,
A retrouvé son cri de gloire :

En avant, marchons
Contre leurs canons ;
A travers le fer, le feu, les bataillons,
Courons à la victoire.

Serrez vos rangs, qu'on se soutienne !
Marchons ! chaque enfant de Paris,
De sa cartouche citoyenne,
Fait une offrande à son pays.
O jour d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, &c.

La mitraille en vain nous dévore :
Elle enfante des combattants.
Sous les boullets voyez éclore
Ces vieux généraux de vingt ans.
O jour d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, &c.

Pour briser leurs masses profondes,
Qui conduit nos drapeaux sanglants ?
C'est la liberté des deux mondes ;
C'est Lafayette en cheveux blancs.
O jour d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, &c.

Les trois couleurs sont revenues,
Et la colonne avec fierté
Fait briller à travers les nues
L'ar-en-ciel de la liberté.
O jour d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, &c.

Soldat du drapeau tricolore.
D'Orléans ! toi qui l'as porté,
Ton sang se mêlerait encore

A celui qu'il nous a coûté.
Comme aux beaux jours de notre histoire,
Tu rediras ce cri de gloire :
En avant, &c.

Tambours, du convoi de nos frères
Roulez le funèbre signal ;
Et nous de lauriers populaires
Chargeons leur cercueil triomphal.
O temple de deuil et de gloire !
Panthéon, reçois leur mémoire !
Portons-les, marchons,
Découvrons nos fronts.
Soyez immortels, vous tous que nous pleurons,
Martyrs de la victoire !

CASIMIR DELAVGNE.

LA MARSEILLAISE.

AIR : *Entendez-vous notre patrie.*

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent, jusque dans vos bras,
Egorger vos fils, vos compagnes.

Aux armes, citoyens ; formez vos bataillons,
Marchez ; qu'un sang impur abreuve vos sillons.

CHŒUR.

Marchons ; qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ?
Français, pour nous, ah ! quel outrage !
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ôse méditer
De rendre à l'antique esclavage !
Aux armes, &c.

Quoi ! des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! des phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers !
Grand Dieu ! les deux mains enchaînées,
Nos fronts sous le joug se plairaient !
De vils despotes deviendraient
Arbitres de nos destinées !
Aux armes, &c.

Français, ô guerriers magnanimes !
Portez ou retenez vos coups :
Epargnez ces tristes victimes,
A regret s'armant contre vous ;
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leurs mères . . .
Aux armes, &c.

Tremblez, tyrans ; et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis,
Tremblez : vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix.
Tout est soldat pour vous combattre :
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La France en produit de nouveaux,
Contre vous tout prêts à se battre.
Aux armes, &c.

Nous entrerons dans la carrière,
Quand nos aînés n'y seront plus :
Nous retrouverons leur poussière
Et l'exemple de leurs vertus.
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.
Aux armes, &c.

ROUGET DE L'ISLE.

LES SOUVENIRS D'UN VIEUX MILITAIRE.

AIR DU *Vieux Sergent.*

Te souviens-tu, disait un capitaine
Au vétéran qui mendiait son pain,
Te souviens-tu qu'autrefois dans la plaine
Tu détournas un sabre de mon sein ?
Sous les drapeaux d'une mère chérie,

Tous deux jadis nous avons combattu.
Je m'en souviens : car je te dois la vie ;
Mais toi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu de ces jours trop rapides,
Où le Français acquit tant de renom ?
Te souviens-tu que sur les pyramides,
Chacun de nous ôsa graver son nom ?
Malgré les vents, malgré la terre et l'onde,
On vit flotter, après l'avoir vaincu,
Notre étendard sur le berceau du monde :
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu que les preux d'Italie
Ont vainement combattu contre nous ?
Te souviens-tu que les preux d'Ibérie
Devant nos chefs ont plié les genoux ?
Te souviens-tu qu'aux champs de l'Allemagne,
Nos bataillons, arrivant impromptu,
En quatre jours ont fait une campagne ?
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu de ces plaines glacées,
Où le Français, abordant en vainqueur,
Vit sur son front les neiges amassées,
Glacer son corps sans refroidir son cœur ?
Ce fut alors qu'au milieu des alarmes,
Nos, pleurs coulaient ! Mais notre œil abattu
Brillait encor lorsqu'on courait aux armes :
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu qu'un jour notre patrie,
Vivante encor, descendit au cercueil ?
Et que l'on vit dans la France flétrie
Les étrangers marcher avec orgueil ?

Garde en ton cœur ce jour pour le maudire,
Et quand enfin Bellone aura paru,
Jamais on n'ait besoin de te redire :
Dis-moi, soldats, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu ? . . . mais ici je m'arrête :
Car je n'ai plus de noble souvenir.
Viens, mon ami, viens-t'en dans ma retraite
Attendre en paix un meilleur avenir,
Et si la mort, planant sur ma chaumière,
Me rappelait un repos qui m'est dû,
Tu fermeras doucement ma paupière,
En me disant : Soldat, t'en souviens-tu ?

EMILE DEBRAUX.

O CANADA ! MON PAYS !

Comme le dit un vieil adage :
Rien n'est si beau que son pays ;
Et de le chanter, c'est l'usage :
Le mien je chante à mes amis.
L'étranger voit avec un œil d'envie
Du Saint Laurent le majestueux cours ;
A son aspect, le Canadien s'écrie :
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Maints ruisseaux et maintes rivières
Arrosent nos fertiles champs ;
Et de nos montagnes altières,
On voit de loin les longs penchants.

Vallons, côteaux, forêts, chûtes, rapides :
De tant d'objets est-il plus beau concours ?
Qui n'aimerait tes lacs aux eaux limpides ?
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Le Canadien, comme ses pères,
Aime à rire et à s'égayer.
Doux, aisé, vif en ses manières,
Poli, galant, hospitalier,
A son pays il ne fut jamais traître ;
A l'esclavage il résista toujours,
Et sa maxime est la paix, le bien-être
Du Canada, son pays, ses amours.

O mon pays ! de la nature
Vraiment tu fus l'enfant chéri ;
Mais l'étranger souvent parjure
En ton sein le trouble a nourri.
Puissent tous tes enfants enfin se joindre,
Et valeureux voler à ton secours !
Car le beau jour déjà commence à poindre,
O Canada ! mon pays ! mes amours !

G. E. Cartier.

LE CHANT DU DEPART, 1794.

Air : *Pourquoi ces vains complots ?*

UN DEPUTE DU PEUPLE.

La victoire en chantant nous ouvre la barrière ;
La liberté guide nos pas ;
Et du nord au midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.

Tremblez, ennemis de la France,
Rois, ivres de sang et d'orgueil :
Le peuple souverain s'avance,
Tyrans, descendez au cercueil.

La république nous appelle :
Sachons vaincre, ou sachons périr.
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

UNE MERE DE FAMILLE.

De nos yeux maternels ne craignez pas les larmes :
Loin de nous de lâches douleurs !
Nous devons triompher quand vous prenez les [armes :
C'est aux rois à verser des pleurs.
Nous vous avons donné la vie,
Guerriers, elle n'est plus à vous ;
Tous vos jours sont à la patrie :
Elle est votre mère avant nous.
La république, &c.

DEUX VIEILLARDS.

Que le fer paternel arme la main des braves ;
Songez à vous au champ de Mars ;
Consacrez, dans le sang des rois et des esclaves,
Le fer béni par vos vieillards,
Et, rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière,
Quand les tyrans ne seront plus.
La république, &c.

UN ENFANT.

De Barra, de Viala le sort nous fait envie :
Ils sont morts, mais ils ont vaincu.
Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie !

Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillants, nous le sommes :
Guidez-nous contre les tyrans.
Les républicains sont des hommes,
Les esclaves sont des enfants.
La république, &c.

TROIS GUERRIERS.

Sur le fer devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentants, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir les oppresseurs.
En tout lieu, dans la nuit profonde
Plongeant l'infâme royauté,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté,
La république, &c.

M. J. CHENIER.

CHANT DE MORT DES SPARTIATES.

AIR DU *Chant du départ.*

Recevez notre encens, vous que la Grèce adore,
Muses, chastes filles des cieux :
Car avant que la nuit sur nous descende encore,
La mort aura fermé nos yeux.
Le Mède altier partout s'avance,
Et, répété par les échos,
L'airain trouble au loin le silence,
Qui couvre déjà nos tombeaux.

BIBLIOTHEQUE
C.M.E.
1964
Séminaire de Québec

Guerriers, voilà l'heure qui sonne :
Là-bas nous attend le trépas.
Vive à jamais Lacédémone !
Un Grec meurt, mais ne se rend pas.

Quoi ! le Mède insolent souille notre rivage,
Et des Grecs fuiraient devant lui !
Déesses, soutenez nos bras, notre courage :
Jamais fils de Sparte n'a fui.
Derrière nous sont nos compagnes,
Nos enfants, nos pères, nos Dieux,
Nos cités, nos riches campagnes
Et la gloire de nos ayeux.
Guerriers, &c.

O vous, qui des héros que ces bords ont vus naître
Aimez à chanter les exploits,
Vous direz : Ils n'ont point reconnu d'autre maître,
En mourant, que Sparte et ses lois :
Qu'au bord sombre, à sa voix dociles,
Le soir, au funèbre banquet,
Des défenseurs des Thermopyles,
Non, pas une ombre ne manquait !
Guerriers, &c.

LES ADIEUX DE BERTRAND.

Avant de quitter le rivage
Où dort pour jamais le Héros,
Bertrand, près du rocher sauvage,
A sa tombe adresse ces mots :
C'est donc là que le Roi du monde
A vu ses beaux jours se flétrir !

Sur un roc, au milieu de l'onde,
Le destin le force à périr !
Ah ! donnons-lui, compagnons de sa gloire,
Seulement une larme, un regret par victoire,
Et plus que lui jamais Français
N'aura coûté de pleurs et de regrets.

Lorsque sonna sa dernière heure,
Un nuage obscurcit mes yeux,
Et dans la céleste demeure
J'aperçus tous nos demi-dieux.
Ces preux que la France regrette
Tendaient les mains à ce Héros,
Et la mort, planant sur sa tête,
Pleurait sur le coup de sa faux.
Ah ! donnons-lui, &c.

Celui qui du haut des colonnes
Forçait les rois à se cacher ;
Celui qui donnait des couronnes,
Pour tombe a le creux d'un rocher !
Celui que protégeait Dieu même,
Hélas ! le vainqueur des vainqueurs,
Tombé loin de son diadème,
N'a plus d'autels que dans nos cœurs.
Ah ! donnons-lui, &c.

Du grand homme que je regrette,
Refusant tout bienfait nouveau,
Je ne veux qu'une violette,
Qui croisse au pied de son tombeau.
Avec moi j'emporte ses armes,
Nul mortel ne les touchera ;
Encor couvertes de ses larmes

Son fils un jour les portera.
Ah ! donnons-lui, &c.

Adieu, dernier espoir des braves !
Le destin me dicte la loi
D'aller vivre au sein des esclaves
Qui jadis tremblaient devant toi ;
Et quand viendra ma dernière heure,
Que l'on m'accorde dans ce lieu,
Près de ta tombe, un peu de terre :
C'est là mon seul et dernier vœu.
Ah ! donnons-lui, &c.

LA GUERRE AMERICAINE, 1813.

AIR DU *Soldat et d'Henri IV.*

Baptiste, à la fleur de son âge,
De l'honneur suivant le sentier,
A la Fourche plein de courage,
Combattait comme un vieux guerrier :
La balle cruelle
Vient l'atteindre dans le moment
Où la victoire est à nos vœux fidèle ;
Au champ d'honneur, il meurt content.

Un autre aussitôt prend sa place,
Et montre la même valeur.
Le sort couronne son audace :
De le suivre il a le bonheur.
Après la victoire.
Il chante et répète gaîment :
Quand on revient couronné par la gloire
Au champ d'honneur, on vit content.

Jamais des hordes étrangères
Ne règneront sur nos foyers :
Des nobles vertus de leurs pères
Les Canadiens sont héritiers.
Dans notre province,
Ils se montrent toujours vaillants,
Et d'accourir pour leur pays, leur prince
Au champ d'honneur, toujours contents.

Nobles enfants de cette terre
Déjà teinte de votre sang !
Comme dans la paix, dans la guerre
Que votre nom soit triomphant.
De Mars le génie
Vous inspire ses sentiments :
Toujours vainqueurs, enfants de ma patrie !
Au champ d'honneur, vivez contents.

LE REVEIL DE LA POLOGNE.

Elle se lève, elle appelle à la vie,
La nation qu'on veut anéantir ;
De son tombeau sort le peuple martyr,
Et l'aigle blanc plane sur Cracovie.
De la Pologne invincible génie,
O liberté ! soutiens tes défenseurs.
Que devant toi tombe la tyrannie ;
Gloire aux martyrs, et mort aux oppresseurs !

Après quinze ans ressuscite plus brave,
Sublime élan ! ce grand corps mutilé ;

Les rois bourreaux, qui le tenaient esclave,
Sous son regard intrépide ont tremblé.

Les rois tombaient, mais leur cœur se rassure.
N'ont-ils pas sû, vautours unis entre eux,
Depuis un siècle élargir la blessure
Toujours saignante à ce flanc généreux !

De l'héroïsme impérissable exemple !
Duel à mort et toujours renaissant !
Un contre trois !... l'Europe les contemple,
Sans mettre fin à ce drame de sang.

Ta noble lutte, hélas ! n'a pas d'issue :
Tu le sais bien, et partout tu combats,
Fière Pologne, immortelle vaincue !
Que l'on enchaîne et qu'on ne dompte pas.

La France en vain rêve ta délivrance :
Quel bras fatal arrête son secours ?
Qui donc retient le grand cœur de la France ?
Qu'est devenu le peuple des trois jours ?

LOUISE COLET.

NAPOLEON, LA PATRIE ET L'HONNEUR.

AIR DU *Troubadour*, OU : *Riches cités*.

Pour un Français, serait-il des entraves ?
Interrogé, l'univers vous dit, Non.

Je m'enhardis, et l'aspect de ces braves
Me tiendra lieu des faveurs d'Apollon.
Au plus noble délire
Je cède, et sur ma lyre,
Je vais chanter les élus de mon cœur,
Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

Napoléon a sauvé la Patrie :
Elle a donné le trône à ce guerrier.
Du double nœud qui tous deux les allie,
L'Honneur français est l'auguste ouvrier.
Soldats, votre courage
Garantit votre ouvrage.
On est bien fort quand on porte en son cœur
Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

Lorsqu'à l'appel que lui fait la Patrie,
Sans balancer, chaque jeune Français
S'arrache aux bras d'une mère chérie,
Qu'il craint, hélas ! de ne revoir jamais,
Qui peut, tendre nature,
Appaiser ton murmure ?
Trois mots sacrés, que tu lis dans son cœur,
Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

Lorsqu'au Français, vainqueur en Moscovie,
L'hiver jaloux livra d'affreux combats,
Il n'eut bientôt pour soutenir sa vie
Qu'un sang glacé par les âpres frimats.
O transport électrique !
O feu vraiment magique !
Trois mots sacrés ont réchauffé son cœur,
Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

De l'univers Architecte suprême,
Entends les vœux qu'en ce jour nous formons :
Qu'en Albion ton flamboyant emblème
De nos guerriers guide les bataillons,
Et que de la Tamise
Par eux l'onde soumise,
Reporte aux mers ce cri libérateur,
Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

LES GIRONDINS.

(*Chant révolutionnaire français de fév.* 1848.)

Par la voix du canon d'alarmes,
La France appelle ses enfants ;
Allons, dit le soldat, aux armes !
C'est ma mère, je la défends.
Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Nous, amis, qui, loin des batailles,
Succombons dans l'obscurité,
Vouons du moins nos funérailles,
A la France, à sa liberté.
Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

LA REVOLUTION DE FEVRIER.

O France, une éternelle gloire
Va rendre ton nom respecté.
Arborons, en criant victoire,
L'étendard de la liberté.

Formons une garde civique,
Le peuple est roi de la cité.
Vive la république !
Vive la liberté !

Défenseurs de la paix publique,
Si la patrie est en danger,
Il faut que notre république
Résiste au choc de l'étranger.
Formons, &c.

Aux armes, braves camarades :
La France a besoin de nos bras,
Et comme sur les barricades,
Soyons citoyens et soldats.
Formons, &c.

Liberté, toujours si féconde,
D'amour embrase donc nos cœurs ;
Oui, tu feras le tour du monde,
Comme autrefois nos trois couleurs.
Formons, &c.

BIBLIOTHÈQUE QUÉBEC UNIVERSITÉ LAVAL

LE VIEUX SOLDAT.

AIR : *Te souviens-tu.*

" Ami fidèle, écho du bois sauvage,
" Toi, qui toujours sus répondre à ma voix,
" Redis les maux qu'a soufferts mon courage ;
" Retrace-les pour la dernière fois.
" Sans nul asile, après vingt ans de guerre,
" N'espérant plus les dangers du combat,
" Seul j'habitai cet humble coin de terre,
" En attendant la mort du vieux soldat.

" Lorsque jadis l'aile de la victoire
" Aux bords lointains portait nos étendards,
" Combien ce fer, étincelant de gloire,
" Avec orgueil brillait à mes regards !
" Même aujourd'hui, partageant ma misère,
" Il a gardé le feu de son éclat,
" Et semble dire au chaume solitaire :
" Attendons-nous la mort du vieux soldat ?

" Viens mon habit, que je t'admire encore ;
" Réjouis-moi de tes nobles couleurs.
" Pourquoi montrer la croix qui te décore ?
" A son aspect je sens couler mes pleurs.
" Quand nous étions sur le champ de bataille,
" Le sort voulut qu'un boulet m'épargnât ;
" Et je te vois, là, sur un peu de paille,
" Attendre enfin la mort du vieux soldat !

" Jours d'Austerlitz, de Wagram, de Jemmape,
" Mon cœur palpite à votre souvenir.
" Ah ! pardonnez la plainte qui m'échappe :
" Depuis longtemps je n'ai plus d'avenir.
" Sur ce rocher, souvent baigné de larmes,
" Que j'ai maudit et le traître et l'ingrat !
" Mais plus tranquille, appuyé sur mes armes,
" J'attends en paix la mort du vieux soldat ! "

Déjà la nuit remplaçait la lumière ;
Un voile épais couvrait l'azur des cieux.
Sa voix s'éteint ; il ferme la paupière ...
Côteaux, vallons, ont reçu ses adieux !
Soudain alors, au sein du bois sauvage,
D'un coup de foudre a retenti l'éclat...
Et, le matin, l'oiseau dans son ramage
Eut à pleurer la mort du vieux soldat !

LE CHANT DE VICTOIRE DE L'ESPAGNOL.

Des Maures les hordes impies
Ont renversé partout nos croix,
Et dans nos villes envahies
Le Prophète dicte ses lois.
Nobles enfants de l'Ibérie,
Oui, vous direz tous avec moi :
Liberté pour notre patrie !
Tout pour Dieu, tout pour notre roi !

Parmi des ruines fumantes,
Ma mère expira sous leur coups ;
Elle embrassait leurs mains sanglantes,
Demandant grâce à deux genoux.
Ma main était trop faible encore,
Je ne pus venger son trépas ;
Mais à l'ennemi qu'il abhorre,
L'Espagnol ne pardonne pas.

Aux montagnes de l'Asturie,
Flotte encore un noble étendard :
Pélage, au cri de la patrie,
A mis la main sur son poignard.
O bonne Dame de Liesse !
Porte à Dieu nos humbles accents,
Et veille en ces jours de détresse
Sur l'Espagne et sur ses enfants !

Vole, ma cavale légère,
La gloire des champs Andalous !
Adieu, cendres de mon vieux père,
Je vais combattre loin de vous.
Dieu le veut, mon pays l'ordonne :
Il faut tout quitter pour la foi.
J'entends le clairon qui résonne ;
Tout pour Dieu, tout pour notre roi !

LE HAUT ET LE BAS-CANADA.

AIR : *De la pipe de tabac.*

Enfin je connais l'Amérique,
Et j'ai vu les deux Canadas :

Je dis, sans craindre qu'on réplique,
Qu'au Haut je préfère le Bas.
D'un côté la noire tristesse
Offre l'image du trépas :
De l'autre la pure allégresse
Fait du Haut distinguer le Bas.

Le matelot dans la tempête,
Perché sur la cime des mâts,
Dit qu'il perdra bientôt la tête,
S'il ne descend du Haut en Bas.
Vois ce palais mis en poussière
Par le tonnerre et ses éclats,
Et chante, en gagnant la chaumière,
Qu'il fait plus dur en Haut qu'en Bas.

Fuis le sommet de la montagne,
Séjour horrible des frimas ;
Choisis la fertile campagne,
Et laisse le Haut pour le Bas.
Vois l'oiseau qui, d'un vol rapide,
Cherche en chantant les doux climats :
Pour éviter le sol aride,
Vois-le voler du Haut en Bas.

Vois l'orme que, dans sa furie,
Le vent agite avec fracas :
Son ombrage et l'herbe fleurie
Font au Haut préférer le Bas.
Ses rameaux sentent la secousse
Qu'à ses pieds je ne ressens pas :
Etendu sur un lit de mousse,
Je plains le Haut, j'aime le Bas.

Si d'une étiquette à la mode
La loi règne dans un repas,
De la table, d'un air commode,
Laissez le Haut, cherchez le Bas :
Là, frétillant sur votre chaise,
Livrez-vous aux plus doux ébats ;
Buvez, et chantez à votre aise
Que le Haut vaut moins que le Bas.

J. MERMET,
Adjt : du régiment de Watteville.

AVANT TOUT JE SUIS CANADIEN.

AIR : *De la pipe de tabac.*

Souvent de la Grande Bretagne
On vante les mœurs et les lois ;
Par leurs vins, la France et l'Espagne
A nos éloges ont des droits ;
Admirez le ciel d'Italie,
Louez l'Europe, c'est fort bien :
Moi, je préfère ma patrie ;
Avant tout je suis Canadien.

Sur nous quel est donc l'avantage
De ces êtres prédestinés ?
En science, en arts, en langage,
Je l'avoue, ils sont nos aînés ;
Mais d'égaler leur industrie,
Nous avons chez nous les moyens :
A tous préférons la patrie ;
Avant tout soyons Canadiens.

Vingt ans, les Français de l'histoire
Ont occupé seuls le crayon ;
Ils étaient fils de la victoire
Sous l'immortel Napoléon.
Ils ont une armée aguerrie,
Nous avons de vrais citoyens :
A tous préférons la patrie ;
Avant tout soyons Canadiens.

Tous les jours, l'Europe se vante
Des chefs-d'œuvre de ses auteurs :
Comme elle, ce pays enfante
Journaux, poètes, orateurs.
En vain le préjugé nous crie :
Cédez le pas au monde ancien :
Moi, je préfère ma patrie ;
Avant tout je suis Canadien.

Originaires de la France,
Aujourd'hui sujets d'Abion,
A qui donner la préférence,
De l'une ou l'autre nation ?
Mais n'avons-nous pas, je vous prie,
Encor de plus puissants liens ?
A tous préférons la patrie ;
Avant tout soyons Canadiens.

LE CANADIEN EXILE.

Un Canadien errant,
Banni de ses foyers,

Parcourait en pleurant
Des pays étrangers.

Un jour, triste et pensif,
Assis au bord des flots,
Au courant fugitif
Il adressait ces mots :

" Si tu vois mon pays,
" Mon pays malheureux,
" Va dire à mes amis
" Que je me souviens d'eux.

" Pour jamais séparé
" Des amis de mon cœur,
" Hélas ! oui, je mourrai,
" Je mourrai de douleur.

" Plongé dans les malheurs,
" Loin de mes chers parents,
" Je passe dans les pleurs
" D'infortunés moments. "

A. Lajoie.

LA FRANCE EST BELLE.

La France est belle ;
Ses destins sont bénis :
Vivons pour elle ;
Vivons unis.

Passez les monts, passez les mers ;
Visitez cent climats divers :
Loin d'elle, au bout de l'univers,
Vous chanterez fidèle :
La France est belle, &c.

Faut-il défendre nos sillons ?
Voyez cent jeunes bataillons
S'élancer, brûlants tourbillons,
Où la foudre étincelle !
La France est belle, &c.

De nos états jadis rivaux,
Le temps, au prix de longs travaux,
Fonda, pour des siècles nouveaux,
L'unité fraternelle.
La France est belle, &c.

Maint peuple, sortant du sommeil,
Salue, à l'horizon vermeil,
Les trois couleurs de ton soleil,
O reine universelle !
La France est belle, &c.

Bon ange, elle aime à protéger
Le proscrit du bord étranger :
Il vit sans trouble et sans danger,
Murmurant sous son aile :
" La France est belle ;
" Ses destins sont bénis :
" Vivons chez elle,
" Heureux bannis ! "

Et nous, ses fils, avec ardeur
Nous travaillons pour sa grandeur,
Offrant à Dieu, son créateur,
Des cœurs brûlants de zèle.
La France est belle, &c.

LE RETOUR DANS LA PATRIE.

AIR : *Suzon sortant de son village.*

Qu'il va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort !
Au rivage où mon cœur aspire,
Qu'il est lent à trouver un port !
France adorée !
Douce contrée !
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain nous guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.
Mais enfin le matelot crie :
Terre ! terre ! là-bas, voyez !
Ah ! tous mes maux sont oubliés.
Salut à ma patrie !

Oui, voilà les rives de France ;
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée !
Douce contrée !

Après vingt ans, enfin je te revois ;
De mon village
Je vois la plage ;
Je vois fumer la cime de nos toits.
Combien mon âme est attendrie !
Là furent mes premiers amours ;
Là, ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie !

Loin de mon berceau, jeune encore,
L'inconstance emporta mes pas,
Jusqu'au sein des mers où l'aurore
Sourit aux plus riches climats.
France adorée !
Douce contrée !
Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.
Toute l'année,
Là, brille ornée
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.
Mais là, ma jeunesse flétrie,
Rêvait à des climats plus chers ;
Là, je regrettais nos hivers.
Salut à ma patrie !

Poussé chez des peuples sauvages,
Qui m'offraient de régner sur eux,
J'ai su défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux.
France adorée !
Douce contrée !
Tes champs alors gémissaient envahis.
Puissance et gloire,
Cris de victoire,
Rien n'étouffa la voix de mon pays,

De tout quitter mon cœur me prie :
Je reviens pauvre, mais constant.
Une bêche est là qui m'attend.
Salut à ma patrie !

Au bruit des transports d'allégresse,
Enfin le navire entre au port.
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée !
Douce contrée !
Puissent tes fils te revoir ainsi tous !
Enfin j'arrive,
Et sur la rive
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux ;
Je t'embrasse, ô terre chérie !
Dieu ! qu'un éxilé doit souffrir !
Moi, désormais je puis mourir.
Salut à ma patrie !

BERANGER.

LES LANCIERS POLONAIS.

AIR : *Ici commence ton voyage.*

Dans la froide Scandinavie,
Du héros retentit le nom ;
Soudain la Pologne asservie
Se lève pour Napoléon.
Il avait brisé les entraves
De ce peuple ami des Français,
Et la France au rang de ses braves
Compta les lanciers polonais.

Sans regret quittant leur patrie,
Pour Napoléon les guerriers
Vont au fond de la Sibérie
Cueillir des moissons de lauriers.
Partout la gloire les appelle ;
Ils volent à de beaux succès,
Et partout la gloire est fidèle
Aux braves lanciers Polonais.

Quand la fortune trop volage
Et la plus noire trahison
Ensemble ont trahi le courage
De notre grand Napoléon,
Il fit, en déposant les armes,
De tristes adieux aux Français,
Et l'on vit répandre des larmes
Aux braves lanciers Polonais.

Napoléon, l'âme attendrie,
Leur dit, dans ce cruel moment :
Retournez dans votre patrie,
Je vous remets votre serment.
Il croyait, dans son triste asile,
N'être suivi que des Français ;
Mais il trouve encor dans son île
Ces braves lanciers Polonais.

O vous qu'à nos belles journées
La gloire a fait participer,
Polonais, de vos destinées
Le ciel enfin doit s'occuper.
Mais fussiez-vous dans les alarmes,
Amis, nous n'oublierons jamais
Que nous avions pour frères d'armes
Les braves lanciers Polonais.

LE VIEUX MARIN.

Un vieux marin, dans le port de Marseille,
De son vaisseau, redisait aux passants :
Approchez-vous du brave aux cheveux blancs.
Au port la frégate appareille.
Venez avec moi ;
Soyez sans effroi :
Quand je ferme un œil, l'autre veille.
J'ai sur l'océan
Navigué trente ans ;
Les mers m'ont vu combattre les Anglais ;
J'ai fait la guerre aux Turcs, aux Portuguais :
Toujours pour l'honneur du pavillon français.

A Trafalgar, j'ai vu le jour horrible,
Sur le vaisseau que commandait Lucas ;
Et de Nelson le glorieux trépas
Fut lancé par ma main terrible ;
Et sur le Vengeur,
Tout couvert d'honneur,
Je coulais à fond l'Invincible.
J'ai sur l'océan, &c.

J'ai d'Aboukir vu les plages brûlées ;
J'ai combattu sur le Timoléon,
Quand d'Alténas le grand Napoléon
Chassait des troupes désolées.
Bien avant cela,
Sur le Ca Ira,
Trois jours je fus dans la mêlée.
J'ai sur l'océan, &c.

LE SOMMEIL DU GRAND HOMME.

Il dort ! ce héros dont la gloire
Verra la fin de l'avenir !
Il dort ! on entend la Victoire
Le rappeler par un soupir.
Tous avec moi versez des larmes,
Guerriers, que respecta la mort ;
Car vous direz, posant vos armes :
Il dort ! il dort !

Il dort ! hélas ! il faut le dire,
Pour ne se réveiller jamais !
Il dort, et Clio va redire
Quel fut pour lui le nom français.
Oui, ce beau nom, vous dira-t-elle,
Pourrait être terrible encor....
Mais le héros que je rappelle,
Il dort ! il dort !

Il dort ! et sa tête repose
Sur les lauriers dus au vainqueur.
Il dort ! et son apothéose
Se grave au temple de l'honneur.
Tous avec moi, versez des larmes,
Guerriers, que respecta la mort ;
Car vous direz, posant vos armes :
Il dort ! il dort !

N. Aubin.

LE CITOYEN.

AIR : *Bons habitants du village.*

Mon enfant, tu voudrais comprendre
Ce qu'on entend par citoyen :
Les livres n'ont rien à t'apprendre ;
Ferme-les, ils n'en disent rien.
Vois travailler sous ma fenêtre
Ce charron ; regarde-le bien.
Il ne connait que Dieu pour maître :
Voilà, mon fils, un citoyen.

Vieux débris de la vieille armée,
Il vit tomber nos défenseurs ;
Il pleura la gloire éclipsée,
En espérant des jours meilleurs ;
Soudain la liberté l'appelle,
Le canon gronde : il est soldat ;
Il fait plus que mourir pour elle :
Il conduit ses fils au combat.

Enfants, dit-il, c'est la patrie
Qui dans nos mains remet son sort :
Honte à qui ménage sa vie !
Enfants, la victoire ou la mort !
Des larmes sillonnaient sa joue ;
Il combattait, couvert de sang,
Et foulait aux pieds, dans la boue,
L'étendard brisé du tyran.

Il revient, après la victoire,
Travailler avec ses enfants.
Que de noms inscrits dans l'histoire
Ne valent pas ces pauvres gens !
Comme eux, ne sers que la patrie :
La gloire est tout, l'argent n'est rien,
Pour qui sait honorer sa vie
Par les vertus du citoyen.

Cette horreur de la tyrannie,
Ce mépris d'un vil intérêt,
Ce noble amour de la patrie,
Sont-ils dans le cœur d'un sujet ?
L'orgueil d'un maître est la limite,
Qu'il ne peut franchir vers le bien ;
Son âme étroite est trop petite
Pour les vertus du citoyen.

A NAPOLEON LE GRAND.

Amis, célébrons la naissance
D'un héros digne de ce nom.
Livrons-nous à la jouissance :
Je vais chanter Napoléon ! ! !
Ouvrons nos cœurs à l'allégresse ;
Oublions nos maux un moment :
Peut-on songer à la tristesse
En chantant ce refrain charmant ?

Tout grand homme eut son égal,
Son émule ou son rival ;
Mais au temple de mémoire

Jamais près d'un autre nom
La déesse de la Gloire
N'inscrira Napoléon.

Sur les pas de Rome et de Sparte
La France avait lancé son char.
Alors s'ouvrit pour Bonaparte
La route où s'égara César :
Mais plus prudent, sa main habile,
Aux yeux surpris de l'univers,
Rend du char la marche facile,
Malgré mille obstacles divers.

Soudain la trompette guerrière
Près du Nil attire ses pas :
Le char en paix suit sa carrière ;
Lui, vole à de nouveaux combats.
Livrés sans frein à leurs caprices,
Bientôt les chevaux ombrageux
S'emportent, vers des précipices
Tournent leur cours impétueux.

La France, à deux pas de l'abîme,
Jette un cri : le héros l'entend ;
Il vient, plus grand, plus magnanime,
Où l'immortalité l'attend ;
D'un bras nerveux saisit les rênes,
Des coursiers suspend la fureur,
Et leur montre au loin dans les plaines
Le chemin qui mène à l'honneur.

Le char, guidé par son génie,
Voyage avec sécurité ;
Mais d'Albion la jalousie
Veut troubler sa félicité.

L'or, les manœuvres intrigantes
Du Nord assemblent les soldats ;
Bientôt leurs masses mugissantes
Menacent nos heureux climats

Tremblez : Napoléon s'avance.
Son calme inspire la terreur ;
La mort au combat le devance :
Tel est l'ange exterminateur.
Sur le rivage asiatique
Il dissipe les bataillons,
Tel Eole aux déserts d'Afrique
Roule le sable en tourbillons.

On lui comparait Alexandre ;
Mais Callisthènes mutilé
Suffit pour en flétrir la cendre.
César l'eût peut-être égalé ?
César désola sa patrie :
Lui, l'illustra par ses succès.
César haï, perdit la vie :
Lui, vit chéri des bons Français.

MA PLACE EST LA-BAS !

AIR : *Mon pays m'appelle.*

Mère écoutez ... le canon tonne ...
Ce bruit retentit dans mon cœur.
Songez que c'est la mort qu'il donne,
La mort qui répand la terreur.

Pour l'honneur de notre patrie
Un seul peut décider du sort ;
Adieu, ma mère, adieu, Marie :
Je vais chercher ou gloire ou mort !

Le tambour résonne,
Et le canon tonne ;
Le devoir l'ordonne :
Volons au trépas.
Déjà plus d'un frère
Meurt à la frontière . . .
Au revoir, ma mère :
Ma place est là-bas !

Loin de ma sœur et de ma mère,
Comment vivrai-je désormais ?
Je vais, pensant à ma chaumière,
Me consumer en vains regrets.
Imitez-moi, prenez courage :
Là-bas, du moins, au champ d'honneur,
Le souvenir de ce village
Me soutiendra dans mon malheur.
Le tambour, &c.

Mère, voyez sur la montagne
Les conscrits, victimes du sort,
Comme moi, quittant la campagne
Pour aller affronter la mort.
Embrassez-moi . . . Séchez ces larmes ;
Auprès d'eux je me rends soudain.
Le pauvre Pierre prend ses armes . . .
Il part, et dit en son chemin :
Le tambour, &c.

LE SOLDAT ET LE BERGER.

LE SOLDAT.

Vois-tu cette troupe guerrière
Déployer ses nobles drapeaux ?
Berger, laisse là ta chaumière,
Et ta houlette et tes troupeaux ;
Parmi les fils de la victoire
Viens briller d'un plus noble éclat ;
Quitte le repos pour la gloire,
Fais-toi soldat, fais-toi soldat.

LE BERGER.

Soldat, vois-tu ces eaux dociles
Suivre la pente du côteau ?
C'est l'image des jours tranquilles
Qui s'écoulent dans ce hameau.
Tes lauriers, arrosés de larmes,
N'offrent qu'un bonheur passager ;
Le nôtre est pur : quitte tes armes ;
Fais-toi berger, fais-toi berger.

LE SOLDAT.

Qui ? moi, déserter la carrière
Que Mars ouvre à ses favoris !
M'ensevelir dans la poussière,
Couvert d'opprobre et de mépris !
Lorsqu'à mon bras le ciel confie
L'intérêt sacré de l'état !
Mon sang est tout à ma patrie :
Je suis soldat, je suis soldat.

LE BERGER.

Des vrais amis l'heureux modèle,
En tous lieux mon chien suit mes pas.
Guidés par ce gardien fidèle,
Mes agneaux ne s'écartent pas.
Ma cabane échappe au tonnerre
Qui met les trônes en danger ;
Des rois que me fait la colère ?
Je suis berger, je suis berger.

LE SOLDAT ET LE BON PASTEUR.

Sold. O vous, bon pasteur du village
Que, bien jeune, j'ai déserté,
Je viens vous raconter l'usage
Que j'ai fait de ma liberté.
Le malheur a courbé ma tête ;
Mais, bon pasteur, ne craignez rien :
Je reviens pauvre, mais honnête . . .
Past. Bien ! mon enfant, très-bien ! très-bien !
Oui, mon enfant, très-bien ! très-bien !

Sold. Vous le savez, j'aimais ma mère
Presque autant que vous aimez Dieu,
Et c'est pour calmer sa misère,
Qu'un jour j'ai dû lui dire adieu.
Loin d'elle, hélas ! ne gagnant guère,
J'étais pourtant son seul soutien ;
Mais vous savez . . . au cimetière . . .
Past. Oui, mon enfant, très-bien ! très-bien !
Mon pauvre enfant, très-bien ! très-bien!

Sold. Je restais donc seul sur la terre,
Seul, sans famille et sans appui ;
Quand, tout à coup, un cri de guerre
Me fit voler à l'ennemi.
J'ai versé mon sang pour la France,
Sans jamais lui demander rien :
Là-haut j'aurai ma récompense . . .
Past. Viens dans mes bras, homme de bien :
Dieu, par ma voix, te dit : Très-bien !

LES HIRONDELLES.

AIR : *Non loin du palais de l'Amire.*

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute, vous quittez la France :
De mon pays, ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans, je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine,
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour ;
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas :
Elle écoute et puis elle pleure :
De son amour ne me parlez-vous pas ?

BERANGER.

LA CHANSON DU BON PASTEUR.

Bons habitants du village,
Prêtez l'oreille un moment.
Ma morale est douce et sage,
Et toute de sentiment.
Vous saurez bien me comprendre :
C'est mon cœur qui parlera.
Quand vous pourrez, venez m'entendre,
Et le bon Dieu vous bénira.

Aux vignes, dans les vendanges,
Aux champs, pendant les moissons,
De Dieu chantez les louanges :
Il sourit à vos chansons.
Quand le plaisir dans la plaine,
Le soir vous appellera,
Dansez gaîment sous le vieux chêne,
Et le bon Dieu vous bénira.

Un soldat que le froid glace,
Le soir vient-il à pas lents,
Vous demander une place,
Près de vos foyers brûlants ;
Sans connaître la bannière
Sous laquelle il s'illustra,
Vite, ouvrez-lui votre chaumière,
Et le bon Dieu vous bénira.

De vos gerbes si nombreuses
Pour moi ne détachez rien.
Vos familles sont heureuses :
Leur bonheur suffit au mien.
Ménagez votre abondance
Pour celui qui pâtira ;
Payez la dîme à l'indigence,
Et le bon Dieu vous bénira.

Loin des cendres de sa mère,
Chez vous un pauvre exilé
Dévorait sa peine amère :
Vers lui Dieu l'a rappelé.
Qu'importe, si sa prière
De la vôtre différa ?
Priez pour lui, c'est votre frère,
Et le bon Dieu vous bénira.

LE REVE DU MOUSSE.

L'air était froid, ma mère ;
Oh ! comme il était froid !

La brise était amère
Sur la flotte du roi.
Mais au fond de mon âme,
Dans des flots de soleil,
Marseille aux yeux de flamme
Réchauffait mon sommeil;
Lorsqu'une blanche fée,
De vos voiles coiffée,
M'appelle au fond de l'eau :
Bonjour, ma mère ; oh ! que mon rêve était beau !

"—Viens, disait votre image :
L'eau seule est entre nous.
Trop vite ton jeune âge,
A quitté mes genoux ;
Viens, que je berce encore
Tes rêves de printemps ;
Les flots en font éclore
Qui nous calment longtemps ! . . ."
Et mon âme étonnée
Se réveille entraînée
Par les baisers de l'eau.
Bonjour, &c.

La flotte dans les ombres
En silence glissa ;
Avec ses ailes sombres
Mon vaisseau s'effaça . . .
Sous sa lampe pieuse,
Sans cesser de courir,
La lune curieuse
Me regardait mourir.

Je n'avais plus de plainte,
Trois fois ma voix éteinte
S'évanouit dans l'eau . . .
Bonjour, &c.

C'en était fait du mousse,
Mère, sans votre voix ;
Sa clameur forte et douce
Me réveilla trois fois.
Sous les vagues profondes
Nageait en vain la mort :
Vos deux bras sur les ondes
Me poussaient vers le port,
Et votre âme en prière
Semait une lumière
Entre le ciel et l'eau.
Bonjour, &c.

LA RECONNAISSANCE.

AIR : *Pour trouver le parfait bonheur.*

Vous qui de prêcher la raison
Avez contracté l'habitude,
Parmi les vices de renom,
Vous oubliez l'ingratitude.
L'on vante tant la probité,
L'on vante tant la bienfaisance,
Ah ! messieurs, ayez la bonté
D'y joindre la reconnaissance.

Dans ce beau siècle, où l'on a mis
Les mots à la place des choses ;
Où d'infaillibles beaux esprits
Prennent les effets pour les causes ;
Combien de fois n'a-t-on point vu,
Aux jours nébuleux de la France,
Dénigrer l'honneur, la vertu,
Et surtout la reconnaissance ?

L'ami dont le cœur généreux
M'a fait partager son aisance,
Sur mes destins moins malheureux
Verse plus d'une jouissance :
Il double le bien qu'il m'a fait
En me tirant de l'indigence ;
Je jouis d'abord du bienfait,
Et puis de ma reconnaissance.

MON VILLAGE.

Air : *Batelier, dit Lisette.*

Combien je te regrette,
Beau ciel de mon pays,
Et toi, douce retraite,
Que toujours je chéris !
Soleil qui fais éclore
Les trésors de l'été,
Dois-tu me rendre encore
La vie et ma gaîté ?

Une erreur trop commune
Egara ma raison ;
Je rêvais la fortune
Et l'éclat d'un vain nom ;
Mais aujourd'hui plus sage,
D'un regard attendri,
Je cherche mon village
Et mon premier ami.

Vers cette heureuse terre
Qui me ramènera ?
Là repose ma mère ;
Mon ami m'attend là.
O pensers pleins de charmes !
Endormez ma douleur,
Et vous, coulez, mes larmes,
Et soulagez mon cœur.

Une fleur étrangère,
En de tristes climats,
Sur sa tige légère
Cède au poids des frimas.
Jeune, ainsi je succombe,
Faible comme la fleur.
Ici, je vois la tombe ;
Là-bas est le bonheur.

Je veux, dès mon aurore,
Surpris d'un froid mortel,
Me réchauffer encore
Au foyer paternel.
Chaque jour ma patrie
Charme mon souvenir.
Là, commença ma vie :
Là, je veux la finir.

LA PRIERE D'UNE ORPHELINE.

J'entends dans nos montagnes
Le son du chalumeau,
Et déjà mes compagnes
S'assemblent sous l'ormeau.
Auprès de ma chaumière,
Seule je vais errer :
Las ! qui n'a plus de mère,
Ne songe qu'à pleurer.

Le chagrin dès l'enfance,
M'environna toujours ;
Mon père loin de France
Vit terminer ses jours.
Auprès de ma chaumière,
Seule je vais errer :
Car sans lui, sans ma mère,
Je n'ai plus qu'à pleurer.

Je ne trouve de guides
Que dans mon souvenir.
Des cieux où tu résides,
Daigne encor me bénir !
Auprès de ma chaumière
Où tu me vois errer,
Veille sur moi, ma mère,
Toi que j'aime à pleurer.

L'HUMBLE TOIT DE MON PERE.

On vante ces palais, ces temples, ces trophées,
Que la belle Italie élève jusqu'aux cieux,
Et qu'on prendrait plutôt pour l'ouvrage des fées,
Tant leur grandeur magique éblouit tous les yeux.
Moi pourtant je préfère
A ce brillant séjour
L'humble toit de mon père,
Où je reçus le jour.

On vante les jardins de l'heureuse Idumée,
Où le soleil répand ses plus riches couleurs,
Où d'éternels printemps à la terre embaumée
Ne refusent jamais ni les fruits, ni les fleurs.
Moi pourtant je préfère
A ce brillant séjour
L'humble toit de mon père,
Où je reçus le jour.

Non, ce n'est pas à moi qu'ils pourront faire envie,
Ces jardins, ces palais, dont l'œil est enchanté :
Dans les climats du nord, où j'ai reçu la vie,
J'ai autant de bonheur et plus de liberté :
C'est pourquoi je préfère
A ce brillant séjour
L'humble toit de mon père,
Où je reçus le jour.

A. Bétourné.

LA PETITE MENDIANTE.

C'est la petite mendiante
Qui vous demande un peu de pain :
Donnez à la pauvre innocente !
Donnez, donnez, car elle a faim.
Ne rejetez pas ma prière :
Votre cœur vous dira pourquoi.
J'ai six ans, je n'ai plus de mère,
J'ai faim : ayez pitié de moi.

Hier, c'était fête au village :
A moi personne n'a songé ;
Chacun dansait sous le feuillage,
Hélas ! et je n'ai pas mangé !
Pardonnez-moi si je demande :
Je ne demande que du pain.
Du pain ! je ne suis pas gourmande ;
Ah ! ne me grondez pas, j'ai faim.

N'allez pas croire que j'ignore,
Que dans ce monde il faut souffrir ;
Mais je suis si petite encore !
Ah ! ne me laissez pas mourir.
Donnez à la pauvre petite,
Et pour vous comme elle priera !
Elle a faim : donnez, donnez vite ;
Donnez, quelqu'un vous le rendra.

Si ma plainte vous importune,
Eh bien ! je vais rire et chanter :

De l'aspect de mon infortune,
Je ne dois pas vous attrister.
Quand je pleure, l'on me rejette ;
Chacun me dit : " Eloigne-toi."
Ecoutez donc ma chansonnette :
Je chante, ayez pitié de moi.

BOUCHER DE PERTHES.

LA SAVOYARDE.

Tu vas quitter notre montagne,
Pour t'en aller bien loin, hélas !
Et moi, ta mère et ta compagne,
Je ne pourrai guider tes pas !
L'enfant que le ciel vous envoie,
Vous le gardez, gens de Paris ;
Nous, pauvres mères de Savoie,
Nous le chassons loin du pays,
En lui disant : Adieu !
A la grâce de Dieu !
Adieu ! à la grâce de Dieu !

Ici commence ton voyage :
Si tu n'allais pas revenir !
Ta pauvre mère est sans courage,
Pour te quitter, pour te bénir.
Travaille bien, fais ta prière :
La prière donne du cœur ;
Et quelquefois pense à ta mère,
Cela te portera bonheur.
Va, mon enfant, adieu ! &c.

Il s'en va donc par la vallée,
Gagner son pain sous d'autres cieux.
Longtemps, longtemps et désolée,
Sa mère le suivit des yeux ;
Mais lorsque sa douleur amère
N'eut plus son cher fils pour témoin,
Elle pleura, la pauvre mère !
L'enfant, qui lui disait de loin :
Ma bonne mère, adieu ! &c.

LE PETIT FRERE.

De ma sainte patrie
J'accours vous rassurer :
Sur ma tombe fleurie,
Mes sœurs, pourquoi pleurer ?
Dans son affreux mystère,
La mort a des douceurs.
Je vous vois sur la terre :
Ne pleurez point, mes sœurs.

Dans les cieux je suis ange,
Et je veille sur vous ;
Ma joie est sans mélange,
Car je suis humble et doux.
Des saintes immortelles
Je suis le protégé.
Dieu m'a donné des ailes,
Mais ne m'a pas changé.

Ma souffrance est passée,
Et mes pleurs sont taris ;
Ma main n'est plus glacée ;
Je joue et je souris.
Mon regard est le même,
Et j'ai la même voix ;
Mon cœur d'ange vous aime,
Mes sœurs, comme autrefois.

J'ai la même figure
Qui charmait tant vos yeux ;
La même chevelure
Orne mon front joyeux ;
Mais ces boucles coupées
Au jour de mon trépas,
De vos larmes trempées,
Ne repousseront pas !

Le ciel est ma demeure ;
J'habite un palais d'or ;
Nous puisons à toute heure
Dans l'éternel trésor.
Un fil impérissable
A tissu nos habits ;
Nous jouons sur un sable
D'opale et de rubis.

Là-haut, dans des corbeilles,
Les fleurs croissent sans art ;
Les méchantes abeilles
Là-haut n'ont point de dard.
Les roses qu'on effeuille
Peuvent encor fleurir,
Et les fruits que l'on cueille,
Ne font jamais mourir.

Les anges de mon âge
Connaissent le sommeil ;
Je dors sur un nuage,
Dans un berceau vermeil ;
J'ai pour rideau le voile
De la mère d'amour ;
Ma lampe est une étoile,
Qui brille jusqu'au jour.

Le soir, quand la nuit tombe,
Parmi vous je descends ;
Vous pleurez sur ma tombe,
Vos larmes, je les sens ;
Caché parmi les pierres
De ce funebre lieu,
J'écoute vos prières,
Et je les porte à Dieu.

Oh ! cessez votre plainte,
Ma mère, croyez-moi :
Vous serez une sainte,
Si vous gardez la foi.
C'est un mal salutaire
De perdre un nouveau né ;
Aux larmes d'une mère
Tout sera pardonné !

MAD. EMILE DE GIRARDIN.
(DELPHINE GAY).

L'ENFANT AU BERCEAU.

AIR : *Humble cabane de mon père.*

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur !
Ah ! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Tu dors ; mille songes volages,
Amis paisibles du sommeil,
Te peignent de douces images,
Jusqu'au moment de ton réveil.

Espoir naissant de ta famille,
Tu fais son destin d'un souris ;
Que sur ton front la gaîté brille,
Tous les fronts sont épanouis.

Tout plaît à ton âme ingénue :
Sans regrets, comme sans désirs,
Chaque objet qui s'offre à ta vue
T'apporte de nouveaux plaisirs.

Si quelquefois ton cœur soupire,
Tu n'as point de longues douleurs,
Et l'on voit ta bouche sourire
A l'instant où coulent tes pleurs.

Par le charme de la faiblesse,
Tu nous attaches à ta loi,

E' jason'à la froide vieillesse,
Tout s'attendrit autour de toi.

Que ne peut l'image touchante
Un seul âge heureux parmi nous !
Ce jour peut-être où je le chante
Les mes jours est-il le plus doux.

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur !
Ah ! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

BERQUIN.

MA CABANE AU BORD DE L'EAU.

L'on m'avait dit : Sur un autre rivage
Tu dois choisir la paix et le bonheur :
Dans la cité rien n'a séduit mon cœur,
Et je reviens à mon pauvre village.

Oh ! rendez-moi mon léger bateau,
L'azur du lac paisible,
Et ma rame flexible ;
Oh ! rendez-moi mon léger bateau
Et ma cabane au bord de l'eau.

Sous les lambris où la pourpre étincelle,
J'avais perdu ma douce liberté :
Car au pays je laissai ma gaîté,
Et je perdis tout bonheur avec elle.
Oh ! rendez-moi, &c.

Le souvenir d'une sœur qui m'est chère,
Me rappelait au sein de mon hameau :
Car chez les grands, la vie est un tombeau ;
Et je reviens au foyer de mon père.
Oh ! rendez-moi, &c.

MA CHAUMIERE.

Pour trouver le parfait bonheur,
Dont le séjour est un mystère,
Consultez toujours votre cœur ;
Que ce guide seul vous éclaire.
De vos ambitieux désirs
Fuyez la trompeuse lumière
Et pour goûter de vrais plaisirs,
Venez me voir dans ma chaumière.

Là, vous jouirez des faveurs
Que me prodigue la nature :
Vous y verrez des fruits, des fleurs,
Et le cristal d'une onde pure.
Si vous aimez un doux sommeil,
Venez dormir sur ma fougère ;
Si vous aimez un doux réveil,
Réveillez-vous dans ma chaumière.

Zéphire y parfume les airs
Des odeurs que la rose exhale ;
Vous entendrez les doux concerts
De la fauvette matinale ;

Et si vous aimez la gaîté
Que donne un travail salutaire,
On la trouve avec la santé
Dans le jardin de ma chaumière.

La fortune, par des remords,
Souvent nous fait payer ses charmes ;
Moi, je vous offre des trésors
Qui ne coûtent jamais de larmes.
La paix du cœur, de vrais amis,
Mon chien, ma lyre et ma rivière,
Peu de livres, mais bien choisis :
Voilà les biens de ma chaumière.

LA CABANE DE MON PERE.

Humble cabane de mon père,
Témoin de mes premiers plaisirs,
Du fond d'une terre étrangère,
C'est vers toi que vont mes soupirs.

Le jeune tilleul qui t'ombrage,
Et la montagne, et le hameau,
De ton agreste paysage
Tout me retrace le tableau.

J'ai vu devant moi sans envie
S'ouvrir de superbes palais :
C'est toi, ma cabane chérie,
Qui peux remplir tous mes souhaits.

D'où vient cette joie inquiète
Dont ton nom seul saisit mon cœur ?
Si dans ta paisible retraite
Le ciel n'eût fixé mon bonheur.

MA NORMANDIE.

AIR : *Non loin du palais de l'Amire.*

Quand tout renaît à l'espérance,
Et que l'hiver fuit loin de nous ;
Sous le beau ciel de notre France
Quand le soleil revient plus doux ;
Quand la nature est revêtie ;
Quand l'hirondelle est de retour ;
J'aime à revoir ma Normandie :
C'est le pays qui m'a donné le jour.

J'ai vu les champs de l'Helvétie,
Et ses chalets et ses glaciers ;
J'ai vu le ciel de l'Italie,
Et Vénise et ses gondoliers ;
En saluant chaque patrie,
Je me disais : Aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie :
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Il est un âge dans la vie,
Où chaque rêve doit finir ;
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir.

Lorsque ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour ;
J'irai revoir ma Normandie :
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Quand je reverrai la prairie,
Je chanterai à mon retour
Ce refrain qu'en d'autre patrie,
Je redisais à chaque jour,
Auprès de ma mère chérie,
Pour l'égayer dans ses vieux jours ;
Je chanterai ma Normandie :
C'est le pays qui m'a donné le jour.

LES ADIEUX DE MARIE STUART.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfanee,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

Toi, que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle ; on quitte la plage,
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots !
Adieu, charmant, &c.

Lorsqu'aux vœux du peuple que j'aime,
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême,
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Ecossais :
Je n'ai désiré d'être reine,
Que pour régner sur des Français.
Adieu, charmant, &c.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours ;
Dans l'incrédule Calédonie,
De mon sort va changer le cours.
Hélas ! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi :
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi.
Adieu, charmant, &c.

France ! du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais Dieu ! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux,
Et la nuit, dans son vol humide,
Dérobe tes bords à mes yeux !
Adieu, charmant, &c.

BÉRAFORT.

VAINE ATTENTE.

Sur ce rivage où t'attendait ma mère,
Ami, pourquoi plus tôt ne pas venir ?
Seul en ces lieux j'ai fermé sa paupière,
Oui, seul, hélas ! j'eus son dernier soupir.
A l'horizon lorsqu'apparut ta voile,
La pauvre mère était bien près des cieux ;
De l'espérance avait pâli l'étoile,
Pourtant encor je lisais dans ses yeux :

Bons matelots, redoublez de courage,
Fendez les flots, soyez vite au rivage :
Une mère qui va mourir
Attend son fils pour le bénir.

Lorsque, le soir d'une belle journée,
La pauvre mère interrogeait les cieux,
Par la douleur son âme était navrée ;
Oh ! que de pleurs j'ai vus baigner ses yeux !
Pourtant encore elle avait l'espérance,
Du malheureux seul et dernier soutien ;
Elle disait, regardant vers la France :
Pour m'embrasser, demain, mon fils, reviens.
Bons matelots, &c.

J'ai vu souvent son front braver l'orage,
Quand un vaisseau demandait du secours ;
Elle était là, priant sur le rivage ;
Croyant te voir, elle exposait ses jours.
Quand le canon annonçait la détresse,
Quand son silence était signe de mort,
Je l'entendais, dans sa vive tendresse,
Je l'entendais longtemps redire encor :
Bons matelots, &c.

LE ROSSIGNOL.

Doux rossignol, reste au séjour
Où tes petits ont pris le jour ;
Enchante-nous par ton ramage :
Mon cœur, instruit dans ton langage,
Avec l'écho, redit amour.

De tes concerts mélodieux
Tu priveras trop tôt ces lieux.
Quand l'automne flétrit leurs charmes,
Quand tu nous fuis, c'est par mes larmes
Que je réponds à tes adieux.

Mais aussitôt que le printemps
Aura rendu la fleur aux champs ;
Ah ! sois fidèle à reparaître ;
Reviens au bois qui te vit naître
Redire encor tes doux accents.

A MA SŒUR.

Air : *O mon pays, heureuse terre !*

Compagne de ma tendre enfance,
Ma sœur, après vingt ans d'absence,
Je revois enfin le pays
De France,
Où vont fleurir comme jadis
Les lis.

Mais une famille étrangère,
Hélas ! habite la chaumière,
Où, dans ses funèbres adieux,
Ma mère
Nous dit : Soyez longtemps heureux
Tous deux.

Le château n'a plus ses tourelles ;
Mais au printemps les hirondelles,
Comme autrefois à ces débris,
Fidèles,
Y font encor pour leurs petits
Des nids.

Sur la montagne solitaire,
Il n'est plus l'arbre tutélaire,
Où, pour charmer ses longs travaux,
Mon père
Nous racontait des fabliaux
Si beaux.

LES SOUVENIRS.

AIR : *O mon pays, heureuse terre !*

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France !
O mon pays, soit mes amours
Toujours.

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère ?
Et nous baisions ses blancs cheveux,
Tous deux.

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile ?
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau ?

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Daure,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Dont l'airain sonnait le retour
Du jour ?

CHATEAUBRIAND.

LA PRIERE DU CHATELAIN.

AIR : *Quand je veux chasser la tristesse.*

Déjà le vent du soir soupire
Dans les vieux débris de la tour ;
Déjà le flot du lac expire,
En murmurant la fin du jour ;

Mais on dirait qu'à la rivière
L'écho redit un chant lointain.
Ecoutez bien, c'est la prière
Du châtelain.

Le pâtre, sur sa mandoline,
Module ses refrains d'espoir ;
L'airain sacré de la colline
Annonce l'angelus du soir ;
Tandis qu'on prie à la chaumière,
Au loin résonne un chant lointain.
Ecoutez bien, &c.

Là-bas, il est dans la vallée,
Au bois où souffle le zéphir ;
Il prie au pied d'un mausolée,
Tombe chère à son souvenir.
Sa voix se mêle avec mystère
Aux chansons du hameau voisin.
Ecoutez bien, &c.

LE JEUNE MALADE.

Dans la solitaire bourgade,
Rêvant à ses maux tristement,
Languissait un pauvre malade
D'un long mal qui va consumant.
Il disait : Gens de la chaumière,
Voici l'heure de la prière,
Et le tintement du beffroi :
Vous qui priez, priez pour moi.

Mais quand vous verrez la cascade
Se couvrir de sombres rameaux,
Vous direz : Le jeune malade
Est délivré de tous ses maux.
Lors revenez sur cette rive
Chanter la complainte naïve,
Et quand tintera le beffroi,
Vous qui priez, priez pour moi.

Quand à la haîne, à l'imposture,
J'opposais mes mœurs et le temps ;
D'une vie honorable et pure
Le terme approche, je l'attends.
Il fut court mon pèlerinage !
Je meurs au printemps de mon âge ;
Mais du sort je subis la loi.
Vous qui priez, priez pour moi.

MILLEVOYE.

ADIEUX A CHATEAUBRIAND.

Dors au bruit de la mer profonde
Qui porta tes premiers destins,
Alors que, pèlerin du monde,
Tu voguais vers des bords lointains ;
Dors sur ce rocher solitaire,
Où tu jouais naïf enfant ;
Dors en paix, l'humble croix de pierre
Abrite le front du croyant.

Tes pas ont foulé mainte plage ;
Tes yeux ont vu bien des douleurs :
Partout l'homme est né pour l'orage,
Pour la souffrance et pour les pleurs.
Mais partout aussi la prière
Et le protége et le défend.
Dors en paix, &c.

Descends dans la nuit solennelle,
Toi qui ne crains rien de la mort.
Le temps est sombre . . . Dieu t'appelle,
Châteaubriand, voici le port !
Sur ce rocher venait ta mère
Ecouter la plainte du vent.
Dors en paix, l'humble croix de pierre
Abrite le Breton croyant.

ARISTIDE DE LATOUR.

SOUVENIRS DU JEUNE AGE.

Souvenirs du jeune âge
Sont gravés dans mon cœur,
Et je pense au village
Pour rêver le bonheur.
Ah ! ma voix vous supplie
D'écouter mon désir :
Rendez-moi ma patrie,
Ou laissez-moi mourir.

De nos bois le silence,
Les bords d'un clair ruisseau,
La paix et l'innocence

Des enfants du hameau :
Ah ! voilà mon envie,
Voilà mon seul désir.
Rendez-moi ma patrie,
Ou laissez-moi mourir.

L'INFORTUNE.

AIR : *Pourquoi me fuir, passagère hirondelle ?*

Si jeune encor, je connais l'infortune,
Et la douleur empoisonne mes jours.
Hélas ! pourquoi d'une vie importune
Le sort cruel prolonge-t-il le cours ?

Les doux instants de ma paisible enfance
Me promettaient le plus doux avenir.
J'ai tout perdu, jusques à l'espérance :
Présage vain, je suis né pour souffrir.

Adieu ! beaux jours, dont j'entrevois l'aurore !
Adieu ! plaisirs, que j'ai si peu connus !
Heureux moments, il ne me reste encore
Que la douleur de vous avoir perdus.

SUR MON ROCHER.

Ils vont courant la terre,
En cherchant le bonheur ;
Mais ils n'en trouvent guère
Qu'une faible lueur.

Le bonheur je le trouve
Sans le chercher,
Et je l'éprouve
En fredonnant sur mon rocher.

Demandant à la ronde
Un instant de gaîté,
Ils vont courant le monde,
Le cœur tout attristé.

La gaîté je la trouve
Sans la chercher,
Et je l'éprouve
En fredonnant sur mon rocher.

LE BONHEUR DE LA SOLITUDE.

AIR : *Le sombre hiver va disparaître.*

Dans cette aimable solitude,
Sous l'ombrage de ces ormeaux,
Exempts de soins, d'inquiétude,
Mes jours s'écoulent en repos.

Jouissant enfin de moi-même,
Ne formant plus de vains désirs,
J'éprouve que le bien suprême,
C'est la paix, et non les plaisirs.

Ici, rien ne manque à ma vie :
Mes fruits sont doux, mon lait est pur ;
Sous mes pieds la terre est fleurie ;
Le ciel sur ma tête est d'azur.

Si quelquefois un noir orage
Me cause un moment de frayeur,
Elle passe avec le nuage ;
L'arc-en-ciel me rend mon bonheur ;

Dans le monde, où tout inquiète,
L'homme est en proie à la douleur ;
A peine est-il dans la retraite,
Que le calme naît dans son cœur.

De même cette onde en furie
Court dans ces rocs en bouillonnant ;
Dès qu'elle arrive à ma prairie,
Elle serpente doucement.

FLORIAN.

LE NID DE FAUVETTE.

Je le tiens, ce nid de fauvette ;
Ils sont deux, trois, quatre petits.
Depuis si longtemps je vous guette !
Pauvres oiseaux, vous voilà pris.

Criez, sifflez, petites rebelles ;
Débattez-vous, oh ! c'est en vain.
Vous n'avez point encor vos ailes :
Comment vous sauver de mes mains ?

Mais, quoi ! n'entends-je pas la mère
Qui pousse des cris douloureux ?
Oui, je le vois, oui, c'est leur père
Qui vient voltiger autour d'eux.
Ah ! pourrais-je causer leur peine,
Moi qui, l'été, dans nos vallons,
Venais m'endormir sous un chêne,
Au bruit de leurs douces chansons !

Hélas ! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir !
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir ;
Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants !
Non, non, que rien ne vous sépare ;
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur, dans le bocage,
A voltiger auprès de vous ;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux ;
Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne,
Au bruit de leurs jeunes chansons.

BERQUIN.

LA LECON D'UN PERE A SON FILS.

AIR : *Quand tout renaît à l'espérance.*

Mon fils, ma tendresse m'inspire ;
Je vais te faire la leçon.
Tu ne sais encor que sourire ;
Mais viendra l'âge et la raison.
Je me montrerai peu sévère ;
Et je désire avec ardeur,
Mon fils, que la leçon d'un père
Puisse à jamais se graver dans ton cœur.

Il est un Dieu dont la puissance
Protége chacun ici-bas ;
Le ciel dans sa munificence,
Nous le révèle à chaque pas.
Matin et soir, que ta prière
Soit adressée au Créateur.
Mon fils, &c.

Contre les écueils de ce monde
En vain plus d'un a combattu ;
Fais que ton avenir se fonde
Sur le travail et la vertu.
Riche, soulage la misère
Du faible sois le défenseur.
Mon fils, &c.

Pour celle qui, dans ton jeune âge,
Te prodigue des soins touchants,
Tu dois être soumis et sage ;
Tu protégeras ses vieux ans.
Laisse-toi guider par ta mère :
Son plus doux rêve est ton bonheur.
Mon fils, &c.

Tu voudras connaître l'histoire
De ton pays si grand, si beau :
Je te parlerai de la gloire
Qui couronne son vieux drapeau.
La patrie est une autre mère,
Qu'il faut servir avec honheur.
Mon fils, &c.

La mort, avide de pâture,
Sans compter nous moissonne tous.
Selon l'ordre de la nature,
Mon fils, tu dois vivre après nous ;
Que notre asile funéraire
Soit le témoin de ta douleur.
Mon fils, &c.

L'HIRONDELLE ET LE PROSCRIT.

Ste. Hélène, 1821.

Pourquoi me fuir, passagère hirondelle ?
Ah ! viens fixer ton vol auprès de moi.
Pourquoi me fuir, lorsque ma voix t'appelle ?
Ne suis-je pas étranger comme toi ?

Peut-être, hélas ! des lieux qui t'ont vu naître
Un sort cruel te chasse ainsi que moi.
Viens déposer ton nid sur ma fenêtre :
Ne suis-je pas voyageur comme toi ?

Dans ce désert le destin nous rassemble :
Ah ! ne crains pas d'y rester avec moi.
Si tu gémis, nous gémirons ensemble :
Ne suis-je pas exilé comme toi ?

Quand le printemps reviendra te sourire,
Tu quitteras et ton exil et moi ;
Tu voleras au pays de Zéphire,
Ne puis-je, hélas ! y voler comme toi ?

LES REGRETS DE LA CAMPAGNE.

Loin des chalets qui m'ont vu naître,
Dans les cités portant mes pas,
Mon cœur séduit voulut connaître
D'autres peuples, d'autres climats.

O mon pays ! de tes belles campagnes
Je garde au moins un touchant souvenir ;
Et loin de toi ce refrain des montagnes
Me fait toujours palpiter de plaisir.
Tra, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, Tra, la.
Ce refrain, dont je garde un touchant souvenir,
Me fait toujours palpiter de plaisir.

Que je regrette, au sein des villes,
La douce paix de nos hameaux !

Nos cieux d'azur, nos lacs tranquilles,
Nos jours de fête et nos travaux !
O mon pays ! &c.

Quand reverrai-je la colline
Où l'on respire un air si frais ?
Et le château qui la domine,
Et ses jardins et ses bosquets ?
O mon pays ! &c.

MA PAUVRE GRAND' MERE.

Non, rien n'était bon, sur la terre,
Comme notre grand'mère ;
Seulement d'y penser,
Cela me fait pleurer ! . . . .

C'était une petite vieille,
Toujours, toujours de bonne humeur,
Ayant bon œil et fine oreille,
Et surtout un excellent cœur.
Il me semble la voir encore,
Assise dans son grand fauteuil ;
Aux jeux, que sa voix fait éclore,
Elle sourit du coin de l'œil :
Car rien n'était bon, &c.

Souvent au refrain de la danse
Doucement elle s'endormait ;
Soudain, chacun faisait silence :
Comme nous tous, chacun l'aimait.

Mais à ses enfants, dans son rêve,
Elle disait, tendant les bras :
" Je veux que la danse s'achève :
" Je dors mieux au bruit de vos pas."
Non, rien n'était bon, &c.

Un jour, se sentant affaiblie,
Elle fit signe de la main
Que l'on ouvrît sa jalousie,
Que parfumaient rose et jasmin,
Et nous dit, fermant sa paupière :
" Je vais dormir entre vos bras :
" Vous, enfants, comme à l'ordinaire,
" Supposez que je n'y suis pas. "
Et, pour toujours, notre grand'mère
Alors quitta la terre . . . .
Seulement d'y penser,
Cela me fait pleurer.

NOTRE DAME DE LA MER.

Notre chant est sans mesure,
Nous sommes pauvres pécheurs ;
Mais, sous nos habits de bure,
Nous prions avec nos cœurs.
Préservez notre nacelle
Du gros temps et de l'éclair ;
Et, si vous veillez sur elle,
Nous vous dirons cinq *pater*,
Notre Dame de la mer !

Mais, si la tempête gronde,
Prenez soin de nos enfants ;
Car il n'ont que vous au monde,
Lorsque nous sommes absents.
Vous qui commandez aux lames,
Vous qui parlez à l'éclair,
Consolez nos pauvres âmes ;
Nous vous dirons cinq *pater*,
Notre Dame de la mer !

Nous partons, et notre barque
Doit revenir dans trois jours ;
Mais, quand le pêcheur s'embarque,
Bien souvent c'est pour toujours.
S'il nous faut subir l'épreuve,
Nous dirons sous votre main :
Souvenez-vous de la veuve,
N'oubliez pas l'orphelin,
Sainte mère du marin !

LE CLOCHER DE MON VILLAGE.

Chez nous il est un monastère,
Qui s'élève au milieu des bois ;
Souvent sa cloche, avec mystère,
Nous jette de mourantes voix.
Il me souvient qu'en mon jeune âge,
Je l'écoutais dans le lointain ;
Mais du clocher de mon village
J'aimais mieux le timbre argentin !

Un jour, pour la terre étrangère,
Il me fallut quitter ces lieux,
Ces lieux où je quittais ma mère
Et qu'en pleurant suivaient mes yeux.
Mais, quand je perdis leur image,
Longtemps encor, dans le lointain,
Du beau clocher de mon village
J'entendis le timbre argentin.

Mais je reviens, et plus j'avance,
Le buisson, la fleur, le ruisseau
M'apporte un doux parfum d'enfance,
Un doux parfum de mon hameau ;
Et, comme aux jours de mon jeune âge,
J'entends déjà dans le lointain
Du beau clocher de mon village
Résonner le timbre argentin.

LE SIECLE PASTORAL.

AIR : *Le sombre hiver va disparaître.*

Précieux jours, dont fut ornée
La jeunesse de l'univers,
Par quelle triste destinée
N'êtes-vous plus que dans nos vers ?

La terre, aussi riche que belle,
Unissait, dans ces heureux temps,
Les fruits d'une automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel printemps.

Tout l'univers était champêtre,
Tous les hommes étaient bergers ;
Les noms de sujets et de maître
Leur étaient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous, dans une même abondance,
Goûtaient même tranquillité.

Leurs toits étaient d'épais feuillages ;
L'ombre des saules, leurs lambris ;
Les temples étaient des bocages ;
Les autels, des gazons fleuris.

Ils n'avaient point d'Aréopages,
Ni de Capitoles fameux ;
Mais n'étaient-ils point les vrais sages,
Puisqu'ils étaient les vrais heureux ?

Ils ignoraient les arts pénibles
Et les travaux nés du besoin ;
Des arts enjoués et paisibles
La culture fit tout leur soin.

On ignorait dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains désirs,
Les espérances inquiètes,
Les longs remords des courts plaisirs.

L'intérêt au sein de la terre
N'avait point ravi les métaux ;
Ni soufflé le feu de la guerre,
Ni fait de chemins sur les eaux.

Les pasteurs, dans leur héritage,
Coulant leurs jours jusqu'au tombeau,
Ne connaissaient que le rivage
Qui les avait vus au berceau.

La mort, qui pour nous a des ailes,
Arrivait lentement pour eux ;
Jamais des causes criminelles
Ne hâtaient ses coups douloureux.

O règne heureux de la nature !
Quel dieu nous rendra tes beaux jours ?
Justice, égalité, droiture,
Que n'avez-vous régné toujours ?

GRESSET.

LE ROSIER.

Je l'ai planté, je l'ai vu naître,
Ce beau rosier où les oiseaux
Viennent chanter, sous ma fenêtre,
Perchés sur ses jeunes rameaux.

Petits oiseaux, troupe joyeuse,
Ah ! par pitié, ne chantez pas :
Mon fils, qui me rendait heureuse,
Est parti pour d'autres climats.

Pour les périls du Nouveau Monde,
Il nous fuit, il brave la mort !
Hélas ! pourquoi chercher sur l'onde
Le bonheur qu'il trouvait au port ?

Vous, passagères hirondelles,
Qui revenez chaque printemps ;
Oiseaux voyageurs, mais fidèles,
Ramenez-le-moi tous les ans.

SUR L'OCEAN DU MONDE.

Sur l'océan du monde
Puisqu'il me faut voguer,
Malgré le vent qui gronde,
Je vais donc m'embarquer.

Ciel, conduis ma nacelle,
Pour qu'elle, pour qu'elle. . .
Ciel, conduis ma nacelle,
Pour qu'elle arrive au port.

Vers le céleste pôle
Tend toute mon ardeur.
La grâce est ma boussole ;
Le pilote est mon cœur.
Ciel, conduis, &c.

Dans le triste passage
De la vie à la mort,
Mon corps, par son naufrage,
Mettra mon âme au port.
Ciel, conduis, &c.

Là, les saints et les anges
M'attendent chaque jour,

Pour chanter les louanges
D'un Dieu rempli d'amour.
Ciel, conduis, &c.

Dans l'éternel asile,
Mon âme, en sûreté,
Aura un sort tranquille
Pour une éternité.
Ciel, conduis, &c.

L'AVEUGLE ET SON CHIEN.

Au pied d'une antique chapelle,
Un pauvre aveugle était assis ;
Près de lui faisait sentinelle
Un chien, le meilleur des amis.
Damon passe. Son char rapide
Ecrase l'appui du malheur.
Le vieillard, aux cris de son guide,
Exhale en ces mots sa douleur :

" Si de mon front sexagénaire
Les rides causaient tes dédains,
Si les lambeaux de ma misère
Blessaient tes regards inhumains,
De mon existence pénible
Tu pouvais trancher le lien ;
Mais, dis-moi, jeune homme insensible!
Dis-moi, que te faisait mon chien ? "

" Alors que d'une voix mourante,
Dévoré par l'horrible faim,
Je tendais une main tremblante
Pour mendier un peu de pain ;
Avare de ton opulence,
Tu pouvais ne me donner rien.
Tu détruis ma seule espérance :
Je ne vivais que pour mon chien ! "

" Il veillait sur moi dès l'aurore,
Présentant la coupe aux bienfaits ;
La nuit, Médor gardait encore
Le réduit où je reposais.
Mon chien était, dans ma détresse,
Mon seul ami, mon seul soutien.
Où puis-je traîner ma vieillesse ?
Jeune homme, regarde mon chien ! "

" Comme toi, je fus jeune et riche,
Je montais un coursier fougueux ;
Mais, dans ce rang que l'or affiche,
Je respectais le malheureux.
Quand un vieillard, sur la poussière,
De moi réclamait quelque bien ;
Mon cœur soulageait sa misère,
Et ma main caressait son chien. "

" Si quelque jour le sort contraire
Te reduisait à mendier,
Si le passant à ta prière
Refusait un simple denier,
Ah ! puisses-tu, dans tes alarmes,
Trouver un Médor pour soutien,
Et repentant, verser des larmes
De m'avoir privé de mon chien ! "

LEVY.

LE GARDIEN DE LA CITADELLE.

Gardien de la citadelle,
Vois donc, si tu veux m'ouvrir,
Pour remplir ton escarcelle
Tout ce que je puis t'offrir ;
Vois cet anneau, cette chaîne,
Et ces riches bracelets,
Pareils à ceux d'une reine :
Ouvre-moi donc, et prends-les.
—Non, lui dit la sentinelle,
Tout au loin portez vos pas ;
Non, à mon devoir fidèle,
Je n'ouvre pas, je n'ouvre pas,
Non, non, je n'ouvre pas.

Ne demande pas, ordonne ;
Dis, pour te récompenser,
Que veux-tu que je te donne,
Si tu me laisses passer ?
J'ai, vois-tu, de la puissance ;
Je suis plus riche qu'un roi :
Parle, ami, sans défiance ;
Dis, que veux-tu ? réponds-moi.
—Rien, reprit la sentinelle ;
Tout au loin portez vos pas :
Car, à mon devoir fidèle,
Je n'ouvre pas, je n'ouvre pas,
Non, non, je n'ouvre pas.

Tiens, ouvre-moi ; pour ta mère,
Prends, ami, voici de l'or ;
En songeant à sa misère,

Peut-tu refuser encor ? . . .
Vraiment, ton refus m'étonne,
Tu ne m'as donc pas compris ?
Ta pauvre mère est si bonne !
Serais-tu donc mauvais fils ?
—Ah ! reprit la sentinelle,
Ma mère est bien pauvre, hélas !
Mais Dieu veillera sur elle :
Je n'ouvre pas, je n'ouvre pas,
Non, non, je n'ouvre pas.

LOUIS XVI AUX FRANCAIS. (*a*)

O mon peuple, que vous ai-je donc fait ?
J'aimais la vertu, la justice ;
Votre bonheur fut mon unique objet,
Et vous me traînez au supplice.

Français, Français, n'est-ce pas parmi vous
Que Louis reçut la naissance ?
Le même ciel nous a vus naître tous ;
J'étais enfant dans votre enfance.

(*a*) *Couplets pour accompagner cette chanson.*

LES GARDES DE LOUIS XVI.

Volez avec nous au combat ;
Vengeons et l'autel et le trône :
A l'autel rendons son éclat ;
A Louis rendons sa couronne.

LES REVOLUTIONNAIRES.

Trop longtemps abusés par de vils imposteurs,
De leur ambition nous sommes la victime ;
Brisons ce sceptre impur qui causa nos malheurs,
Et sachons secouer le joug qui nous opprime.

O mon peuple, ai-je donc mérité
  Tant de tourments et tant de peines ?
Quand je vous ai donné la liberté,
  Pourquoi me chargez-vous de chaînes ?

Tout jeune encor, tous les Français en moi
  Voyaient leur appui tutélaire ;
Je n'étais pas encore votre roi,
  Et déjà j'étais votre père.

Quand je montai sur ce trône éclatant
  Que me destina ma naissance,
Mon premier pas dans ce poste brillant
  Fut un édit de bienfaisance.

Nommez-les donc, nommez-moi les bienfaits
  Dont ma main signa la sentence.
Un seul jour vit périr plus de Français
  Que les vingt ans de ma puissance.

Si ma mort peut faire votre bonheur,
  Prenez mes jours, je vous les donne.
Votre bon roi, déplorant votre erreur,
  Meurt innocent, et vous pardonne.

O mon peuple, recevez mes adieux :
  Soyez heureux ; je meurs sans peine ;
Puisse mon sang, en coulant sous vos yeux,
  Dans vos cœurs éteindre la haine !

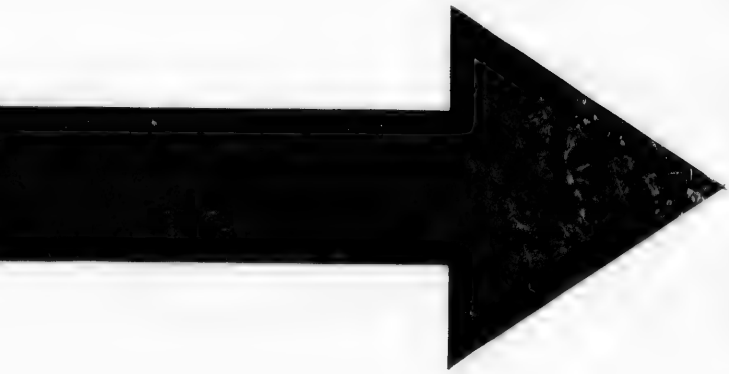
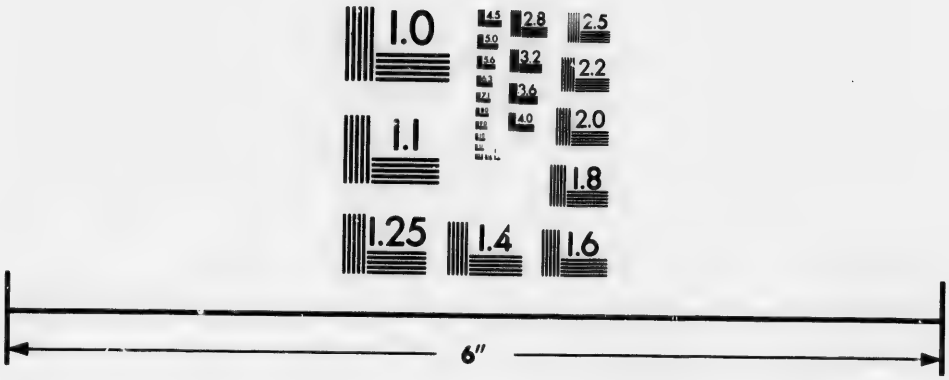
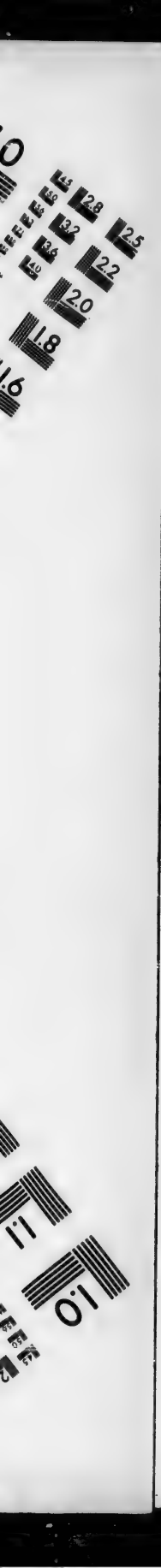


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

L'OISEAU BLEU.

Il est tard ; l'ange est passé ;
Déjà le jour est baissé,
Et l'on n'entend pour tout bruit
Que le ruisseau qui s'enfuit.
Endors-toi ;
Mon fils, c'est moi.
Il est tard, et ton ami,
L'oiseau bleu, s'est endormi.

Dors ; la fée arrivera ;
Puis elle t'apportera,
Pendant que tu dormiras,
Tous les fruits que tu voudras.
Endors-toi ; &c.

Je vois se fermer tes yeux,
Tes yeux bleus comme les cieux :
Tu vas dormir, n'est-ce pas ?
Il s'endort . . . chantons bien bas.
Endors-toi ; &c.

MA VOCATION.

Jeté sur cette boule,
Laid, chétif et souffrant,
Etouffé dans la foule

Faute d'être assez grand,
Une plainte touchante
De ma bouche sortit ;
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit.

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant ;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant :
De leur morgue tranchante
Rien ne nous garantit.
Le bon Dieu, &c.

D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.
La liberté m'enchante ;
Mais j'ai grand appétit.
Le bon Dieu, &c.

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tâche ici-bas.
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas ?
Quand un cercle m'enchante,
Quand le vin divertit,
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit.

BÉRANGER.

A MA MERE.

Ma bonne mère,
Objet des plus doux sentiments,
Reçois mon hommage sincère,
Mes tendres vœux, mes simples chants,
Ma bonne mère.

Je veux, ma mère,
De ta vie embellir le cours ;
Je veux d'une trame légère
Former le tissu de tes jours,
Ma bonne mère.

Pour toi, ma mère,
Au ciel j'adresse des souhaits.
Seigneur, exauce ma prière :
Si je demande tes bienfaits,
C'est pour ma mère.

Tout pour ma mère,
Est la devise de mon cœur.
Ah ! s'il est des biens sur la terre,
Je n'en veux point ; que mon bonheur
Soit pour ma mère.

LE MAL DU PAYS.

Hélas ! qui pourrait oublier
Le triste sort

Du noble et vaillant chevalier
Jean de Montfort ?
Pour suivre le prince et la reine
Vers le saint lieu,
A son beau pays d'Aquitaine
Il dit adieu.

Bientôt, près du saint roi Louis,
Fait prisonnier,
Il devint d'un pauvre dervis
Le jardinier,
Et, loin du ciel de la patrie,
L'infortuné
Aux bords déserts de la Syrie
Fut amené.

Là, se rappelant un séjour
Qui lui fut cher,
Il venait rêver chaque jour
Près de la mer ;
Chaque jour, assis sous l'ombrage
D'un noir cyprès,
Il confiait à ce rivage
Ses vains regrets,

Ainsi l'infortuné martyr,
Dans ses ennuis,
Se consumait au souvenir
De son pays,
Et quand sur un lit de souffrance
Il fut mourant,
Sa bouche encor nommait la France,
En expirant.

EDMOND GÉRAUD.

LA NOSTALGIE.

Air *de la République.*

Vous m'avez dit : " A Paris, jeune pâtre,
" Viens, suis-nous, cède à tes nobles penchants :
" Notre or, nos soins, l'étude, le théâtre,
" T'auront bientôt fait oublier les champs."
Je suis venu ; mais voyez mon visage.
Sous tant de feux mon printemps s'est fané,
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village
Et la montagne où je suis né !

La fièvre court triste et froide en mes veines ;
A vos désirs cependant j'obéis.
Les grands repas, ces tables toujours pleines,
J'y meurs, hélas ! j'ai le mal du pays.
En vain l'étude a poli mon langage ;
Vos arts en vain ont ébloui mes yeux.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village
Et ses dimanches si joyeux !

Avec raison vous méprisez nos veilles,
Nos vieux récits et nos chants si grossiers.
De la féerie égalant les merveilles,
Votre opéra confondrait nos sorciers.
Au saint des saints le ciel rendant hommage,
De vos concerts doit emprunter les sons.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et sa vallée et ses chansons !

Nos toits obscurs, notre église qui croule,
M'ont à moi-même inspiré des dédains.
Des monuments j'admire ici la foule ;
Surtout ce Louvre et ses pompeux jardins
Palais magique, on dirait un mirage
Que le soleil colore à son coucher.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses chaumes et son clocher !

Convertissez le sauvage idolâtre ;
Près de mourir, il retourne à ses dieux.
Là-bas, mon chien m'attend auprès de l'âtre ;
Ma mère en pleurs repense à nos adieux.
J'ai vu cent fois l'avalanche et l'orage,
L'ours et les loups fondre sur mes brebis.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la houlette et le pain bis.

Qu'entends-je, ô ciel ! pour moi rempli d'alarmes :
" Pars, dites-vous ; demain, pars au réveil.
" C'est l'air natal qui sèchera tes larmes ;
" Va refleurir à ton premier soleil."
Adieu, Paris, doux et brillant rivage,
Où l'étranger reste comme enchanté.
Ah ! je revois, je revois mon village
Et la montagne où je suis né.

LA BRIGANTINE.

La brigantine,
Qui va tourner,
Roule et s'incline
Pour m'entraîner.
O vierge Marie!
Pour moi priez Dieu.
Adieu, patrie ;
Provence, adieu !

Mon pauvre père
Verra souvent
Pâlir ma mère
Au bruit du vent.
O vierge Marie !
Pour moi priez Dieu.
Adieu, patrie ;
Ma mère, adieu !

Ma sœur se lève,
Et dit : Déjà
J'ai fait un rêve,
Il reviendra.
O vierge Marie !
Pour moi priez Dieu.
Adieu, patrie ;
Ma sœur, adieu !

C. Delavigne.

PRES DU BERCEAU.

Comme un pêcheur, quand l'aube est près d'éclore,
Court épier le réveil de l'aurore,
Pour lire au ciel l'espoir d'un jour serein,
Ta mère, enfant, rêve à ton beau destin.
Ange des cieux, que seras-tu sur terre ?
Homme de paix, ou bien homme de guerre ?
Prêtre à l'autel, beau cavalier au bal ?
Brillant poète, orateur, général ?
En attendant, sur mes genoux,
Ange aux yeux bleus, endormez-vous.

Son œil le dit, il est né pour la guerre :
De ses lauriers comme je serai fière !
Il est soldat ; le voilà général.
Il court, il vole, il devient maréchal !
Le voyez-vous, au sein de la bataille,
Le front serein, traverser la mitraille ?
L'ennemi fuit ; tout cède à sa valeur.
Sonnez, clairons, car mon fils est vainqueur.
En attendant, sur mes genoux,
Beau général, endormez-vous.

Mais non, mon fils, ta mère en ses alarmes
Craindrait pour toi le jeu sanglant des armes ;
Coule plutôt tes jours dans le saint lieu,
Loin des périls, sous les regards de Dieu ;
Sois cette lampe à l'autel allumée,
De la prière haleine parfumée ;
Sois cet encens qu'offre le séraphin
A l'Eternel avec l'hymne divin.
En attendant, sur mes genoux,
Mon beau lévite, endormez-vous.

Pardon, mon Dieu, dans ma folle tendresse,
J'ai de vos lois méconnu la sagesse.
Si j'ai péché, ne punissez que moi :
J'ai seule en vous, Seigneur, manqué de foi.
Près d'un berceau, le rêve d'une mère
Devrait toujours n'être qu'une prière.
Daignez, mon Dieu, choisir pour mon enfant :
Vous voyez mieux, et vous l'aimez autant.
Et toi, mon ange aux yeux si doux !
Repose en paix sur mes genoux.

A. Nettement.

LA PRIERE DU PÊCHEUR.

Refrain.

La nuit profonde
S'étend sur l'onde ;
La foudre gronde
Avec fureur.
Sainte Madone,
O ma patronne !
Sois toujours bonne
Pour le pêcheur.

Allons, courage !
Bravons l'orage :
Pourquoi gémir,
S'il faut périr ?
Rive natale,
Sois moins fatale
A mon retour
En mon séjour.

Le flot rebelle
Trompe mon zèle ;
Vite en travail,
Mon gouvernail.
Tu vois ma peine,
O Carthagène :
Pour moi, ce soir,
Non, plus d'espoir !

A coup de rames
Brisons les lames.
Le vent du nord
Me pousse à bord.
Ah ! la tempête
Fond sur ma tête !
Tout est en feu . . .
Grâce, ô mon Dieu !

CREVEL DE CHARLEMAGNE.

LE RETOUR.

Apaise-toi, vague fatale :
Voici le moment fortuné ;
J'aperçois la rive natale,
Le beau pays où je suis né.
Oui, je le reconnais aux transports que j'éprouve,
C'est lui, c'est mon pays qu'on découvre là-bas ;
Semblable à l'ami qu'on retrouve,
Et qui de loin nous tend les bras.
Apaise-toi, &c.

C'est ma ville ; voilà ses falaises, ses grèves,
Son église, son port avec ses vieux murs gris.
Dieu ! j'entends, comme dans mes rêves,
Ma mère appeler à grands cris.
Apaise-toi, &c.

Je vais donc la revoir, ô bonheur sans mélange !
Voir ma mère ! Une mère, est-il rien de plus doux ?
C' est l'étoile, c'est le bon ange
Que le Seigneur nous donne à tous.
Apaise-toi, &c.

LA MUSIQUE.

AIR : *La farira dondaine, gai !*

Purgeons nos desserts
Des chansons à boire ;
Vivent les grands airs
Du Conservatoire !
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

L'Opéra toujours
Fait bruit et merveilles ;
On y voit les sourds
Boucher leurs oreilles.
Bon ! &c.

Acteurs très-profonds,
Sujets de disputes,
Messieurs les bouffons,
Soufflez dans vos flûtes.
Bon ! &c.

Et vous, gens de l'art,
Pour que je jouisse,
Quand c'est du Mozart,
Que l'on m'avertisse.
Bon ! &c.

Nature n'est rien ;
Mais on recommande
Goût italien
Et grâce allemande.
Bon ! &c.

Si nous t'enterrons,
Bel art dramatique,
Pour toi nous dirons
La messe en musique.
Bon ! &c.

BÉRANGER.

LES DEUX FRERES SAVOYARDS.

Mon frère, mon frère,
Vois-tu là-bas, là bas, là-bas ?
—Mon frère, mon frère,
C'est le pays ; pressons le pas.
Duo. Rien qu'en voyant notre campagne,
Je sens déjà battre mon cœur.

Vois, tout là-bas, c'est la montagne ;
La montagne, c'est le bonheur.
Oui, tout là-bas, c'est la montagne ;
C'est le bonheur, c'est le bonheur.

Comme, en quittant notre village,
Nous ressentions de la douleur !
—Je te disais : Prenons courage.
Mais chaque pas brisait mon cœur.
Autant que moi tu souffrais, oui, mon frère :
Car tu pleurais ; va, je le croyais bien.
—J'aurais voulu te cacher, mon bon Pierre,
Tout mon chagrin, et prendre tout le tien.
Mon frère, &c.

Quel bon soleil ! sens-tu, mon frère ?
C'est un bon temps pour nos moissons.
—C'est un bon temps pour notre mère,
Notre mère que nous aimons.
Notre voyage attristait sa vieillesse ;
Elle pleurait déjà depuis longtemps ;
Mais le bon Dieu, qui voyait sa tristesse,
A rappelé bien vite ses enfants.
Mon frère, &c.

Et maintenant, bien de l'ouvrage
A qui sans nous ramonera.
—Et maintenant, un bon voyage
Au savoyard qui partira.
Nous lui dirons ce que notre bon père,
Tu t'en souviens, nous a dit en mourant :
" Heureux l'enfant qui rapporte à sa mère
" Un cœur honnête avec un peu d'argent ! "
Mon frère, &c.

L'HOMME RANGÉ.

AIR : *Eh ! lon lan la, landerirette.*

Maint vieux parent me répète
Que je mange ce que j'ai.
Je veux à cette sornette
Répondre en homme rangé :
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

Faut-il que je m'inquiète
Pour quelques frais superflus ?
Si ma concience est nette,
Ma bourse l'est encor plus.
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

Un gourmand dans son assiette
Fond le bien de ses aïeux ;
Mon hôte à crédit me traite ;
J'ai bonne chère et vin vieux.
Quand on n'a rien
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

Que Dorval, à la roulette,
A tout son or dise adieu ;
J'y joûrais bien en cachette ;

Mais il faudrait mettre aux jeu . . .
Quand on n'a rien
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

BÉRANGER.

PLAINTES DU CAPTIF.

Que mon sort est funeste !
Adieu, mes bons amis !
Au régiment je reste ;
Vous allez au pays.
Oui, j'en perdrai la vie,
Par la douleur que j'ai :
Seul de ma compagnie,
Je n'ai pas mon congé.
Adieu donc, mes amis,
Adieu donc, mon pays.

Ils vont revoir leur mère,
Et la mienne auprès d'eux
Va courir la première
Pour combler tous ses vœux.
O mère que j'adore !
Tu les verras sans moi.
Combien longtemps encore
Je vais penser à toi !
Adieu donc, &c.

Canton, qui m'as vu naître
Et qui reçus ma foi,
Je vais mourir peut-être,
Et pour d'autres que toi !
Ah ! calmez ma souffrance ;
Dites à mes amis,
Que si je meurs en France,
Mon cœur est au pays.
Adieu donc, &c.

APRÈS LE TRAVAIL.

Remplie est notre tâche,
Et vive le plaisir !
Après travail, relâche :
Courons nous divertir.

Au jeu qui nous réclame
Livrons-nous pleins d'ardeur :
La joie inspire l'âme,
Et plaît au Créateur.

Que ce Dieu tutélaire
Pour nous est généreux !
Ainsi qu'un tendre père,
Il comble tous nos vœux.

De notre jeune enfance
Toujours il est l'appui ;
Sans borne est sa clémence :
Louange et gloire à lui.

LE PAUVRE.

Je suis pauvre ; sur la terre
Nul ami ne m'est resté ;
Tous ont fui, quand la misère
S'est assise à mon côté.
Solitaire
Sur la terre,
Sans amis,
Pauvre je vis.

Et pourtant, dans mon enfance ;
Je m'en souviens, autrefois
J'étais heureux d'espérance.
Dans l'avenir j'avais foi ;
Mais l'aurore
S'évapore ;
Vient le soir,
Et nul avoir !

Chut ! écoutons : l'heure sainte
Sonne et dit : Pauvre, à genoux.
A vos pieds je mets ma plainte ;
Vierge, je m'adresse à vous.
Mon amie,
C'est Marie ;
Mon espoir
Est son pouvoir.

PETIT PIERRE LE MARIN.

Petit Pierre était enfant,
Et déjà marin dans l'âme.
Il voguait sur le torrent,
Et jouait avec sa rame.
Rêvant de brillants destins,
A sa mère, qui soupire,
Il ne parlait que navire
Et que voyages lointains.
" Ah ! ne crains rien, bonne mère ;
" Va, je ferai mon chemin."
Ainsi disait Petit Pierre,
Petit Pierre le marin.

" Petit Pierre, il faut partir ! . . .
" Malgré ma douleur affreuse,
" De ton brillant avenir
" Suis la route glorieuse. "
La pauvre mère pleura,
Et, pendant vingt ans d'absence,
Si grande était sa souffrance,
Que sa raison s'égara.
" Ah ! disait la tendre mère,
" Dieu, toi qui vois mon chagrin,
" Prends pitié de Petit Pierre,
" Petit Pierre le marin."

Un jour elle entend des cris . . .
Non, non, ce n'est point un rêve :
Dans ses deux bras, c'est son fils
Qu'elle presse et qu'elle enlève.

Bonheur qui n'a pas d'égal !
Ah ! combien sa mère est fière !
Il porte, le Petit Pierre,
Le riche habit d'amiral !
Et Pierre dit à sa mère :
" Vois ! j'ai bien fait mon chemin.
" Embrasse ton Petit Pierre,
" Petit Pierre le marin. "

EN VÉRITÉ JE VOUS LE DIS.

En vérité je vous le dis,
Jeunes espoirs de vos familles,
J'ai quitté nos vertes charmilles,
Nos champs, nos bois, nos prés fleuris ;
J'ai visité, dans mon jeune âge,
J'ai visité bien des pays :
Rien n'est si beau que mon village,
En vérité je vous le dis.

Rien n'est si beau que nos moissons,
Quand le soleil les a muries ;
Rien n'est si beau que nos prairies,
Quand nous y dansons aux chansons.
Sur le penchant de nos collines
Lorsque le soir on est assis,
Rien n'est si beau que nos chaumines,
En vérité je vous le dis.

Aucun mortel n'est plus que vous
Chéri du ciel en cette vie ;

Les rois, à qui l'on porte envie,
N'ont pas un sort qui soit plus doux :
Car dans sa clémence profonde,
Dieu, qui confond grands et petits,
Fit du bonheur pour tout le monde,
En vérité je vous le dis.

Vivez, vivez dans ce séjour.
Au départ, tout est espérance ;
Puis les jours sont longs dans l'absence,
Et souvent l'on pleure au retour :
Souvent pour un plus long voyage
Ceux que nous aimons sont partis :
Vivez, vivez dans ce village,
En vérité je vous le dis.

L'ARGENT.

Sur ce globe, argent fait tout,
De l'un jusqu'à l'autre bout.
Tel en a pour son usage,
Qui en voudrait davantage ;
L'appétit vient en mangeant :
Voilà l'effet de l'argent.

Le riche peut acquérir
Richesse, honneur et plaisir ;
Il peut pour se satisfaire,
Faire agir toute la terre.
L'intérêt est son agent :
Voilà l'effet de l'argent.

Qu'un homme à talent n'ait rien,
Qu'un sot ait beaucoup de bien ;
L'un a l'esprit pour ressource,
Mais l'autre l'a dans sa bourse ;
Le plus sot, c'est l'indigent :
Voilà l'effet de l'argent.

Rustre, lourdeau, débauché,
Jean n'est qu'un ours mal léché ;
Mais il est riche en finance,
On le courtise, on l'encense ;
Pauvre, on se fût ri de Jean :
Voilà l'effet de l'argent.

Paul autrefois n'avait rien,
On disait : C'est un vaurien ;
Mais depuis son héritage,
On dit : C'est un garçon sage ;
C'est le même garnement :
Voilà l'effet de l'argent.

Terminons ces traits divers,
Muse, et laissons là les vers :
Car un pinceau véridique
Ne peut braver la critique,
Si l'auteur n'est opulent :
Voilà l'effet de l'argent.

LES ADIEUX.

J'aurai bientôt quatre-vingts ans ;
Je crois qu'à mon âge il est temps
D'abandonner la vie :

Aussi je la perds sans regret,
Et je fais gaîment mon paquet :
Bon soir, la compagnie.

J'ai goûté de tous les plaisirs ;
J'ai perdu jusques aux désirs ;
A présent je m'ennuie.
Lorsque l'on n'est plus bon à rien,
On se retire, et l'on fait bien.
Bon soir, la compagnie.

Lorsque d'ici je sortirai,
Je ne sais pas trop où j'irai ;
Mais en Dieu je me fie.
Il ne peut me mener que bien :
Aussi je n'appréhende rien ;
Bon soir, la compagnie.

L'ATTAIGNANT.

LA VEUVE DU SOLDAT.

Portant de contrée en contrée
Et son enfant et sa douleur,
Une pauvre femme éplorée
Racontait ainsi son malheur :
" D'un défenseur de la patrie,
Mort pour la France, en combattant,
Mes bons Messieurs, je vous en prie,
Secourez la veuve et l'enfant.

Le brave a suivi la victoire
Chez les peuples les plus guerriers ;
Un cyprès . . . pour vingt ans de gloire !
Remplace ses nombreux lauriers.
D'un défenseur, &c.

Voyez ce signe du courage ;
Il brillait jadis sur son cœur.
Sa croix est l'unique héritage,
Que nous a laissé sa valeur.
D'un défenseur, &c.

Pour venger Lutèce envahie,
Il battit l'Anglais, le Germain,
Mais, hélas ! il perdit la vie.
Son fils et moi manquons de pain."
D'un défenseur, &c.

Le luxe, l'orgueil, l'opulence
Refusait l'aumône à ses pleurs ;
Un invalide seul s'avance,
Glisse sa bourse aux voyageurs.
Ce vieux soutien de la patrie,
Blessé lui-même en combattant,
D'une main tremblante et meurtrie
Secourut la veuve et l'enfant.

LE SOLITAIRE.

Qui traverse à la nage
Nos rapides torrents ?
Qui sur un roc sauvage
Va défier les vents ?

A l'ours dans sa tanière
Qui donne le trépas ?
De la biche légère
Qui devance les pas ?
Chut ! C'est le solitaire :
Il fait tout, il voit tout,
Il sait tout, est partout.

Qui sans cesse protége
Nos villes, nos hameaux ?
Qui défend de la neige
Nos moissons, nos côteaux ?
Qui féconde la terre ?
Qui fait fleurir nos bois ?
Qui rend le ciel prospère
A tous nos villageois ?
C'est, &c.

Qui conserve à la branche
Ses fruits prêts à mûrir ?
Et sous une avalanche
Qui vient nous secourir ?
Qui console une mère
En retirant des flots
Un enfant téméraire
Disparu sous les eaux ?
C'est, &c.

M. Planard.

LE NOUVEAU DIOGÈNE.

AIR : *Bon voyage, Cher Dumollet.*

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Dans l'eau, dit-on, tu puisas ta rudesse ;
Je n'en bois pas, et, censeur plus joyeux,
En moins d'un mois, pour loger ma sagesse,
J'ai mis à sec mon tonneau de vin vieux.
Diogène, &c.

Où je suis bien, aisément je séjourne ;
Mais, comme nous, les dieux sont inconstants ;
Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne,
Je tourne avec la fortune et le temps.
Diogène, &c.

Pour les partis dont cent fois j'osai rire
Ne pouvant être un utile soutien,
Devant ma tonne on ne viendra pas dire :
Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien ?
Diogène, &c.

J'aime à fronder les préjugés gothiques
Et les cordons de toutes les couleurs ;
Mais, étrangère aux excès politiques,
Ma *Liberté* n'a qu'un chapeau de fleurs.
Diogène, &c.

Qu'en un congrès, se partageant le monde,
Des potentats soient trompeurs ou trompés,
Je ne vais point demander à la ronde
Si de ma tonne ils se sont occupés.
Diogène, &c.

N'ignorant pas où conduit la satire,
Je fuis des cours le pompeux appareil :
Des vains honneurs trop enclin à médire,
Auprès des rois je crains pour mon soleil.
Diogène, &c.

Exempt d'impôt, déserteur de phalange,
Je suis pourtant assez bon citoyen :
Si les tonneaux manquaient pour la vendange,
Sans murmurer je prêterais le mien.
Diogène, &c.

BÉRANGER.

LA FIN DU JOUR.

La fin du jour
Rend aux plaisirs l'habitant du village.
Voyez les bergers d'alentour
Danser en chantant tour à tour :
Ah ! comme on aime, après l'ouvrage,
La fin du jour !

La fin du jour
Rend le bonheur aux oiseaux du bocage :
Bravant dans leur obscur séjour

La griffe du cruel vautour,
Ils vont guetter sous le feuillage
La fin du jour.

La fin du jour
Me voit souvent commencer un bon somme,
Et pour descendre au noir séjour,
En fermant les yeux sans retour
Je dirai gaîment : C'est tout comme
La fin du jour.

ARMAND GOUFFÉ.

CHANT DE L'OUVRIER.

Bon ouvrier, voici l'aurore,
Qui te rappelle à tes travaux.
Ce matin, travaillons encore ;
Le soir sera pour le repos.
Tout seul, on s'ennuie à l'ouvrage :
Pour l'abréger, on le partage ;
A ton aide chacun viendra.
Du courage,
A l'ouvrage ;
Les amis son toujours là.

Bon ouvrier, c'est le dimanche,
Que tout chagrin est oublié ;
Quelle gaîté naïve et franche !
Trinquons un verre à l'amitié.
Boire tout seul est un outrage :
En bon compagnon l'on partage

Cette bouteille que voilà.
Du courage,
A l'ouvrage ;
Les amis sont toujours là.

LE REFRAIN DES OUVRIERS.

Refrain.

Chantons, chantons, dans chaque métier :
Le chant ranime un bon ouvrier ;
Le chant nous délasse ;
Pour que le temps passe,
Chantons, chantons, dans chaque métier,
Oui, dans chaque métier.

Tel qui gagne à peine
Pour une semaine,
Chante à perdre haleine
Pour mieux s'étourdir ;
Un autre en revanche,
Rabottant sa planche,
Dit : Jusqu'au dimanche
C'est mon seul plaisir.
Chantons, &c.

Trop jeune pour être
Habile à connaître
L'état de son maître,
Que dit l'apprenti ?
Et que lui réplique,

Soit dans sa boutique,
Soit dans sa fabrique,
L'ouvrier fini ? . . .
Chantons, chantons, &c.

Pour faire un chef-d'œuvre,
Dès l'aurore à l'œuvre,
Le pauvre manœuvre
Croiserait ses bras,
Et sur son ouvrage,
Le front tout en nage,
Il perdrait courage,
S'il ne disait pas :
Chantons, chantons, &c.

Couvreur, ébéniste,
Menuisier, lampiste,
Maçon, machiniste,
Doreur, tonnelier :
Chacun d'eux se vante
D'avoir, lorsqu'il chante,
L'âme plus contente
Qu'un riche banquier.
Chantons, chantons, &c.

BARCAROLLE DE LA MUETTE.

Amis, la matinée est belle :
Sur le rivage assemblez-vous ;
Montez gaîment votre nacelle,
Et des vents bravez le courroux.

Conduis ta barque avec prudence.
Pêcheur, parle bas ;
Jette tes filets en silence ;
Pêcheur, parle bas ;
Le roi des mers ne t'échappera pas.

L'heure viendra : sachons l'attendre ;
Plus tard, nous saurons la saisir.
Le courage fait entreprendre ;
Mais l'adresse fait réussir.
Conduis, &c.

Pêcheur, sur la mer orageuse
Brave la mort ; va, ne crains rien ;
Pour une action périlleuse,
Vogue sans peur, en vrai marin.
Conduis, &c.

Ne redoute pas la baleine ;
Le temps est calme, il faut partir ;
Tente une conquête incertaine.
Le brave craint-il de mourir ?
Conduis, &c.

LE CANOT.

AIR : *Amis, la matinée est belle.*

Joyeux viveurs, l'onde est tranquille ;
Le soleil dore l'horizon :
Montons sur le canot agile ;
Que chacun prenne un aviron.

De l'ensemble ! allons, du courage !
Contre le courant
Nous saurons avoir l'avantage,
Malgré voile et vent.
Gagnons, ramons, gagnons toujours avant !

Au terme de notre voyage,
Un festin tout prêt nous attend,
Pour ranimer notre courage :
Ramons, et nous boirons d'autant.
Des plus vieux fûts, en abondance,
Nous aurons le choix ;
Mais il nous faudra, par prudence,
Borner nos exploits,
Pour qu'en marchant nous puissions rester droits.

La nuit à la hâte s'avance :
Gais viveurs, il faut repartir ;
Appareillons en diligence ;
Pour aujourd'hui, trêve au plaisir.
Mais avant de quitter la rive,
Tous, silence à bord !
Le péril est en perspective :
Au large ! . . . et d'accord,
Ramons . . . enfin, nous touchons à bon port.

MON ROCHER DE SAINT MALO.

A tout je préfère
Le toit de ma mère,
Mon rocher de Saint Malo,
Que l'on voit sur l'eau,
De loin, sur l'eau.

" Monsieur Dugay m'a dit : " Pierre,
" Veux-tu venir avec moi ?
" Tu seras homme de guerre,
" Montant la flotte du roi.
" Va, laisse là ton hameau,
" Pour mon grand vaisseau si beau ! "
— Non, non, je préfère, &c.

" Après combats et naufrage,
" De simple mousse du roi,
" Tu deviens, à l'abordage,
" Grand amiral comme moi ;
" Et tu verras les climats,
" Où vogue mon beau trois-mats. "
—Non, non je préfère, &c.

" Au lieu de vieillir sans gloire,
" Comme un obscur paysan,
" On meurt un jour de victoire.
" Pour tombe on a l'océan ;
" Puis du brave le requin
" Prend le corps pour son butin. "
—Non, non, je préfère
Qu'ici l'on m'enterre,
Au rocher de Saint Malo,
Que l'on voit sur l'eau,
De loin, sur l'eau.

GUSTAVE LEMOINE.

LE SOLEIL DE MA BRETAGNE.

La mer m'attend, je veux partir demain.
Sœur, laisse-moi : j'ai vingt ans, je suis homme ;
Je suis Breton, et je suis gentilhomme :
Sur l'océan je ferai mon chemin.
— Mais si tu pars, mon frère,
Que ferai-je sur terre ?
Toute ma vie, à moi,
Tu sais bien que c'est toi . . .

Oh ! ne va pas loin de notre berceau ;
Reste avec moi, ta sœur et ta compagne.
On vit heureux à la montagne,
Et puis de la Bretagne
Le soleil est si beau !

— Sur un beau brick, qui portera ton nom,
Je reviendrai dans un an capitaine ;
J'achèterai ces bois, ce beau domaine,
Et nous serons les seigneurs du canton.
—Mais n'as-tu pas, dit-elle,
Notre pauvre tourelle ?
Pour trésor, le bonheur ?
Pour t'aimer, tout mon cœur ?
Oh ! ne va pas, &c.

Mais il partit, quand la foudre grondait.
Dix ans passés, de lui point de nouvelle !
Près du foyer, sa compagne fidèle
Pleurait toujours et toujours attendait.

Un jour, à la tourelle,
Un naufragé l'appelle,
Lui demande un abri . . .
" C'est lui ! mon Dieu ! c'est lui ! "
— Oui, sœur, c'est moi ; je reviens au berceau :
J'ai tant souffert loin de toi, ma compagne !
Mais je l'oublie, en voyant ma montagne ;
O ma chère Bretagne !
Que ton soleil est beau !

CHANSON DE ROLAND,

Où vont tous ces preux chevaliers,
L'orgueil et l'espoir de la France ?
C'est pour défendre vos foyers
Que leur main a repris la lance ;
Mais le plus brave, le plus fort,
C'est Roland, ce foudre de guerre :
S'il combat, la faulx de la mort
Suit les coups de son cimeterre.

Soldats français, chantons Roland,
L'honneur de la chevalerie,
Et répétons en combattant
Ces mots sacrés : Gloire et Patrie !

Déja mille escadrons épars
Couvrent le pied de ces montagnes ;
Je vois leurs nombreux étendards
Briller sur les vertes campagnes.

Français, là sont vos ennemis ;
Que pour eux seuls soient les alarmes.
Qu'ils tremblent : tous seront punis . . .
Roland a demandé ses armes !
Soldats français, &c.

L'honneur est d'imiter Roland,
L'honneur est près de sa bannière,
Suivez son panache éclatant,
Qu'il vous guide dans la carrière.
Marchez, partagez son destin ;
Des ennemis que fait le nombre ?
Roland combat : ce mur d'airain
Va disparaître comme une ombre.
Soldats français, &c.

Combien sont-ils ? combien sont-ils ?
C'est le cri du soldat sans gloire ;
Le héros cherche les périls :
Sans les périls qu'est la victoire ?
Ayons tous, ô braves amis,
De Roland l'âme noble et fière :
Il ne comptait les ennemis
Qu'étendus morts sur la poussière.
Soldats français, &c.

Mais j'entends le bruit de son cor
Qui résonne au loin dans la plaine :
Eh quoi ! Roland combat encor !
Il combat : ô terreur soudaine !
J'ai vu tomber ce fier vainqueur.
Le sang a baigné son armure ;
Mais toujours fidèle à l'honneur,
Il dit, en montrant sa blessure :

Soldats français, chantez Roland :
Son destin est digne d'envie.
Heureux qui peut, en combattant,
Vaincre et mourir pour sa patrie !

LE DÉPART DES RECRUES.

CHŒUR DE RECRUES.

Entendez-vous la trompette qui sonne ?
Au champ d'honneur il nous faut tous courir.
L'airain mugit et le bronze résonne ;
La loi le veut, nous devons obéir.
Compte sur nous, ô belle France !
Pour toi toujours prêts à mourir,
Nous te vouons notre vaillance ;
Tu le dis : nous allons partir.

UNE RECRUE.

Stapendant, c'est ben grand dommage
D'quitter comm'ça tout pour servir ;
De laisser sa mère au village ;
De l'entendre en partant gémir
Et puis dire : " O mon espérance !
Mon fils, sans toi m'faudra mourir. "
On a le cœur percé comm' d'une lance ;
Mais faut partir, mais faut partir.

LE SERGENT.

Si tu laisses dans ton village
Une mère, un père, une sœur,

Arme-toi du noble courage
Qui des héros forme le cœur.
Revenu du champ de bataille,
Plus tard les pressant sur ton sein,
Heureux sous l'humble toit de paille,
Tu seras fier de ton destin.

LE SERGENT.

Verse, garçon, une pleine rasade :
Demain peut-être il nous faudra mourir.
Donnons au vin une franche accolade :
Le tambour bat, il va falloir partir.
Buvons, mes amis, à la France,
A ses succès, à ses héros,
Aux compagnons de notre enfance,
A nos parents, à nos drapeaux.

LE VIEUX CAPORAL.

En avant ! partez, camarades,
L'arme au bras, le fusil chargé.
J'ai ma pipe et vos embrassades ;
Venez me donner mon congé.
J'eus tort de vieillir au service ;
Mais pour vous tous, jeunes soldats,
J'étais un père à l'exercice.
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

Un morveux d'officier m'outrage !
Je lui tends . . . il vient d'en guérir.
On me condamne, c'est l'usage :
Le vieux caporal doit mourir.
Poussé d'humeur et de rogomme,
Rien n'a pu retenir mon bras.
Puis, moi, j'ai servi le grand homme.
Conscrits, &c.

Conscrits, vous ne troquerez guères
Bras ou jambe contre une croix.
J'ai gagné la mienne à ces guerres
Où nous bousculions tous les rois.
Chacun de vous payait à boire,
Quand je racontais nos combats.
Ce que c'est pourtant que la gloire !
Conscrits, &c.

Robert, enfant de mon village,
Retourne garder tes moutons.
Tiens, des jardins vois-tu l'ombrage ?
Avril fleurit mieux nos cantons.
Dans nos bois, souvent dès l'aurore,
J'ai déniché de frais appas.
Bon Dieu ! ma mère existe encore !
Conscrits, &c.

Qui là-bas sanglote et regarde ?
Eh ! c'est la veuve du tambour.
En Russie à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme
Sans moi restaient sous les frimas :
Elle va prier pour mon âme.
Conscrits, &c.

Morbleu ! ma pipe s'est éteinte.
Non pas encore . . . Allons ! tant mieux !
Nous allons entrer dans l'enceinte ;
Cà ! ne me bandez pas les yeux.
Mes amis, fâché de la peine.
Surtout ne tirez point trop bas,
Et qu'au pays Dieu vous ramène.
Conscrits, &c.

QUESTIONS DU JEUNE SAVOYARD.

On m'assurait dans les montagnes
Qu'on faisait fortune à Paris ;
Moi, j'allais quitter nos campagnes,
Quand l'oncle André m'dit, tout surpris :
A Paris, crois qu'on n'peut rien faire
Qu'à force d'or . . .
Pauvre petit, ah ! reste encor
Dans ta chaumière !

J'li réponds : Mon oncle', dans c'te ville,
Est-c'que je n'trouv'rons pas d'amis ?
—Ah ! qu'i m'dit : Tu crois ça facile ;
Mais à ton âg', c'est ben permis ;
Des amis ! oui, l'on peut s'en faire,
Quand on a d'l'or . . .
Pauvre petit, &c.

J'li répliq' : Pour ma faible enfance
Dieu m'donn'ra ben un protecteur.
—Non, m'fait-il, perds-en l'espérance ;

C'est un' chos' si rar' qu'un bon cœur !
On n'trouv' pas d'appui tutélaire ;
C'est ceux qu'ont d'l'or . . .
Pauvre petit, &c.

Mon oncl', vous l'savez au pus juste,
J'ons d'l'honneur et d'la probité ;
J'somm' travailleur, j'somm' franc, j'somm' [juste.
— Mon n'veu, tu dis la vérité ;
Mais tout ça n'te servira guère :
Tu n'as point d'or . . .
Pauvre petit, &c.

Mon oncle, où donc trouver, j'vous prie,
La bonté, la franche amitié ?
Pour l'orphelin, une patrie ?
Pour l'infortuné, la pitié ?
—Mon n'veu, c'n'est là qu'un' vain' chimère,
Si l'on manqu' d'or . . .
Pauvre petit, &c.

Mon n'veu, ne cherch' pas la fortune,
D's amis, ni d'plaisir à Paris :
C'ti-là qu'est dans la class' commune
N'y trouv' que des r'fus, des mépris ;
Et dans tout on n' s'y tir' d'affaire
Qu'avecque d'l'or.
Pauvre petit, &c.

LES PAVÉS.

Aimant les vérités bien crues,
Messieurs, le pavé m'inspira ;
C'est un sujet qui court les rues,
Et le peuple m'applaudira.
Depuis dix-huit cent trente, en France,
On les a dix fois soulevés :
C'est un sujet de circonstance ;
Entendons-nous sur les pavés.

De tous côtés mon œil découvre
De vils flatteurs auprès des rois ;
On en a donc pavé le Louvre ! . . .
Ce sont les mêmes chaque fois.
En vain, pour leur donner la chasse,
Le peuple en armes s'est levé ;
La sottise est toujours en place,
Et le talent sur le pavé.

En France, malgré l'anarchie,
Nos annales se conservaient ;
Les beaux faits de la monarchie
Sur le marbre se retrouvaient ;
De l'empire les jours de gloire
Sur le bronze furent gravés :
Quant à notre dernière histoire,
On la lira sur les pavés.

On n'avait pas le temps d'attendre,
Aux jours de nos premiers combats ;

Tous les matins, on allait prendre
Les officiers chez les soldats.
Ah ! si la France fait éclore
Tant de généraux éprouvés,
Le canon peut en faire encore
Sortir de dessous les pavés.

LES GRANDS NEZ.

AIR *de la garde royale.*

Il existe encore au monde
De funestes préjugés ;
Il est des lieux où l'on fonde
D'admirables procédés :
A Paris, où l'on peut dire
Que le public est savant,
J'ai vu des gens oser rire
De mon grand nez ! . . . et pourtant
Les grands nez
Ne sont pas à dédaigner.

Pour notre bonheur sur terre,
Disait Babet à Cotton,
Ne laissons jamais, compère,
Les hommes hausser le ton ;
Menons-les tous au contraire
A leur insu par le nez.
Mais comment voulez-vous faire,
S'ils ont des roquets de nez ?
Les grands nez
Ne sont pas à dédaigner.

Nombreux agents de police,
Fiers de leurs petits talents ;
Maints douaniers, par service
Forcés d'éplucher les gens ;
Chasseurs désirant au gîte
Surprendre quelque gibier,
Vous diront : Pour tout mérite,
Il faut qu'un chien ait du nez :
Les grands nez
Ne sont pas à dédaigner.

De ceux qui portent lunette
Je réclame le concours ;
Au refrain que je répète
Qu'ils soient de quelque secours,
Puisque l'instrument fragile,
Qui leur donne de bons yeux,
Doit sur le nez, immobile
Rester sans cesse . . . pour eux.
Les grands nez
Ne sont pas à dédaigner.

LE PAYSAN LUCAS.

Ainsi, content dans sa chaumière,
Au lieu d'accuser le destin,
Lucas égayait sa misère,
Chantant ce consolant refrain ;
Mais, à la fin de son ouvrage,
Le soir amène le repos.

Lucas regagnait son village,
Chantant, en portant ses fagots :
Dans cette vie,
Où tout varie,
Où chaque pas
Mène au tombeau,
Portons gaîment
Notre fardeau.

Un des fils qui faisait sa gloire
Voulait défendre son pays ;
Mais, hélas ! bientôt la victoire
A maltraité ses favoris.
Du sort méprisant les injures,
En route, le jeune héros
De lauriers couvrait ses blessures,
Fredonnant, le sac sur le dos :
Dans cette vie, &c.

Pauvres, qui guettez l'espérance,
Et n'obtenez que la pitié ;
Martyrs d'une noble vaillance,
Qu'elle n'a nourris qu'à moitié ;
Vieillards, que la tombe muette
Avec effroi repousse encor ;
Bergers, qui portez la houlette,
Rois, qui portez le sceptre d'or ;
Dans cette vie, &c.

Tout nous prouve que sur la terre
Chacun a son lot de douleur ;
Tout n'est pas peine à la chaumière ;
Au palais, tout n'est pas bonheur ;
La crainte assiége la richesse,

Le pauvre y trouve maint écueil ;
La joie a ses jours de tristesse,
Et la gloire a ses jours de deuil.
Dans cette vie, &c.

MON PAUVRE PIERRE.

Adieu ! ma bonne mère !
Je pars : le tambour bat.
Puisque j'suis militaire,
Faut que j'fasse mon état.
Ne crains rien : à la guerre,
J'aurai bien soin de moi,
Et le ciel, je l'espère,
Me conserv'ra pour toi.

Rampamplan, rampamplan, rampamplan,
Tambour battant,
Oh ! rampamplan.

M'sieur l'curé, j'viens vous faire
En partant mes adieux.
Si quelque militaire
V'nait vous dire en ces lieux
Qu'il a vu mourir Pierre
Pour la France et son roi,
N'dites rien à ma mère,
Et priez Dieu pour moi.
Rampamplan, &c.

L'sac sur l'dos, vers la plaine,
Amis, dirigeons-nous.

écueil ;
esse,
deuil.

RE.

!

t.
re,

mpamplan,

ous faire

eux

,

aine,

J'sais ben qu'ça fait d'la peine ;
Mais il faut filer doux.
Dans un moment d'alarme,
Pour chasser le chagrin,
Renfonçons une larme,
Et chantons ce refrain :
Rampamplan, &c.

Le cœur gros, l'œil humide,
L'habitant du hameau
Le voit d'un pas rapide
Descendre le côteau ;
Bientôt, sur l'autre rive,
Ils se perdent enfin,
Et l'oreille attentive
Peut seule entendre au loin :
Rampamplan, &c.

LE JEUNE MILITAIRE.

Ne v'là que six mois
Que j' port' l'uniforme,
Et les plus sournois
Disent que j' forme.
Je n' suis plus c' Jean-Jean
Qu'on trouvait si bête ;
A tabl' j'ai d' la tête ;
J' bats un rataplan,
Rampamplan,
J' bats un rataplan ;
J' fais du bruit comm' quatre ;

Pour un rien j' veux m' battre :
Aussi l' mond' dit-il
Que j' sis ben gentil.

Pour marcher au pas,
J'n'ons pas la têt' dure :
J'm'arrondis les bras ;
Je prends d' la tournure ;
Je tends le jarret,
Et, quand j' me dandine,
Dieu ! que j'ai bonn' mine !
Avec mon briquet,
Rampamplan,
Avec mon briquet.
Je valse avec grâce ;
Je sais fair' des passes :
Aussi l' monde dit-il
Que j' sis ben gentil.

Quand le régiment
Pass' dans un village,
J'sais en un moment
Mett' tout au pillage ;
Poulets et dindons,
Je vous prends en traître ;
On n'voit plus r'paraître
Ceux que j'attrapons,
Rampamplan,
Ceux que j'attrapons,
Si l'on me querelle,
Je cass' la vaisselle :
Aussi l' mond' dit-il
Que j' sis ben gentil.

LES GUEUX.

Refrain.

Les gueux, les gueux
Sont des gens heureux,
Ils s'aiment entr'eux :
Vivent les gueux.

Des gueux chantons la louange.
Que de gueux hommes de bien !
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.
Les gueux, &c.

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté :
J'en atteste l'évangile,
J'en atteste ma gaîté.
Les gueux, &c.

Au Parnasse la misère
A longtemps régné, dit-on :
Quel bien possédait Homère ?
Une besace, un bâton.
Les gueux, &c.

Vous qu'afflige la détresse,
Songez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.
Les gueux, &c.

Du faste qui vous étonne,
L'exil punit plus d'un grand ;
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.
Les gueux, &c.

D'un palais l'éclat vous frappe ;
Mais l'ennui vient y gémir.
On peut bien manger sans nappe ;
Sur la paille on peut dormir.
Les gueux, &c.

BÉRANGER.

LA DOT DE L'AUVERGNE.

Pour dot ma femme a cinq sous ;
Moi quatre, pas davantage.
Pour monter notre ménage,
Femme, comment ferons-nous ?
— Cinq sous !
— Cinq sous,
Pour monter notre ménage.
— Cinq sous !
— Cinq sous.
Femme, comment ferons-nous ?

— Eh bien, nous achèterons,
Un petit pot pour soupière ;
Avec la même cuillère
Tous les deux nous mangerons.
—Pour dot, &c.

— Eh bien, nous vendrons de l'eau,
Que l'on trouve à la rivière ;
Tous deux à la timonnière,
Nous traînerons le tonneau.
— Pour dot, &c.

— Puis le dimanche au saint lieu,
Nous ferons notre prière :
A l'église sur la pierre,
Gratis on peut prier Dieu.
— Pour dot, &c.

LA CROIX DE MA MÈRE.

AIR : *Un jour pur, &c.*

Celle qui m'a donné la vie
Est dans le champ des noirs cyprès,
Sous la froide pierre endormie,
Pour ne se réveiller jamais.
Dans ce lieux sombre et solitaire,
Tous les jours je verse des pleurs ;
Au pied de la croix de ma mère
Je prie et je sème des fleurs.

Dans mon pieux pélerinage,
Je crois entendre autour de moi
Sa voix à travers un nuage,
Qui me dit : " Je veille sur toi. "

Et, comme un baume salutaire,
Ces mots apaisent mes douleurs.
Au pied de la croix de ma mère
Je prie et je sème des fleurs.

Sur la terre pauvre orpheline,
Je ne savais plus que pleurer ;
Mais vers la croix je m'achemine,
Et sa voix me dit d'espérer.
Je me résigne, et sur la pierre
Où seront un jour nos deux cœurs,
Au pied de la croix de ma mère,
Je prie et je sème des fleurs.

LE VIOLON BRISÉ.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête ;
Mange, malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête :
Demain nous aurons du pain noir.

Les étrangers, vainqueurs par ruse,
M'ont dit hier dans ce vallon :
" Fais-nous danser. " Moi, je refuse.
L'un d'eux brise mon violon.

C'était l'orchestre du village.
Plus de fêtes ! plus d'heureux jours !
Qui fera danser sous l'ombrage ?
Qui réveillera les amours ?

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête ;
Mange, malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête :
Demain nous aurons du pain noir.

Combien sous l'orme et dans la grange
Le dimanche va sembler long !
Dieu bénira-t-il la vendange
Qu'on ouvrira sans violon ?

Il délassait des longs ouvrages,
Du pauvre étourdissait les maux ;
Des grands, des impôts, des orages,
Lui seul consolait nos hameaux.

Les haines, il les faisait taire ;
Les pleurs amers, il les séchait.
Jamais sceptre n'a fait sur terre
Autant de bien que mon archet.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête ;
Mange, malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête :
Demain nous aurons du pain noir.

BÉRANGER.

LES BOSSUS.

Depuis longtemps je me suis aperçu
De l'agrément qu'on a d'être bossu.
Polichinelle, en tout lieu si connu,
Toujours chéri, partout si bien venu,
Qu'en eût-on dit s'il n'eût été bossu ?

Loin qu'une bosse soit un embarras,
De ce paquet on fait un fort grand cas.
Quand un bossu l'est derrière et devant,
Son estomac est à l'abri du vent,
Et ses épaules sont plus chaudement.

Tous les bossus ont ordinairement
Le ton comique et beaucoup d'agrément.
Quand un bossu se montre de côté,
Il règne en lui certaine majesté
Qu'on ne peut voir sans en être enchanté.

Si j'avais eu les trésors de Crésus,
J'aurais rempli mon palais de bossus.
On aurait vu près de moi, nuit et jour,
Tous les bossus s'empresser tour à tour
De montrer leur éminence à la cour.

Dans mes jardins, sur un beau piédestal,
J'aurais fait mettre un Esope en métal,
Et, par mon ordre, un de mes substituts
Aurait gravé près de ses attributs :
Vive la bosse et vivent les bossus !

Concluons donc, pour aller jusqu'au bout,
Qu'avec la bosse on peut passer partout ;
Qu'un homme soit ou fantasque ou bourru,
Qu'il soit chassieux, malpropre, mal vêtu :
Il est charmant, pourvu qu'il soit bossu.

FAITE PAR UN BOSSU,

NEVEU DE SANTEUL.

LES CLOCHES DU MONASTERE.

Les cloches du monastère
Où j'ai pris le capuchon
Ne sonnent jamais sans faire
Au genre humain la leçon ;
Soit par feinte, ou par méprise,
Elles ont pris pour devise :
Dindon, dindon, dindon,
Mortels, écoutez-les donc,
Dindon, dindon, dindon.

Voyez-vous ce riche avare
Qui jeûnait sur son argent,
Dont le trépas le sépare ?
Il mourut en enrageant.
A peine est-il dans l'enceinte,
Que déjà la cloche tinte :
Dindon, dindon, dindon,
Que ne jouissais-tu donc ?
Dindon, dindon, dindon.

Au fond d'une simple bière
Voyez ce prodigue fou,
Qui, trois fois millionnaire,
Mourut sans avoir un sou.
A sa suite il n'a personne,
Et notre cloche lui sonne :
Dindon, dindon, dindon,
Que ne ménageais-tu donc ?
Dindon, dindon, dindon.

Quel est ce convoi modeste ?
Celui d'un Gascon bavard,
Qui, pour un propos trop leste,
Hier fut mis à l'écart.
A peine il contait pour trente,
Et notre cloche lui chante :
Dindon, dindon, dindon.
Que ne te taisais-tu donc ?
Dindon, dindon, dindon.

O vous, qui de cette vie
Avec moi suivez le cours,
Et qui trouvez, je parie,
Que les instants en sont courts,
Gardez-vous que la clochette
Certain jour ne vous répète :
Dindon, dindon, dindon,
Que n'en profitiez-vous donc ?
Dindon, dindon, dindon.

LE BOUQUIN ET LE LIVRE D'OR.

Chez Barbin, sur une planche,
Certain livre se carrait ;
Beau papier, doré sur tranche,
Maroquin qu'on admirait ;
Très-brillant,
De burin sur feuille blanche
Au dedans.

Côte à côte est un volume,
En maussade parchemin,
Que le ver ronge et consume,
Qu'on ne voit qu'avec dédain ;
Au dedans,
Force notes à la plume
Du vieux temps.

Orgueilleux de sa parure,
Le premier criait ainsi :
" Oh ! qu'il sent la moisissure !
" On ne peut durer ici :
" Mons Barbin,
" Otez vite cette ordure,
" Ce bouquin. "

L'autre lui répond : " Confrère,
" Un peu plus d'humanité :
" Chacun peut pour le libraire
" Avoir son utilité. "
— " Oui, vraiment ! "
Lui répond l'autre en colère,
Fièrement.

Il en eût dit davantage,
Mais il entre un curieux.
A l'aspect du vieil ouvrage,
Il lève les mains aux cieux :
" Livre d'or ! "
S'écria le personnage,
" Quel trésor ! "

Tout ce qu'on veut il l'achète,
Et méprise le voisin ;

Ayant vu son étiquette,
Il cria : " Monsieur Barbin,
" Que fait là
" Cet extravagant poète
" Que voilà ? "

Les romans de nul usage
Sont indignes d'être lus ;
Cependant son étalage
N'est pas si mal entendu ;
MAINT SEIGNEUR
N'EST QUE PAR SON EQUIPAGE
EN HONNEUR.

ROGER BONTEMPS.

AIR : *Ronde du camp de Grandpré.*

Aux gens atrabilaires
Pour exemple donné,
En un temps de misères
Roger Bontemps est né.
Vivre obscur à sa guise,
N'arguer les mécontents,
Eh gai ! c'est la devise
Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père
Coiffé dans les grands jours,
De roses ou de lierre
Le rajeunir toujours ;

Mettre un manteau de bure,
Vieil ami de vingt ans ;
Eh gai ! c'est la parure
Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel : Je me fie,
Mon père, à ta bonté ;
De ma philosophie
Pardonne la gaîté ;
Que ma saison dernière
Soit encore un printemps ;
Eh gai ! c'est la prière
Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,
Vous, riches désireux,
Vous, dont le char dévie
Après un cours heureux ;
Vous, qui perdrez peut-être
Des titres éclatants ;
Eh gai ! prenez pour maître
Le gros Roger Bontemps.

BÉRANGER.

LA PETITE FILEUSE.

Jeanne, sois sans crainte
Pour ton âme sainte,
Si la cloche tinte,
T'appelle au saint lieu ;
Travaille avec zèle :
Ta tâche fidèle

Est toujours, ma belle,
Agréable à Dieu.

File, file, file, file, Jeanne.
Dieu notre père est indulgent,
Bien indulgent ;
Ta quenouille fait tomber la manne
Entre les mains de l'indigent ;
File, file, file,
File, file, file,
File, file, Jeanne :
Travailler,
C'est prier,
Jeanne, c'est prier.

Depuis l'aube éclose,
Sous ton beau doigt rose
Se métamorphose
La blancheur du lin.
A plus d'une épreuve
Le pauvre s'abreuve :
File pour la veuve
Et pour l'orphelin.
File, file, file, &c.

Fais tourner bien vite
Ton fuseau, petite,
Pour le saint ermite,
Le preux accablé ;
File avec constance
Pour chaque souffrance ;
Pour rendre la France
Au pauvre exilé.
File, file, file, &c.

FRANCIS TOURTE.

AVE MARIA.

Ave, Maria !
Car voici l'heure sainte ;
La cloche tinte :
Ave, Maria !

Tous les petits anges
Au front radieux
Chantent vos louanges,
O Reine des cieux !
Ave, Maria ! &c.

Tout dort sous votre aile :
L'enfant au berceau,
La pauvre hirondelle
Dans son nid d'oiseau.
Ave, Maria ! &c.

Vous êtes la voile
Du pauvre marin ;
Vous êtes l'étoile
Du bon pélerin.
Ave, Maria ! &c.

Vous êtes servante
Des pauvres blessés ;
Vous êtes l'amante
Des cœurs délaissés.
Ave, Maria ! &c.

Votre nom si tendre
Sur un front mortel

Fait toujours descendre
La beauté du ciel.
Ave, Maria ! &c.

Aussi les Maries,
En chœur gracieux,
A vous réunies,
Montent vers les cieux.

Mais le jour s'en va ;
De la cloche qui tinte
Finit la plainte :
Ave, Maria !

LOÏSA PUGET.

MA CHAUMIÈRE ET MON TROUPEAU.

Pour aller venger la patrie,
Jeune encor je quittai les champs.
Au silence de la prairie
A succédé le bruit des camps.
Plus d'une fois, pendant la guerre,
Songeant au bonheur du hameau,
Je regrettais mon vieux père,
Ma chaumière et mon troupeau.

Braves soldats, mes frères d'armes,
Dont j'ai toujours suivi les pas
Dans nos succès, dans nos alarmes;
Compagnons, ne m'oubliez pas.
Recevez les adieux de Pierre :
Demain il retourne au hameau
Revoir encor son vieux père,
Sa chaumière et son troupeau.

Du serment de servir la France
Vingt blessures m'ont dégagé ;
Mais j'emporte pour récompense
La croix du brave et mon congé.
Loin du tumulte de la guerre,
Je vivrai paisible au hameau ;
J'y reverrai mon vieux père,
Ma chaumière et mon troupeau.

Si vers les rives de la France
L'étranger marchait en vainqueur,
Le noble élan de la vaillance
Soudain ferait battre mon cœur ;
Avec ardeur on verrait Pierre,
Pour chercher au loin son drapeau,
Quitter encor son vieux père,
Sa chaumière et son troupeau.

LE BONHOMME.

Tenez, moi, je suis un bonhomme,
Je l'affirme de bonne foi ;
Il faudrait aller jusqu'à Rome
Pour en trouver un comme moi :
Pour éviter, dans une affaire,
Les querelles qu'on veut chercher,
Tranquillement je laisse faire
Ce que je ne puis empêcher.

J'ai du penchant pour être ivrogne,
J'idolâtre un verre de vin ;

Qu'il soit de Bordeaux, de Bourgogne,
Je le trouve toujours divin ;
Mais, bien qu'il me soit salutaire,
Lorsque je suis dans un repas,
Je sais me contenter d'eau claire
Quand le vin ne se montre pas.

Il est des gens dans ce bas monde
Qui de rien ne sont satisfaits ;
Et, bien que chez eux tout abonde,
Ils forment encor des souhaits.
Moi, la misère me tracasse,
Je n'ai jamais un sou vaillant ;
Il m'en faudrait, mais je m'en passe,
Ne pouvant pas faire autrement.

Je connais de grand personnages,
Je les vois même fort souvent ;
Ils reçoivent bien mes hommages,
Et me font plus d'un compliment ;
Ils ont une bonne cuisine,
Ils donnent de fort bons repas ;
Mais jamais chez eux je ne dîne :
Car on ne m'y invite pas.

En commençant ma chansonnette,
J'espérais, je dois l'avouer,
Vous plaire ; mais la voilà faite,
Et je ne puis pas m'en louer.
Sans démentir mon caractère,
Il faut, mes amis, dans ce cas,
Prendre le parti de me taire,
Pour que l'on ne m'y force pas.

FANFAN LA TULIPE.

Comme l'mari d'notre mère
Doit toujours s'app'ler papa,
Je vous dirai que mon père
Un certain jour me happa ;
Puis, me m'nant jusqu'au bas de la rampe,
M'dit ces mots qui m'mir' tout sans d'ssus d'ssous :
J'te dirai, ma foi,
Qu'i n'ya plus pour toi
Rien chez nous ;
V'là cinq sous,
Et décampe.
En avant,
Fanfan la Tulipe ;
Oui, mill' nom d'un' pipe,
En avant.

Puisqu'il est d'fait qu'un jeune homme,
Quand il a cinq sous vaillant,
Peut aller d'Paris à Rome,
Je partis en sautillant.
L'premier jour, je trottais comme un ange ;
Mais l'lend'main, je mourais quasi d'faim.
Un r'cruteur passa,
Qui me proposa . . .
Pas d'orgueil,
J'm'en bats l'œil,
Faut que j'mange.
En avant,
Fanfan la Tulipe ;
Oui, mill' nom d'un' pipe,
En avant.

Quand j'entendis la mitraille,
Comm' je r'grettais mes foyers !
Mais quand j'vis, à la bataille,
Marcher nos vieux grenadiers :
Un instant, nous somm's toujours ensemble,
Ventrebleu ! me dis-je alors tout bas,
Allons, mon enfant,
Mon petit Fanfan,
Vite au pas ;
Qu'on n'dis' pas
Que tu trembles.
En avant,
Fanfan la Tulipe ;
Oui, mill' nom d'un' pipe,
En avant.

En vrai soldat de la garde,
Quand les feux étaient cessés,
Sans r'garder à la cocarde,
J'tendais la main aux blessés.
D'insulter des homm's vivant encore
Quand j'voyais des lâch's se faire un jeu.
Quoi ! mill' ventrebleu !
Devant moi, morbleu !
J'souffrirais
Qu'un Français
S'déshonore !
En avant,
Fanfan la Tulipe ;
Oui, mill' nom d'un' pipe,
En avant.

Vingt ans soldat vaill' que vaille,
Quoiqu'au d'voir toujours soumis,

Un' fois hors du champ d'bataille,
J'n'ai jamais connu d'enn'mis ;
Des vaincus la touchante prière
M'fit toujours voler à leur secours.
P't-êt' c'que j'fais pour eux,
Les pauv' malheureux !
L'f'ront un jour
A leur tour
Pour ma mère.
En avant,
Fanfan la Tulipe ;
Oui, mill' nom d'un' pipe,
En avant.

Mon père, dans l'infortune,
M'app'la pour le protéger ;
Si j'avais eu d'la rancune,
Quel moment pour me venger !
Mais un franc et loyal militaire
D'ses parents doit toujours êt' l'appui :
Si j'n'avais eu qu'lui,
Je s'rais aujourd'hui
Mort de faim ;
Mais enfin
C'est mon père.
En avant,
Fanfan la Tulipe ;
Oui, mill' nom d'un' pipe,
En avant.

Maintenant je me repose
Sous le chaume hospitalier,
Et j'y cultive la rose,
Sans négliger le laurier.

D'mon armur' je détache la rouille ;
Si le roi m'app'lait dans les combats,
D' nos jeunes soldats
Conduisant les pas,
J'm'écrirais.
J'suis Français,
Qui touch' mouille !
En avant,
Fanfan la Tulipe ;
Oui, mill' nom d'un' pipe,
En avant.

TEMPETE.

J'aime le tapage,
Le tapage, le tapage ;
Oui, je suis tapageur ;
J'ai besoin d'orage.
J'aime le tapage,
Le tapage, le tapage ;
Oui, je suis tapageur ;
C'est là mon humeur.
J'aime le tapage,
Le tapage, le tapage ;
Moi, je suis tapageur.
J'aime le tapage,
Le tapage, le tapage ;
Oui, c'est là mon humeur.

Bon enfant, mais fort mauvaise tête,
Sur mon brick quand j'étais écumeur,

L'équipage me nomma TEMPETE,
A cause de ma bruyante humeur.
Au beau temps, triste et sauvage,
Mais folâtre à l'ouragan ;
Quand ciel et mer faisaient rage,
Moi, je chantais en riant :
J'aime le tapage, &c.

Mais signalait-on la voile anglaise,
Je devenais tout-à-fait charmant ;
Et quand les autres bondissaient d'aise,
Moi, je dansais de contentement.
Alors commençait la fête :
A l'un je cassais les bras,
A l'autre fendais la tête ;
Je chantais dans le fracas :
J'aime le tapage, &c.

A présent que j'ai eu ma retraite,
Je me vois forcé de végéter ;
Eh bien ! souvent, tout seul je tempête
De n'avoir jamais à tempêter.
Un vieux compagnon de lame,
Aussi folâtre que moi,
Me dit de prendre une femme . . .
Eh ! mais, pas si mal, ma foi !
J'aime le tapage,
Le tapage. le tapage ;
Dès demain, dès demain
Entrons en ménage.
J'aime le tapage,
Le tapage, le tapage :
Femme de belle humeur
Vaut mer en fureur.
J'aime le tapage,

Le tapage, le tapage ;
Moi, je suis tapageur.
J'aime le tapage,
Le tapage, le tapage ;
Oui, c'est là mon humeur.

PAPA-MIGNON.

Or écoutez une histoire
(Hélas ! qui l'aurait pu croire ?)
D'un père de l'oratoire
Qui s'est rendu capucin.
Il brocardait les bons pères
D'une insultante manière ;
Pour punir son vitupère,
Il s'est rendu capucin.
C'était un homme de renom,
Il s'appelait Papa-Mignon,
Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

Il était de la Garonne,
Rivière un peu fanfaronne,
Il avait l'âme gasconne,
Et s'exaltait sans façons,
Ne parlant que de noblesses,
D'alliances, de comtesses,
De marquis et de duchesses,
De lambels et d'écussons.
Le maréchal de Martignon
N'était rien près Papa-Mignon,
Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

Dans les frayeurs qu'on lui donne,
Il se transporte à Narbonne,
Sans en rien dire à personne,
Pour prendre le saint habit.
Dès lors qu'on le vit paraître,
Le révérend père maître
L'introduisit dans le cloître,
Et d'un ton nasard lui dit :
" Venez-vous ici tout de bon ?
" N'êtes-vous plus Papa-Mignon ?
" Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

" Quelle est la raison, mon père,
" Qui vous fait quitter la chaire
" Qui a rejeté Saint-Pierre
" Et la constitution ?
" Chez vous l'on fait bonne chère,
" Ici ce n'est que misère ;
" Si nous sommes votre affaire,
" Il vous faut changer de ton :
" Vous porterez sur le chignon
" La besace, Papa-Mignon,
" Mignon, Mignon, Papa-Mignon."

" Nous avons notre langage :
" Nous disons, notre fromage,
" Notre pain, notre potage ;
" Méprisons le beau français.
" Du savoir la politesse,
" Du langage la justesse
" Ne sied point à la noblesse
" Des vrais fils de Saint-François.
" Frère Pancrace d'Avignon
" Vous instruira Papa-Mignon,
" Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

" — Vous vous lèv'rez à Matine,
" Vous prendrez la discipline,
" Vous aurez de la vermine,
" Et des poux au capuchon ;
" Vous porterez des sandales,
" Vous aurez des hardes sales,
" Vous conserverez des gales
" Et de la barbe au menton ;
" Vous sentirez l'escafignon
" Et le gousset, Papa-Mignon,
" Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

" Voyez bien si ce long prône
" Sur ce que la règle ordonne
" Déjà votre cœur étonne
" Et ralentit votre ardeur;
" Ne voulez-vous point, mon père,
" Mener une vie austère,
" Embaumer le monastère
" Par une sainte ferveur,
" Et ramper, comme un champignon,
" Sur le fumier, Papa-Mignon,
" Mignon, Mignon, Papa-Mignon ?

" — Ah ! je dois obéissance,
" Dit-il, à votre ordonnance ;
" Je veux faire pénitence
" Sans plus longtemps différer ;
" Je veux vivre en bête asine
" En épouser la vermine,
" Sans jamais à mon échine
" Porter main pour me gratter.
" Barbe-Sale sera mon nom,
" Au lieu du doux Papa-Mignon,
" Mignon, Mignon, Papa-Mignon."

Le gardien dit qu'on assemble
Toute la saloppe bande,
Fait apporter la mutande
Et le séraphique froc.
" Vous vous coucherez par terre,
" Six mois porterez la haire,
" Pour chatouiller votre chair
" Et mettre l'orgueil au croc. "
Et, tenant tous un lumignon,
Ils embrassent Papa-Mignon,
Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Un jour maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait dedans son bec un fromage glacé ;
Lorsque maître Renard, attiré par l'odeur,
L'accoste poliment par ce propos flatteur,
Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la.

Bonjour, maître Corbeau, comment nous portons-[nous ?
—Merci, maître Renard, ça n'va pas mal ; et vous ?
Tous mes enfants sont bien, hors mon p'tit nou-[veau né,
Qui, par ces derniers froids, s'est très-fort enrhumé
A l'air du tra-la-la-la, &c.

Peste ! maître Corbeau, vous êt's joliment mis :
Vous vous faites pour sûr habiller à Paris ?

—Oui, répond le nigaud, à ce propos flatteur,
Et lui donne aussitôt l'adress' de son tailleur.
Sur l'air du tra-la-la-la, &c.

Certes, si vot' ramage' répond à vot' pal'tot,
Vous enfoncez Dupré, Laplanche et Marillot ;
Chantez-moi donc quelq'chose, une ariette, un rien:
Car chez vous d'père en fils chacun naît musicien.
Sur l'air du tra-la-la-la, &c.

Là-dessus le Corbeau, sans se faire prier,
Entonne sans façon le grand air du Barbier ;
Mais, comme il faut ouvrir la bouche pour chanter,
Il laiss' tomber par terr' son fromage glacé.
Sur l'air du tra-la-la-la, &c.

Alors, maître Renard, qui comptait là-dessus,
Saute sur le fromage, et rit comme un bossu.
Merci, maître Corbeau, je vous ai fait poser :
Vous n'êtes pas bien mis, vous n'savez pas chanter,
Pas mêm' le tra-la-la-la, &c.

Alors, maître Corbeau resta tout confondu :
Juste ciel ! quel malheur ! le duel est défendu.
Je suis volé, dupé : maudit soit le destin !
Le doyen des corbeaux passer pour un serin !
Sur l'air du tra-la-la-la, &c.

Or donc, de ces couplets la morale voici :
Corbeaux, petits et grands, retenez bien ceci :
C'est qu'il est maladroit, a dit un vieux gourmand,
Quand on aim' le fromag', de chanter en mangeant.
Sur l'air du tra-la-la-la, &c.

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.
Le régal fut fort honnête ;
Rien ne manquait au festin.
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale ;
Son camarade le suit.
Le bruit cesse, on se retire ;
Rats en campagne aussitôt,
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le rustique :
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi ;
Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout à loisir.
Quand la peur vient le corrompre,
Je n'aime pas le plaisir.

Tiré de LAFONTAINE.

BERGERONNETTE.

Inconstante bergeronnette,
Pauvre petit oiseau des champs,
Qui voltiges vive et coquette,
Et qui siffles tes jolis chants ;

Bergeronnette si gentille,
Qui tournes autour du troupeau,
Par les prés sautille, sautille,
Et mire-toi dans le ruisseau.

Va, dans tes gracieux caprices,
Becqueter la pointe des fleurs,
Ou poursuivre, aux pieds des génisses,
Les mouches aux vives couleurs.

Reprends tes jeux, bergeronnette,
Bergeronnette au vol léger ;
Nargue l'épervier qui te guette :
Je suis là pour te protéger.

Si haut qu'il soit, je puis l'abattre . . .
Petit oiseau, chante, et demain,
Quand je marcherai, viens t'ébattre
Près de moi, le long du chemin.

C'est ton doux chant qui me console ;
Je n'ai point d'autre ami que toi :
Bergeronnette, vole, vole,
Bergeronnette, devant moi.

CHS. DOVALLE.

L'OCÉANT.

Je suis de quart.
La mer est belle ;
Il étincelle
Mon paquebot.
Dors, matelot,
Dors, il est tard ;
Dors :
Il est tard,
Dors.

Je suis de quart.
Calme, immobile,
Rêve tranquille
Jusqu'à demain.
Brave marin,
Dors, il est tard,
Dors :
Il est tard,
Dord.

Je suis de quart.
Déjà la brise
Court et se brise
Sur le rocher.
Dors, ô nocher,
Dors, il est tard ;
Dors :
Il est tard,
Dors.

Je suis de quart.
Mais mon navire
Semble se rire
Des flots amers
Sous les éclairs.
Dors il est tard;
Dors :
Il est tard,
Dors.

Au quart ! au quart !
L'onde en furie
Gémit et crie
Sur le rocher.
L'on va toucher !
Enfants, au quart !
L'onde en furie
Gémit et crie
Sur le rocher.
L'on va toucher !

C'était trop tard :
Car la tempête
Montra sa tête,
Et le vaisseau
Sombra sous l'eau :
C'était trop tard.

LA CAMPAGNE.

Quittons les plaisirs de la ville :
Leur bruit assourdit le bonheur.

Il me faut un lieu plus tranquille,
Où l'on puisse entendre son cœur.
Oh ! si jamais de ma retraite
Le destin me laissait le choix,
J'habiterais la maisonnette,
La maisonnette dedans les bois.

J'y voudrais un épais ombrage,
Des gazons, des fleurs, un ruisseau ;
Un vieux tilleul dont le feuillage
Sur un banc tombât en berceau ;
Et mon ami, dans ma retraite,
De tous ses charmes à la fois
Embellirait la maisonnette,
La maisonnette dedans les bois.

Ta douce joie avec l'aurore
Viendrait sourire à mon réveil ;
Le soir, la joie viendrait encore
Me conduire aux bras du sommeil ;
Et là, caché dans ma retraite,
Un bonheur inconnu des rois
Habiterait la maisonnette,
La maisonnette dedans les bois.

L'AIGLE.

Un jour, une mère imprudente
Aux champs dormait.
Un aigle, à la serre sanglante,
Aux cieux planait.

Soudain s'élève un cri terrible ;
La mère a vu, spectacle horrible !
Sur un roc élevé
Son enfant enlevé !

C'est toi seule, ô Marie,
Qu'elle implore en s'écriant :
O Marie, prends ma vie,
Tout mon sang, pour mon enfant.

En vain elle prie éperdue ;
Mais nul mortel
N'ose sur cette roche nue
Tenter le ciel.
Que ne peut le cœur d'une mère ?
Voyez-la d'un pied téméraire,
S'élancer et gravir
Sans trembler, sans pâlir.
C'est toi seule, &c.

La voilà, ce n'est pas un rêve ...
Et son amour
Parvient à son enfant, l'enlève ;
Mais, au retour,
Elle tremble, la pauvre mère !
Elle tremble autant qu'elle espère :
Serrant à chaque pas
Son enfant dans ses bras.
C'est toi seule, &c.

C'est l'amour, divine puissance,
Qui l'inspira ;
L'amour sera sa récompense :
Son fils vivra.

A peine elle a touché la terre,
Tombant à genoux sur la pierre,
Elle dit, élevant
Vers le ciel son enfant :

Sainte Vierge Marie,
En ce jour si triomphant,
O Marie ! sois bénie,
Toi qui sauves, mon enfant.

L'ÉDUCATION A LA JEAN-JACQUES.

Coco, le livre de la vie
Apprend lui seul à tout savoir :
Or, si t'instruire est ton envie,
Sortons de Paris pour tout voir.
— Papa, mais tout savoir, ma foi !
A quoi ça sert ? dites-le-moi.
— Tout savoir ! ô candeur biblique !
Que d'un mot je vais éclairer,
Tout savoir, ô mon fils unique,
Ca sert . . . à ne rien ignorer.

Ah ! jeunesse ! ah ! jeunesse !
C'est ainsi qu'il faut qu'on vous dresse :
Car à vous former bel et bien
L'université n'entend rien.

Au boulevard voilà des ormes,
Fier arbre aux verdoyants sommets !
J'en ai connu de plus énormes,
Mais de moins orgueilleux, jamais !

— Papa, c'est très-joli, ma foi !
A quoi ça sert ? dites-le-moi.
— En ce monde, où tout s'apprécie,
Souviens-t'en, mon petit lapin,
C'est avec l'orme, que l'on scie,
Qu'on fait les planches de sapin.
Ah ! jeunesse, &c.

Regarde ces palais splendides :
Pour ça Paris n'a pas d'égal.
Admire au loin les Invalides,
Ce gros nougat monumental.
— Papa, c'est très-joli, ma foi !
A quoi ça sert ? dites-le-moi.
— C'est là qu'on prend pour locataires
Nos soldats sans tête ou sans bras,
Et c'est avec les militaires,
Cher enfant, qu'on fait les soldats.
Ah ! jeunesse, &c.

Entrons à la ménagerie,
Le rendez-vous des animaux ;
Observe ceux-ci, je t'en prie :
Ce sont des ours et des chameaux.
— Papa, c'est très-joli, ma foi !
A quoi ça sert ? dites-le-moi.
— Mon enfant, ce bétail nomade
Se consomme chez les coiffeurs
A fabriquer de la pommade,
Et des barbes pour les sapeurs.
Ah ! jeunesse, &c.

Enfin, au delà des barrières,
Vois tous ces troupeaux par les champs,

Y folâtrer de cent manières
En groupes naïfs et touchants . . .
— Papa, c'est très-joli, ma foi !
A quoi ça sert ? dites-le-moi.
— Cet article, né dans la plaine,
Cher ami, se nomme un mouton,
Et c'est à l'emploi de sa laine
Qu'on doit les bonnets de coton.
Ah ! jeunesse, &c.

H. L. Guerin.

LE CHEVRIER DE LA MONTAGNE.

Troupeau que j'accompagne,
Vous, mes douces brebis,
Regagnons la montagne,
Nos chalets si chéris.
Eh ! youg ! tra-la-la ;
Vite, ça !
Suivez mes pas.
Eh ! youg ! tra-la-la,
Nos chalets sont là-bas.
A-a-a-a-a-a-a-a-a-a-a.

La nuit descend dans la vallée ;
Son ombre s'épaissit encor.
Du haut de la voûte étoilée,
Va s'éclipser l'astre aux cils d'or.
Ah ! . . .
Troupeau que j'accompagne, &c.

Les ténèbres gagnent nos plaines,
Les bois, les coteaux d'alentour,
Et le front des roches lointaines
Ne reçoit plus les feux du jour.
Ah ! . . .
Troupeau que j'accompagne, &c.

La lune aux longs reflets magiques
Rayonne au travers du glacier,
Et l'écho de nos monts antiques
Redit les chants du chevrier.
Ah ! . . .
Troupeau que j'accompagne, &c.

ADOLPHE FABRE.

LA PAUVRE VIEILLE PLEURA.

" Vous qui revenez de l'armée,
" N'auriez-vous pas connu mon fils ?
" Hélas ! de chagrins consumée,
" Loin de lui je souffre et vieillis.
" Oh ! dites, faut-il que j'espère ?
" Parlez, et Dieu vous bénira,
" D'un mot, consolez une mère.
Et la pauvre vieille pleura.

" Je me souviens, malgré mon âge,
" Que lorsqu'il s'éloigna d'ici,
" Les jeunes enfants du village
" Et les mères pleuraient aussi.
" Souffrant, sans le faire paraître,
" Là, sur son cœur il me serra.
" Maintenant, il est mort peut-être . . .
Et la pauvre vieille pleura.

" Votre fils," dit le militaire,
" N'est point mort, j'en jure ma foi !
" Je le connais, son nom est Pierre ;
" Il est lieutenant comme moi.
" Calmez votre douleur amère :
" Oh ! j'en suis sûr, il reviendra.
" Il est ici : voyez, ma mère . . .
Et la pauvre vieille pleura.

EMILE BARATEAU.

LE RETOUR DU MONTAGNARD.

C'est le Tyrol, c'est ma belle patrie,
Que je revois à l'horizon lointain.
La voilà donc cette terre chérie,
Qui pouvait seule embellir mon destin.

Enfant de la montagne,
J'y retourne en chantant.
La fatigue me gagne ;
Mais mon cœur est content,
Oui ! mon cœur est content.

Adieu, fortune, aujourd'hui tes largesses
Dans les cités n'arrêtent plus mes pas ;
Mon cœur préfère à l'éclat des richesses
La liberté qui règne en nos climats.

Oh ! quel plaisir de revoir la chaumière,
Où mes regards ont essayé le jour,
Où j'ai grandi sous les yeux d'une mère,
Où je reçus tant de gages d'amour !

A. BETOURNÉ.

L'ENFANT DE SALLANCHES.

Voilà Sallanches,
Mon doux pays,
Ses bois chéris,
Ses maisons blanches ;
Voilà Sallanches :
Adieu, Paris.

Ici, quelqu'un m'aime et m'attend,
Et je dirai dans un instant :
L'enfant qui frappe à votre porte,
C'est Pierre et cent francs qu'il apporte,
Cent francs d'or pour vous épargnés :
Ouvrez, ma mère, ils sont gagnés.
Voilà Sallanches, &c.

Allons ! vite, une vache à lait,
Un clos à l'entour du chalet,
Un pain blanc par chaque journée,
A vous, la vieille, et par année
Une messe à la Saint Julien,
Pour celui que vous savez bien.
Voilà Sallanches, &c.

Et puis lorsque viendra le soir,
Devant vous heureux de m'asseoir
Au coin de notre feu paisible,
Je vous lirai tout haut la bible :
Car je sais lire, et comme il faut.
Tenez, mère, écoutez plutôt.
Voilà Sallanches, &c.

H. L. Guerin.

LE PATRE DU TYROL.

Bois, vallons, fertiles campagnes,
Beau pays de mes ayeux,
Tyrol, dont j'aime les montagnes,
Sous ton ciel qu'on est heureux !
A-la-la-la, la-ou, la-la-la-la,
A-la-la-la, la-ou, la-la-la-la.

A ma mère seule et chagrine,
Quand je chemine
Tout le jour dans nos champs,
L'écho de colline en colline
Vers la chaumine
Porte mes chants.
Bois, vallons, &c.

Hélas ! combien je plains mon frère !
Lui qui préfère
Loin de nous s'enrichir :
Pour moi, toujours pâtre, j'espère
Sur cette terre
Vivre et mourir.
Bois, vallons, &c.

FREDERIC BERAT.

EMBARQUONS-NOUS.

Le dieu du jour s'avance ;
Amis, les vents sont doux :
Bercés par l'espérance,
Partons, embarquons-nous
A-a-a-a-a-a-a-a.

Bientôt, ô ma patrie,
Je verrai tes coteaux
Et ma mère chérie
Priant au bord des flots.
Le dieu du jour, &c.

Je verrai ma chaumière,
Ses bosquets odorants,
Les sentiers où ma mère
Guida mes premiers ans.
Le dieu du jour, &c.

Enchantez le voyage,
Songes doux et légers ;
Bercez jusqu'au rivage
Les heureux passagers.
Le dieu du jour, &c.

MME. ANTOINETTE DE LA B.

L'HUMBLE TOIT DE MON PÈRE.

On vante ces palais, ces temples, ces trophées,
Que la belle Italie élève jusqu'aux cieux,
Et qu'on prendrait plutôt pour l'ouvrage des fées,
Tant leur grandeur magique éblouit tous les yeux.
Moi pourtant je préfère
A ce brillant séjour
L'humble toit de mon père,
Où je reçus le jour.

On vante les jardins de l'heureuse Idumée,
Où le soleil répand ses plus riches couleurs,
Où d'éternels printemps à la terre embaumée
Ne refusent jamais ni les fruits, ni les fleurs.
Moi pourtant je préfère
A ce brillant séjour
L'humble toit de mon père,
Où je reçus le jour.

Non, ce n'est pas à moi qu'ils pourront faire envie,
Ces jardins, ces palais, dont l'œil est enchanté.
Dans les climats du nord, où j'ai reçu la vie,
J'ai autant de bonheur et plus de liberté :
C'est pourquoi je préfère
A ce brillant séjour
L'humble toit de mon père,
Où je reçus le jour.

A. Bétourné.

LE RETOUR AU TYROL.

Je vous revois, ce n'est point un prestige,
Lieux séduisants, toujours chers à mon cœur,
Monts escarpés, bords fleuris de l'Adige ;
A votre aspect je renais au bonheur.
La-lal, la-lal, la-la, la-la ;
La-lal, la-lal, la-la, la-la.

D'un pied léger j'effleurais la bruyère,
Et, devançant le timide chamois,
Tout en cherchant une fleur printannière,
Je faisais dire aux échos de ces bois :
La-lal, la-lal, la-la, la-la ;
La-lal, la-lal, la-la, la-la.

Venez à moi, venez, jeunes compagnes :
De l'amitié je connais la douceur ;
Je sais encor le refrain des montagnes.
Accueillez-moi, je serai votre sœur.
La-lal, la-lal, la-la, la-la ;
La-lal, la-lal, la-la, la-la.

MR. PAULIN ***

NAPLES.

Le doux printemps se lève,
Riche comme un beau rêve :
Partons, amis, partons.

L'hirondelle légère
Ne rase pas la terre :
Les vents nous seront bons.
Vogue, ma balancelle ;
Chantez, gais matelots ;
Que votre voix se mêle
Au murmure des flots.

A l'horizon de brume
Le Vésuve qui fume
Promet Naple aujourd'hui.
Dans cette ville heureuse,
La vie est gracieuse
Comme un jardin fleuri.

Quand la nuit tend ses voiles
Sous ce beau ciel d'étoiles,
Le gai Napolitain
Chante la sérénade,
Puis sous la colonnade
S'endort priant un saint.

E. Aumassip.

CE QUI REND LES ANGES JOYEUX.

Mon cher enfant, toi que j'aime,
Viens apprendre, en m'écoutant,
Ce qui rend, dans le ciel même,
Ton bon ange plus content.
A chaque mot prends bien garde ;
Et tous les anges des cieux,
D'où la Vierge te regarde,
Seront joyeux !

Oui, si la Vierge te regarde,
Tous les anges seront joyeux.

Le matin, quand tu te lèves,
Il faut remercier Dieu,
Lui qui fait si doux tes rêves,
Et ton firmament si bleu.
De Dieu chante la louange,
Et tous les anges des cieux,
Qui te prendront pour un ange,
Seront joyeux !
En te regardant comme un ange,
Tous les anges seront joyeux !

A l'orphelin de ton âge,
Au vieillard qui dit : J'ai faim !
Sur le champ, crois-moi, partage
Tes plus beaux fruits et ton pain ;
A tout pauvre fais l'aumône,
Et tous les anges des cieux,
Bénissant l'enfant qui donne,
Seront joyeux !
En bénissant l'enfant qui donne,
Tous les anges seront joyeux !

L'étoile, blanche lumière,
Paraît, et le jour n'est plus ;
C'est l'instant de la prière,
Car on sonne l'Angelus.
Fais ta prière à Marie,
Et tous les anges des cieux
Priant pour l'enfant qui prie,
Seront joyeux !
En priant pour l'enfant qui prie,
Tous les anges seront joyeux !

EMILE BARATEAU.

LES USAGES BRETONS.

Il est dans nos villages,
Bien loin de nos cités,
Il est d'anciens usages,
Par nous tous respectés.
Sous nos toits de bruyères,
Où, l'hiver, nous manquons de feu,
Dans nos humbles prières,
Chaque soir, contents de si peu,
Toujours nous remercions Dieu.
Voilà de nos chaumières
Les usages bretons ;
Ainsi priaient nos pères,
Et nous les imitons ;
Voilà nos usages bretons.

Point de chansons nouvelles
N'arrivent en ces lieux ;
Nous demeurons fidèles
Aux chants de nos aïeux.
Pour nous, la foi jurée,
Dans les jours de prospérité,
Est encor plus sacrée,
Quand arrive l'adversité,
Où le malheur non mérité.
Voilà de nos chaumières
Les usages bretons ;
Ainsi faisaient nos pères,
Et nous les imitons ;
Voilà nos usages bretons.

EMILE BARATEAU.

LES CRAINTES MATERNELLES.

Petit enfant, que j'ai l'âme attendrie
Quand je te vois te livrer au plaisir,
Et follement chercher dans la prairie
Un papillon que tu ne peux saisir !
L'orage gronde et l'éclair fend la nue,
Reviens bien vite, enfant, voici la nuit.
La gaîté seule à ton âge est connue ;
Tu vis heureux : reste toujours petit.

Petit enfant, tes couleurs sont vermeilles ;
Beau chérubin, j'aime tes yeux d'azur.
Bientôt les ans, les chagrins et les veilles
Viendront rider ton visage si pur.
De tes exploits, aux pages de l'histoire,
Peut-être un jour verrai-je le récit ;
Mais le bonheur n'est pas tout dans la gloire :
O mon enfant, reste toujours petit.

Que tes baisers, doux comme ceux d'un ange,
Me font du bien ! Enfant, n'aime que moi.
Pourquoi faut-il ici-bas que tout change ?
Pour l'avenir mon cœur est plein d'effroi.
Un autre amour, occupant ta pensée,
Effacera le mien de ton esprit ;
Ta mère, enfant, plus qu'une fiancée
Te chérira : reste toujours petit.

ENFANTS, SOYEZ SAGES.

Enfants, soyez sages ;
Montrez-moi toujours
De riants visages,
Enfants, mes amours.

Car de votre mère
Pour charmer le cœur,
Il n'est sur la terre
Point d'autre bonheur.

Toujours, sœurs et frères,
Soyez bons amis ;
Dans vos jours prospères
Vous serez bénis.

Jamais de colère,
De propos menteur :
La bouche sincère
Sait toujours le cœur.

N'ayez défiance
De sévérité :
Toujours l'indulgence
Suit la vérité.

Enfants, Dieu vous aime ;
Vous serez heureux,
Si l'aimant de même
Vous comblez mes vœux.

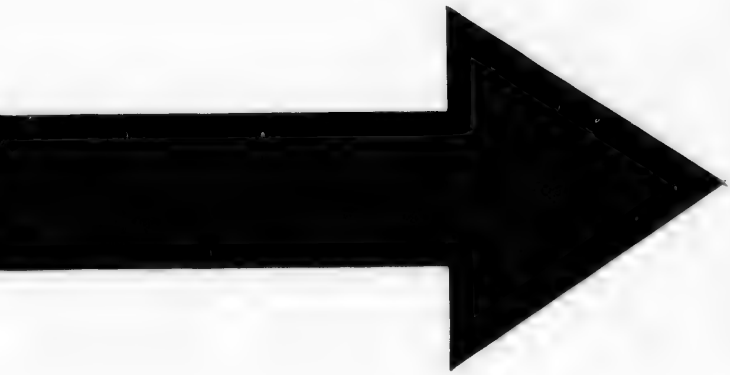
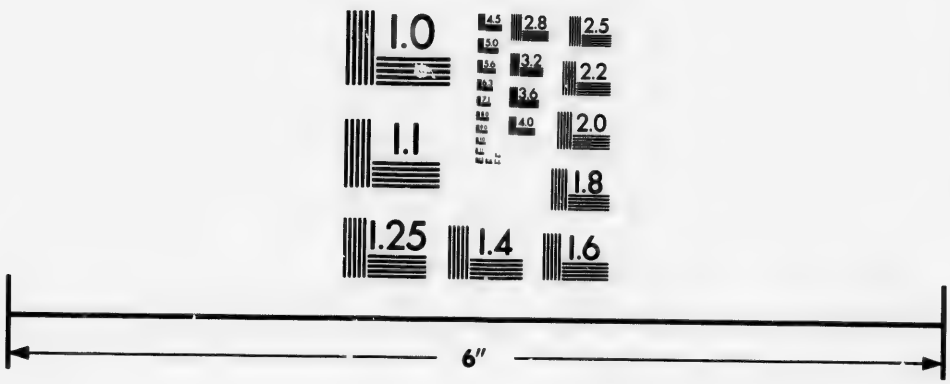


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.0

Et pour votre mère,
Mes petits chéris,
Vous ferez sur terre
Un vrai paradis.

MME. PRIOUX.

CE QUE DISAIT JEAN.

A DIX ANS,

Jean disait : Ce sont les niais
Qui s'en vont à l'école ;
On ne m'y grondera jamais,
J'en donne ma parole.
Vraiment on peut bien,
En n'apprenant rien,
Vivre l'âme contente ;
Pour moi, Dieu merci,
Je vais faire ainsi,
Malgré ma bonne tante.

A VINGT ANS,

Jean disait : C'est un grand malheur,
Croyez-en ma parole,
D'être insoumis, triste et boudeur,
Quand on parle d'école !
Ecoutez-moi bien :
Quand on ne sait rien,
L'avenir épouvante.
Ne m'imitez pas :
J'ai mal fait, hélas !
De rire de ma tante.

TH. DERIVE.

LA BULLE DE SAVON.

D'un souffle née,
D'azur ornée,
Bulle de vent,
Légère et folle,
Vers le ciel vole,
Te balançant.

D'un vol rapide
L'orgueil te guide . . .
Orgueil de roi !
Bulle chétive,
La brise arrive :
Prends garde à toi !

De ta peinture,
De ta dorure,
Qu'est-il resté ?
Comme toi fière,
Mais éphémère,
Est la beauté.

LE CHANTEUR.

Que serait notre vie
Sans le charme touchant
D'une douce harmonie
Et d'un gracieux chant ?

Voyageur sur la terre,
Fatigué du chemin,
Quand je chante, j'espère,
Oubliant le chagrin.

Un contretemps m'arrête :
Faut-il me rebuter ?
A vaincre je m'apprête,
Et sais encor chanter.
Ranimant mon courage,
Le chant est à mon cœur
Ce qu'est au vert bocage
Du matin la fraîcheur.

La gentille alouette,
Le rossignol des bois,
La caille et la fauvette
Font résonner leur voix,
Dans l'air, dans la prairie.
J'aime leurs chants joyeux :
Aussi, toute la vie,
Je veux chanter comme eux.

CH. LAMI.

L'OREILLER DE L'ENFANT.

Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête,
Plein de plume choisie, et blanc ! et fait pour moi !
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,
Cher petit oreiller, que je dors bien sur toi !

Beaucoup, beaucoup d'enfants, pauvres et nus,
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir ; [sans mère,
Ils ont toujours sommeil, ô destinée amère !
Maman, douce maman, cela me fait gémir.

Et quand j'ai prié Dieu, pour tous ces petits anges
Qui n'ont pas d'oreiller, moi j'embrasse le mien ;
Seule, dans mon doux nid qu'à tes pieds tu m'ar-
Je te bénis, ma mère, et je touche le tien. [ranges,

Je ne m'éveillerai qu'à la lueur première
De l'aube au rideau bleu : c'est si gai de la voir !
Je vais dire tout bas ma plus tendre prière ;
Donne encore un baiser, douce maman ; bonsoir.

MME. DESBORDES-VALMORE.

LA CHAPELLE DE GUILLAUME TELL.

A la fête du jour la cloche nous appelle.
Gesler à pareil jour fut jugé dans les cieux.
Allons orner de fleurs la modeste chapelle
Consacrée au Vengeur par nos libres aïeux.

Si nous foulons en paix ces fertiles rivages,
Si nos champs sont à nous, honneur au noble Tell !
Avec un saint respect portons-lui nos hommages,
Et que son nom fleurisse à jamais immortel.

Tant que le souvenir de ses vertus antiques
En ces lieux consacrés appellera nos pas,
La liberté, si chère aux cantons helvétiques,
Répandra ses bienfaits sur nos heureux climats.

Voyez, le lac est pur, et des flots de lumière
Dorent nos pavillons, qui flottent sur ces bords.
On dirait que le ciel, que la nature entière,
Dans ce jour solennel, partage nos transports.

A. Betourné.

HANNETON, VOLE.

Hanneton, vole, vole, vole ;
Hanneton,
Vole donc.

Quand tu reviens sous le feuillage,
Tout est vivant, tout est joyeux ;
Nous dansons gaîment sous l'ombrage,
Et tu te mêles à nos jeux.
Oh !
Hanneton, vole, vole, vole ;
Hanneton,
Vole donc.

Par nos mains, le fil ni la soie
N'enchaîneront ta liberté :
Quand tout nous invite à la joie,
Si tu souffrais, plus de gaîté.
Oh !

Hanneton, vole, vole, vole ;
Hanneton,
Vole donc.

La riante saison finie,
Tu meurs jusqu'au printemps nouveau.
Ainsi, nous quitterons la vie ;
Mais pour jouir d'un ciel plus beau.
Oh !
Hanneton, vole, vole, vole ;
Hanneton,
Vole donc.

LA PETITE MAMAN.

Comme il sourit ! comme il sommeille !
Dans son berceau qu'il est charmant !
Moi, bonne sœur, pour lui je veille ;
Mon pied le berce doucement.
Dormez, petit frère,
Oh ! ne craignez rien :
Je suis votre mère ;
Maman le veut bien.

D'abord c'est moi qui veux l'instruire,
Pour le former suivant mon goût ;
Dans ce dessein j'apprends à lire :
Car je prétends qu'il sache tout.

N'ayez jamais d'humeurs mutines ;
Que nous soyons de vous contents,
Et vous aurez de mes pralines.
Quand vous aurez poussé des dents.

Oh ! que ma tante s'est trompée,
Hier, avec son beau présent !
Là, m'apporter une poupée
Quand je me dois à mon enfant !

J.-J. Porchat.

LE JOUR DE L'AN.

Gai ! gai !
Le jour de l'an
Auprès d'elle
Nous rappelle.
Gai ! gai !
Près de maman,
Faisons bien le jour de l'an.

Tout comble ici nos désirs ;
La voix du cœur nous convie,
Comme au berceau de la vie,
A goûter les vrais plaisirs.

Pourtant un retour fâcheux
Trouble encor ce jour prospère :
Maman, nous ne t'offrons guère
Que des caresses, des vœux.

De tes bienfaits assidus,
Notre existence est le moindre :
Car tu fais tout pour y joindre
Les talents et les vertus.

Ah ! de tes soins précieux
Reconnaissants, tendre mère,
Nous voulons l'année entière
T'obéir à qui mieux mieux.

Puisse sous ton œil serein
La famille qui t'honore
Bien des fois venir encore
Répéter ce doux refrain : Gai ! gai ! &c.

Si nous rendons faiblement
Ce que le cœur nous inspire,
Personne au moins ne peut dire :
Cela sent le compliment.

LE GOURMAND.

Aussitôt que la lumière
Vient éclairer mon chevet,
Je commence ma carrière
Par visiter mon buffet,
A chaque mets que je touche,
Je me crois l'égal des dieux,
Et ceux qu'épargnent ma bouche
Sont dévorés par mes yeux.

Boire est un plaisir trop fade
Pour l'ami de la gaîté :
On boit quand on est malade,
On mange en bonne santé.

Quand mon délire m'entraîne,
Je me peins la Volupté
Assise la bouche pleine
Sur les débris d'un pâté.

Un cuisinier, quand je dîne,
Me semble un être divin
Qui du fond de sa cuisine
Gouverne le genre humain ;
Qu'ici-bas on le contemple
Comme un ministre du ciel :
Car sa cuisine est un temple
Dont les fournaux sont l'autel.

A quatre heures, lorsque j'entre
Chez le traiteur du quartier,
Je veux toujours que mon ventre
Se présente le premier.
Un jour les mets qu'on m'apporte
Sauront si bien l'arrondir,
Qu'à moins d'élargir la porte,
Je ne pourrai plus sortir.

S'il faut que la mort me frappe
Au milieu d'un grand repas,
Qu'on m'enterre sous la nappe
Entre quatre larges plats,
Et que sur ma tombe on mette
Cette courte inscription :
Ci-gît le premier poète,
Mort d'une indigestion.

LES DEUX ENFANTS DU PECHEUR.

Notre père est parti.
Pour que Dieu nous le rende,
Frère, prions, prions à deux genoux :
Sa barque est si petite,
Et la mer est si grande !
Seigneur, Seigneur, daigne le secourir.

Contre l'écueil, contre l'orage,
Seigneur, daigne le secourir :
S'il ne revient pas au rivage,
Tous deux il nous faudra mourir.
Frère, vois ce point dans l'espace,
Ce point que nous montre l'éclair . . .
—Hélas ! c'est un oiseau qui passe,
Qui passe et disparaît dans l'air.
Notre père est parti, &c.

Depuis que notre pauvre mère
Parmi les anges remonta,
Seul près de nous, douleur amère !
Notre bon père nous resta.
Frère, vois ce point dans l'espace ;
Frère, vois-tu à l'horizon ?
—Hélas ! ce n'est qu'un blanc nuage,
Qui fuit au gré de l'aquilon.
Notre père est parti, &c.

Ses filets, sa barque fragile :
Voilà notre unique trésor ;
Sa cabane est le seul asile
Où toujours nos rêves sont d'or.
Frère, qu'apporte cette lame ?
Du retour est-ce un précurseur ?
—Hélas ! elle apporte une rame
Et les vêtements d'un pêcheur.
Silence. . . . . .

SILVIO PELLICO

au Spielberg.

Hélas ! dans ma prison, brise à la fraîche haleine,
Quand tu viens m'annoncer le doux retour des [fleurs,
Quand tu viens m'apporter les parfums de la plaine,
Tu réveilles en moi de nouvelles douleurs.
Je le sais, du printemps ton haleine est remplie,
Et ton aile a passé sur des gazons fleuris ;
Mais pourquoi n'es-tu pas ma brise d'Italie ?
L'air embaumé de mon pays ?

Hélas ! dans ma prison, quand d'un ciel sans nuage
Glisse un rayon plus pur, comme un regard ami;
Loin de me consoler, je perds bientôt courage ;
Je sens des pleurs venir, et mon cœur a gémi :
En voyant ce beau ciel, non, jamais je n'oublie
Qu'il n'est qu'un ciel, un seul, pour les pauvres [proscrits.
Ah ! pourquoi n'es-tu pas mon beau ciel d'Italie ?
Le ciel aimé de mon pays ?

Hélas ! dans ma prison, parfois, lorsque je rêve,
Un songe, cet ami de mon sommeil léger,
Me dit que je suis libre, et que mon mal s'achève ;
Que j'ai ma liberté sur un sol étranger.
Sur un sol étranger ! oh ! je vous en supplie,
Mon Dieu ! je ne veux pas être libre à ce prix.
Qu'on me donne plutôt des fers en Italie :
Je veux mourir dans mon pays.

EMILE BARATEAU.

L'ALOUETTE.

Alouette légère,
Si joyeuse aux beaux jours,
Loin des bruits de la terre
Chante-nous tes amours.
Dès que l'aube étincelle,
J'aime à suivre des yeux
Vers la voûte éternelle
Ton essor radieux.

Sur les rives lointaines
Tu ne t'exiles pas ;
Tu braves, dans nos plaines,
L'hiver et ses frimats.
Dès que la nuit s'efface,
Saluant le matin,
Je te vois dans l'espace
Commencer ton chemin.
Ah !
Alouette légère, &c.

Ta voix fraîche et naïve,
Qu'en rêvant je surprends,
M'attire et me captive
Sitôt que je l'entends ;
Oui, ta voix consolante,
En tout temps, en tout lieu,
S'élève au ciel, et chante
Les louanges de Dieu.
Ah !
Alouette légère, &c.

En ouvrant ta paupière,
Loin des ombres du sol,
Au foyer de lumière,
Vers Dieu va, prends ton vol.
Nul bonheur en ce monde
N'est constant, ni réel ;
L'allégresse profonde
Ne se trouve qu'au ciel.
Ah !
Alouette légère, &c.

EUGENE DE LONLAY.

LE BUIS BÉNI.

Il est un temps où la nature,
Après avoir chassé l'hiver,
De fleurs se fait une parure,
Et reprend son beau manteau vert ;

Le villageois dans la prairie,
Pour la chapelle du Seigneur,
Au temps de la Pâque fleurie,
Vient récolter le buis en fleur.

Il a toujours cette croyance,
Que ce rameau porte bonheur;
Que la divine providence
Reçoit le don qui vient du cœur;
Que Dieu fera planer l'orage
Bien loin du toit religieux,
Loin de celui qui rend hommage
Au souverain maître des cieux.

Le laboureur et sa compagne
Amènent leurs petits enfants
Chercher au loin dans la campagne
Ce buis qu'ils offrent pour encens,
Et le Dieu qui donna sa vie
Afin de nous donner les cieux,
Le jour de la Pâque fleurie
Se contente du buis pieux.

A. Decourcelle.

L'HIRONDELLE D'HIVER.

C'est moi le petit qui ramone;
C'est moi qui ramone.
Faites du feu;
Qu'il gèle un peu:
C'est la moisson que le ciel donne,
Oui, que le ciel donne
Au pauvre enfant de Dieu.

L'hirondelle frileuse
Fuit, revient tous les ans,
La belle voyageuse,
Aux doux feux du printemps.
Moi, je reviens comme elle,
Quand le froid glace l'air :
C'est pourquoi l'on m'appelle
L'hirondelle d'hiver.
C'est moi, &c.

Chauffez-vous, grande dame ;
Oh ! oui, chauffez-vous bien :
Ce feu que je réclame,
C'est là mon gagne-pain.
Au foyer prenez place ;
Dans ma mansarde, hélas !
Quand la bise me glace,
Je ne me chauffe pas.
C'est moi &c.

Habitants de la ville,
Vous attendez toujours
Votre hirondelle agile
Ramenant les beaux jours ;
En pleurant mon absence,
Ma mère attend ainsi,
Le cœur plein d'espérance,
Son hirondelle aussi.
C'est moi, &c.

FRANCIS TOURTE.

DANS LA MAIN DE DIEU.

Toi qui touches la plume,
Toi qui tiens le pinceau,
Toi qui frappes l'enclume
Et saisis le marteau,
Pour vous la destinée
Est là dans un burin,
Dans la rude journée,
Dans le bois ou l'airain.

Mais du pêcheur agile,
Qui vit sur le flot bleu,
La barque si fragile
Est dans la main de Dieu.

Soldat, au cœur de flamme,
Ton sort est dans ta main,
Est dans ton oriflamme,
Qui te trace un chemin,
Dans l'air qui t'environne,
Dans ton magique essor,
Dans la main qui te donne
Une épaulette d'or.
Mais du pêcheur, &c.

Pauvre barde, tu chantes ;
Ta plus douce chanson,
Tes ballades touchantes,
Ton destin, c'est un son.
Courtisan, ta richesse,
Galon d'or ou d'argent,
Est dans une caresse
De ton maître exigeant.
Mais du pêcheur, &c.

FRANCIS TOURTE.

LOIN DU BRUIT DES VILLES.

La campagne est belle,
L'air limpide et pur ;
La vague étincelle
Sous un ciel d'azur :
Oublions la terre ;
Quittons le coteau ;
Du lac solitaire
Viens charmer l'écho.

Loin du bruit des villes,
Chantons toujours
Nos plaisirs tranquilles
Et nos beaux jours.

Tout dans la nature
Semble s'animer ;
Parfum, doux murmure,
Tout vient nous charmer.
Dans notre nacelle,
Oublions Paris ;
Viens, ma sœur fidèle,
Sur ces bords fleuris.
Loin du bruit, &c.

Vois ces frais ombrages
D'un séjour charmant ;
Suivons ces rivages ;
Voguons doucement.
Nos voix se marient,
Chants mélodieux,
Et deux anges prient
Pour nous dans les cieux.
Loin du bruit, &c.

ADOLPHE PORTE.

CHANT DES MOISSONNEURS.

Sur nos grands blés déjà le soleil brille.
Quels lourds épis ! En fut-il de pareils ? . . .
Cà, travaillons ; vite, en main la faucille ;
Mais suivez tous, suivez tous mes conseils :

Enfants, de chaque gerbe
Que mûrit le Seigneur
Laissez tomber dans l'herbe
Quelques épis pour le glaneur ;
Pensez au pauvre glaneur :
Faire le bien nous portera bonheur.

Notre pasteur dit que le grain qu'on donne
Est le meilleur qu'on puisse récolter.
Il le prouvait, quand il disait au prône :
Donner au pauvre, à Dieu n'est que prêter.
Aussi de chaque gerbe, &c.

Au pauvre ici le peu qu'on abandonne,
Dieu pour beaucoup ailleurs le comptera.
Des grains donnés la moisson sera bonne :
Pour nous, au ciel, Dieu les centuplera :
Aussi de chaque gerbe, &c.

EMILE BARATEAU.

LES QUESTIONS D'UN ENFANT.

Quand le ciel se voile,
Tout là-bas, là-bas,
Au jardin, l'étoile
Me parle tout bas . . .
Gracieuse et belle,
Rayons tout dorés,
Dis, que me dit-elle ?
Dis, que me dit-elle ? . . .
— Elle dit : Rentrez ;
Il est tard, rentrez ;
Mon enfant, rentrez ;
Il est tard, rentrez,
Rentrez, rentrez.

Quand la nuit approche,
Qu'on ne peut rien voir,
Moi, j'entends la cloche
Me parler, le soir . . .
Doux sons, voix fidèle,
Du ciel envoyés,
Dis, que me dit-elle ?
Dis, que me dit-elle ? . . .
— Elle dit : Priez ;
Il est tard, priez ;
Mon enfant, priez ;
Il est tard, priez,
Priez, priez.

Quand, dans la nuit brune,
Sur son char tremblant,
Voyage la lune
Tout en me parlant . . .
Sa blanche étincelle
Rend mes yeux charmés ;
Dis, que me dit-elle ?
Dis, que me dit-elle ? . . .
— Elle dit : Dormez ;
Il est tard, dormez ;
Mon enfant, dormez ;
Il est tard, dormez,
Dormez, dormez,

L'étoile s'approche,
Dit l'enfant, rentrons.
Entends-tu la cloche ?
Oh ! viens, nous prîrons.
Soudain petit Pierre
Rentra, pria Dieu,
Embrassa sa mère,
Embrassa sa mère,
Et lui dit : Adieu ;
Il est tard, adieu ;
A demain, adieu ;
Au revoir, adieu,
Adieu, adieu.

EMILE BARATEAU.

UN TOUT PETIT ROI.

Sur cet arbuste sans feuillage
Voyez cet oiseau tout petit,
Si petit qu'une fleur sauvage
Serait trop vaste pour son nid :
Eh bien, c'est le roi des bruyères,
Ne régnant qu'aux jours des frimas,
A l'entour des pauvres chaumières ;
Un arpent forme ses états.
Roi d'un petit royaume,
C'est l'ami du chalet ;
Son palais est un chaume,
Son nom, le Roitelet.

Il n'a point de manteau d'hermine,
Vêtement de la royauté,
Cependant, qu'il a bonne mine
Dans sa petite majesté !
Cherchant, lorsque tombe la neige,
Un abri contre les glaçons.
Sous l'humble toit qui le protége
Il entre sans plus de façons.
Roi d'un petit royaume, &c.

Une branche lui sert de trône ;
Il n'a ni courtisans, ni cour ;
Pour lui, le poids d'une couronne
Le plus léger serait trop lourd.
Il prend sur ses sujets fidèles
Un très-mince impôt, croyez-moi ;
Et puis, comme il porte des ailes,
Point d'esclavage, c'est sa loi.
Roi d'un petit royaume, &c.

EMILE BARATEAU.

L'ANGE DE LA PITIÉ.

Sur la cité brille un soleil de fête ;
C'est un beau jour que chacun veut saisir.
De toutes parts la foule satisfaite
Court empressée où l'attend le plaisir.
Seule une femme, à la fois veuve et mère,
Les yeux en pleurs, le front humilié,
Demande à tous pitié pour sa misère ;
N'est-il, hélas ! n'est-il plus de pitié ?

Sa force enfin s'épuise et l'abandonne ;
Elle chancelle, et se traîne au saint lieu ;
Puis, à genoux devant une madone,
Offrant son fils à la mère de Dieu,
Elle s'écrie : Oh ! soyez secourable
A ce roseau par l'orage plié ;
Vous dont le fils naquit dans une étable,
De mon enfant prenez, prenez pitié.

Mais, ô prodige ! il semble que la toile
A palpité, que la Vierge a souri,
Et que Jésus, jouant avec son voile,
Jette à la veuve un regard attendri.
Elle se lève, emportant l'espérance :
De tout bonheur n'est-ce pas la moitié ?
A sa demeure un ange la devance,
L'ange qu'au ciel on nomme la Pitié.

AUGUSTE BRESSIER.

LE RETOUR EN HELVÉTIE.

Loin du sol qui m'a vu naître
Si j'ai dû porter mes pas,
Je n'ai pu vous méconnaître,
Bords chéris, heureux climats.
Frais vallons, riches campagnes,
Lacs d'azur, bosquets en fleur,
Noirs torrents, sombres montagnes,
Rendez-moi tout mon bonheur.

Ta-la-la, ta-la-la, ta-la-la ;
Ta-la-la, ta-la-la, ta-la-la.

Que j'aimais sur la verdure
A chanter de gais refrains,
Quand, au bruit de l'onde pure,
Résonnaient les tambourins !
Aux accents de l'allégresse,
Je sentais battre mon cœur.
Je tressaille encor d'ivresse,
Quand je songe à mon bonheur.

Mais, de la verte bruyère,
On accourt, on vient vers moi ;
C'est ma sœur, c'est mon vieux père,
Ma mère, que je revois !
O chalets de l'Helvétie,
Pardonnez un jour d'erreur.
Désormais, à vous ma vie :
Près de vous est le bonheur.

Mme. Amable Tastu.

LE CHANT DU CONTREBANDIER.

Qu'il pleuve, qu'il vente,
Et que sur les bois
Siffle la tourmente
A la forte voix ;
Dans chaque demeure
Descend le sommeil ;
Pour moi sonne l'heure,
L'heure du réveil.

Je pars le pied leste,
L'oreille aux aguets,
Et j'ai sous ma veste
De bons pistolets.
Silence ! silence !
Car dans le hallier
Voici que s'avance
Le Contrebandier.

Quand la nuit s'étoile,
Je dors à mon tour ;
D'un plus sombre voile
J'attends le retour.
J'aime les nuées
Aux flancs pleins de bruits ;
Mes belles journées
Sont les noires nuits.

Mais, l'ombre est profonde,
Et les gabeloux,

Quand la foudre gronde,
Ronflent dans leurs trous;
Alors à ma bande
Je donne l'essor,
Et la contrebande
Arrive à bon port.

Narguant la régie,
J'ai du bon tabac,
De l'horlogerie,
Du rum et du rac ;
Au diable la clique,
Douane et commis,
Moi, je fais la nique
Aux droits réunis.

XAVIER DE MONTÉPAIN.

LA BÊTE A BON DIEU.

Où vas-tu, leste et pimpante,
A travers fleurs et gazon,
En quittant par cette pente
Le creux d'arbre, ta maison ?
Avec ta robe d'ermite,
A points noirs, couleur de feu,
Où vas-tu, dis-moi, petite,
Petite bête à bon Dieu ?
Petite bête à bon Dieu,
Recommande mon âme à Dieu.

Une épingle meurtrière
Frappe au cœur le papillon ;
Les oiseaux, dans la volière
On les met tous en prison ;
Mais, toi, d'épargner ta vie
On dirait qu'on a fait vœu ;
L'enfant lui-même s'écrie :
C'est une bête à bon Dieu.
Petite bête à bon Dieu,
Recommande mon âme à Dieu.

FREDERIC DE COURCY.

LA RESSEMBLANCE ET LA DIFFERENCE.

La douceur et la beauté
Font notre félicité :
Voilà la ressemblance.
La beauté, deux ou trois ans ;
La douceur, dans tous les temps :
Voilà la différence.

Le voleur et le tailleur
Du bien d'autrui font le leur :
Voilà la ressemblance.
L'un vole en nous dépouillant,
Et l'autre en nous habillant :
Voilà la différence.

Hippocrate et le canon
Nous dépêchent chez Pluton :
Voilà la ressemblance.
L'un le fait pour de l'argent,
L'autre gratuitement :
Voilà la différence.

Clef de fer et clef d'argent
Ouvrent tout appartement :
Voilà la ressemblance.
Le fer ouvre avec fracas,
L'argent, sans bruit et tout bas :
Voilà la différence.

Le perroquet et l'acteur
Tous deux récitent par cœur :
Voilà la ressemblance.
Devant le monde assemblé,
L'un siffle, l'autre est sifflé :
Voilà la différence.

PANNARD.

LE TRAVAIL PLAIT A DIEU.

Enfants du Dieu créateur de la terre,
Accomplissons chacun notre métier :
Le gai travail est la sainte prière
Qui plaît à Dieu, ce sublime ouvrier.

L'avare, pauvre au sein de la richesse,
Augmente, augmente et compte son trésor.
Cœur sans pitié, sans amour, sans tendresse,
Il meurt de faim, les deux mains pleines d'or.
Enfants du Dieu, &c.

Savants, rêveurs, artistes et poètes,
Instruisez-nous, chantez, rêvez tout bas.
Un saint labeur sort de vos riches têtes ;
Le nôtre sort de nos robustes bras.
Enfants du Dieu, &c.

Par vos travaux, enfants de la patrie,
Peuple et soldats, soutenez le pouvoir;
Mais, en retour de leur sang, de leur vie,
Chefs du pays, faites votre devoir.
Enfants du Dieu, &c.

La fourmi garde, et le bon riche donne
A l'indigent qui ne put épargner.
Le travailleur n'accepte pas l'aumône ;
Ce qu'on lui donne, il aime à le gagner.
Enfants du Dieu, &c.

TISSERANT.

LE CHANT DU BERCEAU.

Clos ta blonde paupière ;
Enfant, dors sous mes yeux ;
Ton bon ange et ta mère
Sur toi veillent tous deux.

Sous la charmille,
L'oiseau s'enfuit ;
La lune brille ;
Voici la nuit.
La blanche étoile
Luit au ciel d'or,
Pure, sans voile,
Et tout s'endort.

Clos ta blonde paupière ;
Enfant, dors sous mes yeux ;
Ton bon ange et ta mère
Sur toi veillent tous deux ;
Dors, dors.

On dit qu'en rêve,
Enfant charmant,
Dieu vous enlève
Au firmament.
Là, tous les anges
Chantent joyeux
Gloire et louanges
Au roi des cieux.
Clos ta blonde paupière, &c.

Sommeille encore,
Et que longtemps
Ton cœur ignore
Tous nos tourments.
Que tous les songes
Soient au réveil
Les doux mensonges
D'un doux sommeil.
Clos ta blonde paupière, &c.

E. Plouvier.

LE LOUVETIER.

Gais louvetiers, c'est jour de fête,
C'est grande chasse en la forêt ;
Bientôt nos chiens seront en quête ;
Allons, partons, car tout est prêt.
Partons !
Pif ! paf !
C'est jours de fête ;
Pif ! paf !
Gare à nos coups !
Tayaut ! tayaut !
Gare à la bête !
A nous les loups.

Je suis grand louvetier du roi,
Et passé maître en vènerie ;
Jamais un loup n'a devant moi
Fait un pas sans perdre la vie.
Aussi, dès l'aube au rendez-vous,
Je suis à la fontaine aux loups,
Sonnant et chantant,
Au loin répétant :
Harloup ! vlaô ! harloup ! vlaô.
Gais louvetiers, &c.

Voici mon histoire en deux mots :
Dans les forêts de nos Ardennes,
J'étais un lieur de fagots,
Pauvre d'argent, riche de peines ;
Mais qand j'apercevais un loup,
Il était mort du premier coup.

J'ai fait même un jour
Coup double à mon tour.
Harloup ! vlaô ! harloup ! vlaô !
Gais louvetiers, &c.

Un jour, me voyant en forêt,
Le roi me dit : Viens à Versailles.
— Sire, hélas ! lui dis-je à regret.
Là-bas, vous n'avez que des cailles.
Sire, à Versaille ! y songez-vous ?
Toujours des cerfs, jamais de loups !
Jamais de danger,
Ni d'homme à venger !
Harloup ! vlaô ! harloup ! vlaô !
Gais louvetiers, &c.

Soit, je te fais grand louvetier,
Me dit le roi ; par tes prouesses
Sache ennoblir ton beau métier ;
Tu peux compter sur mes largesses.
En apprenant ça, de plaisir
Ma pauvre mère en crut mourir.
Depuis ce jour-là,
Je chante, oui-da :
Harloup ! vlaô ! harloup ! vlaô !
Gais louvetiers, &c.

ERNEST BOURGET.

LE PETIT JEAN.

O vous, messieurs, les heureux sur la terre,
Sur la terre,
Vous qui passez, écoutez ma prière,
Ma prière :
Je suis un pauvre enfant,
Sans pain et sans argent.
Ma chanson pour compagne,
J'ai quitté la montagne ;
Protégez mon retour,
Que je retrouve un jour
Ma vieille mère,
Que je chéris,
Nos bons amis,
Notre chaumière,
Tous biens, hélas !
Qu'on ne remplace pas.

Prenez, messieurs, ah ! prenez votre bourse,
Votre bourse ;
Secourez-moi, car je suis sans ressource,
Sans ressource.
Pour mon petit refrain,
De grâce, un peu de pain.
Ca donne du courage,
Pour gagner le village.
Messieurs, n'oubliez pas
Ce qui m'attend là-bas,
Ma vieille mère, &c.

Allons, messieurs, soulagez ma misère,
Ma misère ;
Un petit sou, pour rejoindre ma mère,
Oui, ma mère.
Elle m'écrit : " Viens-t'en
" Bien vite, Petit Jean.
" La moisson sera bonne
" Si peu que l'on te donne ;
" Reviens-nous plein d'espoir."
Et je pars pour revoir
Ma vieille mère, &c.

FREDERIC BERAT.

DEUX ENFANTS.

Moi, j'ai deux enfants que mon cœur adore ;
Ils ont, nuit et jour, mes soins assidus.
Le cadet, mon fils, marche à peine encore,
L'aîné, mon grand-père, il ne marche plus.
Mon fils a trois ans ;
Grand-père à cent ans.

Pour ces deux enfants
Ma tendresse brille ;
Deux fois je me sens
Mère de famille.
De l'âme et des yeux
Je veille sur eux :
Car l'un est si jeune !
Et l'autre est si vieux !

" Là, trop près du feu, père, on se hasarde !
" Vous, Paul, n'allez pas du côté de l'eau. "
Tour à tour ainsi, mon cœur est de garde,
Auprès d'un fauteuil, auprès d'un berceau.
" Le fils, ou l'aïeul,
" N'allez pas tout seul. "
Pour ces deux enfants, &c.

" Quoi ! l'on se querelle ! et l'on se tient tête !
C'est pour une image . . . ah ! qu'ils sont mé-
[chants !
Enfin l'on s'embrasse, et la paix est faite ;
Je vois se mêler, dans leurs doux élans,
Et les cheveux blonds,
Et les cheveux blancs.
Pour ces deux enfants, &c.

FREDERIC DE COURCY.

LA VIERGE DORÉE,

Phare du pêcheur dans la tempête.

Vierge dorée,
Mère adorée
De nos jeunes cœurs,
Brillante étoile,
Guide la voile
Des pauvres pêcheurs.

C'est pour nous que leur courage,
Téméraire en ses bienfaits,
Va braver pendant l'orage
Le flot propice aux filets.
Là-bas, sur la mer qui gronde,
Battus par les noirs autans,
Ils n'ont pour seul bien au monde
Que les pleurs de leurs enfants.
Vierge dorée, &c.

O providence divine
Du pêcheur qu'elle conduit,
Dont le front d'or s'illumine
Comme un fanal dans la nuit,
Daigne encor, Vierge si bonne !
Faire un miracle en ce jour ;
Que l'or de ton front rayonne,
Pour éclairer leur retour.
Vierge dorée, &c.

E. Aucouet.

L'HORLOGE DE LA NOURRICE.

Petit enfant, petit enfant,
La Vierge dort, et toi, tu pleures !
L'horloge sonne, il est deux heures ;
Vite, endors-toi, car Dieu t'entend.

Moi, je connais des fleurs dorées,
Pour le beau paradis créées ;
Si bientôt tu voulais dormir,
Ton bon ange irait t'en cueillir.

On n'entend plus le chant du pâtre ;
Partout le songe accourt folâtre,
Et, sur son chemin lumineux,
L'étoile marche dans les cieux.
Petit enfant, &c.

Va, ne crains rien, rose vermeille ;
Dors, ton bon ange est là qui veille ;
La lune luit au firmament ;
La lampe brûle mollement ;
Le vent souffle, et la porte crie ;
La feuille vole, et l'arbre plie ;
Mais l'oiseau dort calme et muet,
Caché dans son lit de duvet.
Petit enfant, &c.

Déjà s'éveille toute chose,
L'abeille est sur l'espalier rose ;
Déjà le chien noir du berger
S'élance joyeux du verger
Sur le toit bleu de la tourelle ;
Déjà gémit la tourterelle ;
Déjà ta sœur, dans le sentier,
Cueille la fleur de l'églantier.

Petit enfant, tu dors enfin.
Sur toi la Vierge à son tour veille.
Doucement près d'elle sommeille,
Dors, je te laisse dans sa main.

Mme. Laure Jourdain.

LA FÊTE DE L'EGLISE.

La cloche sonne,
Et l'air résonne
De chants joyeux,
Et de l'église
La voûte grise ;
L'écho redit les airs pieux.

Car c'est un grand jour pour l'église ;
C'est fête pour le bon pasteur ;
C'est un zéphyr, c'est une brise
Qui montera jusqu'au Seigneur.
La cloche sonne, &c.

Voyez-vous ces jeunes phalanges,
Au front candide, aux voiles blancs ?
Leur voix, comme la voix des anges,
S'envole au ciel avec l'encens.
La cloche sonne, &c.

Dieu va descendre sur la terre :
A genoux tous, il va venir !
Et bénissons d'un cœur sincère
La main qui s'ouvre pour bénir.
La cloche sonne, &c.

A. Decourcelle.

CAPTIVITÉ.

Prends, petit oiseau, ce que je te donne,
Dit l'enfant à son prisonnier :
Du gâteau, pour ta faim mignonne,
Avec le sucre qui foisonne,
Et du frais plantin printanier.
— Ah ! répond tout en peine,
Le regard attristé,
J'ai mon grain dans la plaine :
Rendez-moi, ah ! rendez-moi ma liberté.

Je sais des chansons qu'il te faut apprendre,
Dit l'enfant à son prisonnier ;
Des chansons que par ta voix tendre
Il me sera si doux d'entendre,
Sous l'azur du ciel printanier !
— Ah ! répond tout en peine,
Le regard attristé,
J'ai mes airs dans la plaine :
Rendez-moi, ah ! rendez-moi ma liberté.

Tes jours seront beaux, tes nuits seront belles,
Dit l'enfant à son prisonnier :
J'apporte au sommeil de tes ailes
Des fleurs et des mousses nouvelles,
Qu'embaume un parfum printanier.
— Ah ! répond tout en peine,
Le regard attristé,
J'ai mon nid dans la plaine :
Rendez-moi, ah ! rendez-moi ma liberté.

HIPPOLYTE GUERIN.

LE PETIT MOUSSE NOIR.

Sur le grand mât d'une corvette,
Un petit mousse noir chantait,
Disant d'une voix inquiète,
Ces mots, que la brise emportait :
Ah ! qui me rendra le sourire
De ma mère m'ouvrant ses bras ?
Filez, filez, ô mon navire :
Car le bonheur m'attend là-bas.

Quand je partis, ma bonne mère
Me dit : " Tu vas sous d'autres cieux ;
" De nos savanes la chaumière
" Va disparaître de tes yeux ;
" Pauvre enfant ! si tu savais lire,
" Je t'écrirais souvent, hélas ! "
Filez, filez, ô mon navire :
Car le bonheur m'attend là-bas.

" On te dira dans le voyage
" Que pour l'esclave est le mépris ;
" On te dira que ton visage
" Est aussi sombre que les nuits ;
" Sans écouter, laisse-les dire :
" Ton âme est blanche ; eux n'en ont pas."
Filez, filez, ô mon navire :
Car le bonheur m'attend là-bas.

Ainsi chantait, sur la misaine,
Le petit mousse de tribord ;
Quand tout à coup le capitaine
Lui dit, en lui montrant le port :
« Va, mon enfant, loin du corsaire ;
« Sois libre, et fuis des cœurs ingrats.
« Tu vas revoir ta pauvre mère,
« Et le bonheur est dans ses bras. »

MARC CONSTANTIN.

LA MOUETTE DE SAINT-MARCOU.

Légende de Normandie.

Aux flots où Saint-Marcou baigne ses bruns ro-
[chers,
Voyez, tout en lambeaux, dans la mer écumante,
Ces vieux bricks espagnols couchés sous la tour-
[mente,
Hélas ! depuis cent ans, c'est l'effroi des nochers.
Mais alentour, vole et se penche,
Son petit collier noir au cou,
La mouette blanche
De la Manche,
La mouette blanche
De Saint-Marcou.

On contait en Espagne, alors comme aujourd'hui,
Qu'une veuve expirante avait dit, pauvre femme :
Donnez, donnez, Seigneur, des ailes à mon âme,
Pour qu'en adieu suprême elle aille un peu vers lui ;

Et, chaque jour, vers lui se penche,
Son petit collier noir au cou,
La mouette blanche
De la Manche,
La mouette blanche
De Saint-Marcou.

Car cet oiseau des mers, pleurant sous notre ciel,
Oui, c'est la pauvre veuve, enfants, il faut y croire :
Parmi ses blanches sœurs, voyez la plume noire
Qu'elle seule à son cou porte en deuil éternel ;
Et sur l'écueil toujours se penche,
Son petit collier noir au cou,
La mouette blanche
De la Manche,
La mouette blanche
De Saint-Marcou.

HIPPOLYTE GUERIN.

EN PARLANT DE MA MÈRE.

Lorsque, enfant, j'avais ma mère,
Je m'en souviendrai toujours !
La douleur la plus légère
Jamais n'effleura mes jours.
Elle n'avait au village
Que son travail pour tout bien ;
Nous étions cinq en bas âge,
Ne manquant jamais de rien.
Ah ! ah !

Son souvenir, je le révère,
Moi qui suis maintenant si vieux.
Voyez, enfants, en parlant de ma mère,
Des pleurs, des pleurs mouillent mes yeux.

Elle disait : " Qu'on travaille,
" Pour avoir des jours meilleurs ;
" A tous paresseux, la paille ;
" Mais le grain, aux travailleurs."
Pauvre autant qu'elle était bonne,
Souvent elle nous disait :
" On s'enrichit quand on donne."
Comme elle s'enrichissait !
Ah ! ah !
Son souvenir, je le révère,
Moi qui suis maintenant si vieux.
Voyez, enfants, en parlant de ma mère,
Des pleurs, des pleurs mouillent mes yeux.

De la bible, en sa chaumière,
Elle lisait les trésors ;
Puis, nous faisions la prière ;
On priait si bien alors !
Je l'entends qui me répète :
" Ici-bas, désire peu ;
" Pour être heureux, sois honnête :
" Voilà ce qu'enseigne Dieu."
Ah ! ah !
Son souvenir, je le révère,
Moi qui suis maintenant si vieux.
Voyez, enfants, en parlant de ma mère,
Des pleurs, des pleurs mouillent mes yeux.

EMILE BARATEAU.

AU RIVAGE BON MÉNAGE.

Sur les flots, quand la brise est fraîche,
Ou que l'éclair s'allume aux cieux,
A notre bord, pendant la pêche,
Nous nous tenons silencieux,
Pour que le poisson vienne mieux.

Mais, quand la nuit nous gagne,
Au retour, nous chantons
Ce vieux air de Bretagne,
Que tous nous répétons :
La-la-la-la-la-la, la-la-la-la-la-la, la, la.
Que nos filets soient lourds, ou non,
Gaîment partons.
Au rivage,
Bon ménage,
Chez les pêcheurs bretons.

Redoublant parfois de prudence,
Dans nos barques nous nous couchons ;
Alors, le cœur plein d'espérance,
Sans aucun bruit nous nous cachons,
Et le poisson dit : Approchons.
Mais, quand la nuit, &c.

Mais, hélas ! souvent il arrive,
Bien que nous nous parlions tout bas,
Que le poisson, sur l'autre rive,
Plus fin que nous, s'en fuit là-bas,
Et puis nous ne le prenons pas.
Mais, quand la nuit, &c.

EMILE BARATEAU.

IL EST LA LE PARADIS.

Frère, quittons le pays :
La fortune est à Paris ;
Car le plus beau paradis,
Le plus beau paradis,
Frère, c'est Paris.

Tout là-bas, à l'horizon,
Tu vois bien cette maison,
Maison blanche,
Qui se penche
Comme un nid sur le vallon.
Son maître était orphelin,
Pauvre comme nous, sans pain ;
Héritage,
Equipage :
Il avait tout, un matin.
Frère, quittons, &c.

Comme lui, nous partirons,
Et, comme lui nous aurons
Un domaine
Dans la plaine ;
En carosse nous irons ;
Et les cloches, Dieu merci,
Au retour, comme pour lui,
Pour nous, frère,
Je l'espère,
Pour nous, sonneront aussi.
Frère, quittons, &c.

Et du Piémont tous les deux
Les voilà partis, heureux ;
Mais, en France,
La souffrance
Brisa leurs accents joyeux.
Un soir la neige couvrait
Le plus jeune, qui pleurait,
Et, tout pâle,
Sur la dalle,
A son frère murmurait :

Oh ! que l'on souffre à Paris !
Où donc est ce paradis,
Frère, ce beau paradis,
Qu'en partant du pays
Tu m'avais promis ?

Un mois après, deux enfants
Arrivaient tout haletants.
Leur cœur ploie
Sous la joie ;
Un cri part en même temps :
Car, au détour du chemin,
Ils ont vu, dans le lointain,
La fumée
Bien aimée
Qu'ils se montrent de la main,

Frère, oh ! vois notre pays ;
Et là-bas, dans le taillis,
C'est notre mère, à ses fils
Qui tend ses bras chéris !
Il est là le paradis !

GUSTAVE LEMOINE.

LA RÉPONSE DU BON DIEU.

Auprès de cette croix pieuse,
Ma fille, expirons dans ces bois,
Puisque, sur la terre oublieuse,
Plus rien ne répond à nos voix.
— Mère, disait l'enfant charmante,
Mère, espérons toujours un peu :
Contre la faim qui nous tourmente,
Il nous reste encor le bon Dieu.

En ville, il ne pouvait entendre,
Par le bruit qu'y font les méchants,
Poursuivait, d'un air triste et tendre,
L'innocente aux regards touchants.
Mais ici, parlons-lui sans crainte ;
Il comprendra mieux notre vœu.
Puis leur prière avec leur plainte
S'endormit aux pieds du bon Dieu.

Un pélerin, hasard suprême !
En secret avait écouté ;
De son pain noir, pauvre lui-même,
Il leur jeta la charité,
Et quand s'éveilla leur misère,
Dans le calme de ce saint lieu :
Oh ! dit l'enfant, tu vois, ma mère ;
C'est la réponse du bon Dieu.

HIPPOLYTE GUÉRIN.

DORS, MON ENFANT.

Dors, mon enfant, doucement sommeille ;
L'aurore est loin d'être de retour.
C'est ta mère qui sur toi veille,
En te gardant son plus tendre amour.

Ne pleure pas : la sainte madone,
A ton réveil, bénira tes jeux.
Pour qui l'aime, elle est si bonne !
Toujours son cœur s'ouvre au malheureux.

Toi seul, mon fils, de mon existence
Seras un jour l'ivresse et l'espoir.
Je veux être ta providence,
Et dans tes vœux lire mon devoir.

CREVEL DE CHARLEMAGNE.

LE CHANT DU MATELOT.

Lorsque la brise est assoupie,
Lorsque la vague est endormie,
Et que mes yeux suivent l'oiseau
Qui laisse au loin notre vaisseau,
Ah ! comme lui, mon cœur s'élance
Là-bas, là-bas, vers le pays,
Où, déplorant ma longue absence,
Mon pauvre père, hélas ! tu dis :
" Il tarde bien ! et je vieillis ! "

Quand des beaux jours la douce aurore
Là, sur les flots, me trouve encore ;
Quand mon regard au loin se perd,
Et n'aperçoit qu'un long désert ;
Ah ! comme alors je me rappelle
Le beau printemps de mon pays,
Où me devance l'hirondelle !
Et puis, mon père, hélas ! tu dis :
" Il tarde bien ! et je vieillis ! "

Eveille-toi, vague endormie ;
Eveille-toi, brise assoupie,
Et chasse au loin notre vaisseau,
Plus vite encor que cet oiseau ;
Ramène-moi vers notre France,
Où toi, mon père, heureux, surpris,
Te rappelant ma longue absence,
Tu me diras : " Reste, mon fils ;
" Ne t'en va plus, car je vieillis."

LE ROSSIGNOL DU FOYER.

Lorsque l'hiver couvre le sol
D'un grand manteau d'hermine,
Au loin s'enfuit le rossignol,
Attristant la colline ;
Mais, sous le chaume hospitalier,
Que, le soir, il sait égayer,
Reste un oiseau fidèle,
Qui n'a pas d'aile
C'est le grillon, rossignol du foyer.

Joyeux, dans la froide saison,
Quand le sarment pétille,
C'est le chanteur de la maison,
L'ami de la famille.
Oui, sous le chaume hospitalier,
Que, le soir, &c.

Il n'a regret ni du ciel bleu,
Ni des roses nouvelles ;
Son firmament, c'est un bon feu ;
Ses fleurs, les étincelles.
Oui, sous le chaume hospitalier,
Que, le soir, &c.

Ainsi, dans son destin changeant,
Quand le printemps s'envole,
Dieu laisse auprès de l'indigent
La gaîté qui console.
Oui, sous le chaume hospitalier,
Que, le soir, &c.

EMILE BARATEAU.

LE MARQUIS DE CADEDIS.

Allons, allons, vous voyez que je passe :
Faites de la place.
Allons, allons, vous voyez que je passe :
Faites de la place
A monsieur le marquis.
Sandis !
Cadédis !
Faites de la place
A monsieur le marquis.

J'ai vu le jour au bord de la Garonne,
Dans un palais de marbre et de cristal.
Mon père est duc, ma mère était baronne,
Mon aïeul pair, mon oncle cardinal.
Notre château fait époque :
Rien n'est beau comme cela ;
Le Louvre est une bicoque
En comparaison de ça.
Allons, allons, &c.

Je sais danser, et j'enseignerais même
Au grand Vestris un petit rigodon ;
Près de ma voix, d'une douceur extrême,
Le rossignol a le cri du dindon.
Quand l'Institut se rassemble,
Je ris, lorsque je les vois :
J'en sais plus que tous ensemble
Dans le petit bout du doigt.
Allons, allons, &c.

Je me souviens que dans une bataille,
J'exterminai, moi seul, un escadron.
Auprès de moi, quel géant qui me vaille ?
Goliath même est un petit garçon.
Non, ni le feu, ni la poudre,
Rien ne résiste à mon bras,
Et je ne sais que la foudre,
Qui pourrait me mettre à bas.
Allons, allons, &c.

MARC CONSTANTIN.

LA PETITE PELOTE.

Pauvres enfants, qui, pour vous enrichir,
Avez aussi quitté votre village,
Vous arrivez, quand moi je vais partir.
Adieu, Paris, j'ai fini mon voyage. [cères,
Puissions-nous tous, mes vœux sont bien sin-
Heureux, un jour nous retrouver chez nous !
Partagez tous en bons frères,
Et bientôt à votre tour
Vous consolerez vos mères,
Qui vont pleurer chaque jour.

Pour moi, j'ai fait ma petite pelote
Dans Paris,
Et je m'en retourne au pays,
Avec ma petite marmotte.

Remplis d'espoir, et gaîment, en chantant,
Vous salûrez plus d'un grand personnage ;
Mais, voyez-vous, le plus riche souvent
N'est pas celui qui donne davantage ;
Pour un passant honnête et charitable,
Qu'on en rencontre au cœur sec et méchant !
L'un vous dit : Va-t'en au diable,
En repoussant votre main ;
L'autre, c'est le fashionable,
Chante en passant son chemin.
Pour moi, j'ai fait, &c.

Travaillez bien, mes bons petits amis,
Si vous voulez que le ciel vous seconde ;
Ainsi que moi, bien longtemps dans Paris

Sautez, dansez, chantez pour tout le monde ;
Aux mauvais jours ne perdez pas courage :
Car le bon Dieu sur nous veille toujours.
Ayez du cœur à l'ouvrage,
Et l'argent arrivera ;
Et bientôt, dans son village
Chacun s'en retournera.
Pour moi, j'ai fait, &c.

FREDERIC BERAT.

LE SOLDAT FRANCAIS.

Au retour de la guerre,
Quand un soldat français
Porte à sa boutonnière
Le prix de ses hauts faits,
Je crois à sa vaillance
Sans demander pourquoi.
Voilà comme je pense ;
Pensez-vous comme moi ?

Du faste l'étalage
Ne séduit pas mon cœur.
Dans mon saint ermitage,
Je goûte le bonheur ;
Je suis en conséquence
Plus heureux que le roi.
Voilà comme, &c.

Si jamais la richesse
M'accorde ses faveurs,

Je veux avec largesse
Soulager le malheur ;
Protéger l'indigence
Est ma plus douce loi.
Voilà comme, &c.

RESTE AVEC TA MÈRE.

Tu veux quitter nos grèves,
Ce paisible hameau ;
A la ville, tu rêves
Un avenir plus beau.
Parmi l'herbe qui pousse,
Là-bas, dans le buisson,
Vois ce doux nid de mousse ;
Ecoute sa leçon.

Regarde, mon ange,
La pauvre mésange
A quitté son nid.
Reste avec ta mère,
Dans cette chaumière
Que le ciel bénit.

Sous l'aile qui l'abrite,
L'oiseau, bien faible encor,
Se dérobe, et trop vite
Veut prendre son essor.
Vois, sa mère inquiète
L'appelle dans le pré,
Et suit l'aigle qui guette
Son petit adoré.
Regarde, mon ange, &c.

Ne va pas, je t'en prie,
Comme l'oiseau du ciel,
Quitter trop tôt, Marie,
Ton doux nid maternel.
Crains l'aigle au vol agile :
Il te guette, et j'ai peur.
Cet aigle, c'est la ville,
Et l'oiseau, c'est ton cœur.
Regarde, mon ange, &c.

FRANCIS TOURTE.

LES SOUVENIRS DU FOYER.

Bel arbre centénaire,
Qu'avait planté mon père,
C'en est donc fait de toi !
Tu finis avant moi !
Toi qui cachais le plâtre
De cette humble maison,
Hélas ! au fond de l'âtre,
Tu n'es plus qu'un tison.
Ainsi la vieille Marguerite,
Avec tristesse, avec bonheur,
Au coin du foyer qui l'abrite
Réchauffe ses mains et son cœur.

Ils ont coupé tes branches,
Nos berceaux des dimanches,
Et les petits oiseaux
Qui peuplaient tes rameaux,

Cherchant la cime verte
Où tous venaient jaser,
Sur la place déserte
N'ont plus où se poser.
Ainsi la vieille, &c.

Quand j'y songe ! naguère,
A la moisson dernière,
Sous ton feuillage épais
J'allais prendre le frais ;
Maintenant, de l'aïeule
Chauffe les doigts frileux.
Près de toi je suis seule,
Mais tu nous as vus deux.

Ainsi la vieille Marguerite,
Songeant au jour de son bonheur,
Au coin du foyer qui l'abrite
Réchauffe ses mains et son cœur.

FREDERIC DE COURCY.

LE VOYAGEUR.

Sachant que pour voir du nouveau
Rien n'est tel qu'un voyage,
Je pris ma canne et mon chapeau,
Et quittai le village.

Chœur.

Mais il n'a pas du tout mal fait, vraiment !
Raconte, ami, ton voyage charmant.

Au pôle nord filant tout droit,
Je n'y trouvai que glace,
Et, pour avoir un peu moins froid,
Je dus quitter la place.
Mais il n'a pas, &c.

Les Lapons m'ont voulu nourrir
De leur blanc de baleine :
Merci ! merci ! plutôt mourir
Avant qu'on m'y reprenne.
Mais il n'a pas, &c.

Au Pérou je voulus passer
(C'est plus loin que Nanterre) ;
Là, j'étais sûr de ramasser
L'or comme de la terre.
Mais il n'a pas, &c.

L'espoir d'un si riche trésor
Flattait mon cœur avide ;
J'eus bien du sable, mais point d'or ;
Je laissai mon sac vide.
Mais il n'a pas, &c.

Du nouveau monde rebuté,
Il me prit fantaisie
D'aller admirer la beauté
De cette noble Asie.
Mais il n'a pas, &c.

Le grand Mogol n'a point d'égal,
Ni son immense empire ;
Mais une dent lui fesait mal.
Je plaignis son martyre.
Mais il n'a pas, &c.

Et je me dis : C'est évident,
Malgré son opulence,
Le Mogol souffre de sa dent :
A quoi sert la puissance ?

Chœur.

Mais il n'a pas du tout mal dit, vraiment !
Poursuis, ami, ton voyage charmant.

J'ai vu Ceylan, Otahiti ;
J'ai parcouru l'Afrique ;
Je suis arrivé, reparti,
D'un courage héroïque.
Mais il n'a pas, &c.

Eh bien ! partout, comme chez nous,
J'ai vu champs ou rivage ;
Partout les hommes aussi fous,
Et je rentre au village.

Chœur.

Bien merci ! tous, nous voyons bien vraiment
Qu'on peut chez soi goûter même agrément.

R.

LA BULLE DE SAVON.

Voyez, enfants, cette bulle légère,
Que dans vos jeux vous lancez en riant ;
Si, comme vous, sa trace est passagère,
Tout comme vous, son aspect est brillant.

Reconnaissez l'image de la vie,
Belle aujourd'hui, regrettable demain.
Volez, volez, ô ma bulle jolie ;
Dieu nous conduit vers le même chemin.

Sur ses contours, transparents et fragiles
Comme un miroir, brille l'azur des cieux.
Ainsi votre âme et ses grâces dociles
Ont pour miroir l'éclat pur de vos yeux.
En grandissant, sa forme est embellie,
Comme un cristal arrondi sous la main.
Brillez, brillez, ô ma bulle jolie ;
Dieu nous conduit vers le même chemin.

Mais dans les airs l'imprudente s'élève !
Globe léger, qui croyez vivre un jour,
Vous passerez ainsi que passe un rêve,
Et votre éclat vous perdra sans retour.
Ah ! c'en est fait, sa course est accomplie ;
Sans bruit, hélas ! elle éclate soudain !
Tombez, tombez, ô ma bulle jolie ;
Dieu nous conduit vers le même chemin.

MARC CONSTANTIN.

TABLEAU DE PARIS

A CINQ HEURES DU MATIN.

L'ombre s'évapore,
Et déjà l'aurore
De ses rayons dore
Les toits d'alentour ;

Les lampes pâlissent,
Les maisons blanchissent,
Les marchés s'emplissent ;
On a vu le jour.

De la Villette,
Dans sa charette,
Suzon brouette
Ses fleurs sur le quai,
Et de Vincenne
Gros-Pierre amène
Ses fruits, que traîne
Un âne efflanqué.

Déjà l'épicière,
Déjà la fruitière,
Déjà l'écaillère
Saute à bas du lit.
L'ouvrier travaille,
L'écrivain rimaille,
Le fainéant bâille,
Et le savant lit.

J'entends Javotte,
Portant sa hotte,
Crier : Carotte,
Panais et chou-fleur !
Perçant et grêle,
Son cri se mêle
A la voix frêle
Du noir ramoneur.

Le joueur avide,
La mine livide

Et la bourse vide,
Rentre en fulminant ;
Et sur son passage,
L'ivrogne plus sage,
Rêvant son breuvage,
Ronfle en fredonnant.

Quand vers Nanterre
Le solitaire,
Avec mystère,
Dirige ses pas ;
La diligence
Part pour Mayence,
Bordeaux, Florence,
Où les Pays-Bas.

" Adieu donc, mon père,
Adieu donc, mon frère,
Adieu donc, ma mère,
Adieu, mes petits. "
Les chevaux hennissent,
Les fouets retentissent,
Les vitres frémissent :
Les voilà partis.

Dans chaque rue
Plus parcourue,
La foule accrue
Grossit tout à coup :
Grands, valetaille,
Vieillards, marmaille,
Bourgeois, canaille,
Abondent partout.

Ah ! quelle cohue !
Ma tête est perdue,
Moulue et fendue ;
Où donc me cacher ?
Jamais mon oreille
N'eut frayeur pareille :
Tout Paris s'éveille ;
Allons nous coucher.

DESAUGIERS.

TABLEAU DE PARIS

A CINQ HEURES DU SOIR.

En tous lieux la foule
Par torrents s'écoule ;
L'un court, l'autre roule ;
Le jour baisse et fuit.
Les affaires cessent ;
Les dîners se pressent,
Les tables se dressent ;
Il est bientôt nuit.

Là, je devine
Poularde fine,
Et bécassine,
Et dindon truffé ;
Plus loin, je hume
Salé, légume,
Cuits dans l'écume
D'un bœuf réchauffé.

Le sec parasite
Flaire, et trotte vite
Partout où l'invite
L'odeur d'un repas ;
Le surnuméraire
Pour vingt sous va faire
Une maigre chère
Qu'il ne paîra pas.

Plus loin, qu'entends-je ?
Quel bruit étrange
Et quel mélange
De tons et de voix !
Chants de tendresse,
Cris d'allégresse,
Chorus d'ivresse
Partent à la fois.

Les repas finissent ;
Les teints refleurissent ;
Les cafés s'emplissent,
Et, trop aviné,
Un lourd gastronome
De sa chûte assomme
Le corps d'un pauvre homme
Qui n'a pas dîné.

Le moka fume,
Le punch s'allume,
L'air se parfume ;
Et de crier tous :
" Garçon, ma glace !
— Ma demi-tasse ! . . .
— Monsieur, de grâce,
L'*empire* après vous.

Les journaux se lisent ;
Les liqueurs s'épuisent ;
Les jeux s'organisent,
Et l'habitué,
Le nez sur sa canne,
Approuve ou chicane,
Défend ou condamne
Chaque coup joué.

La tragédie,
La comédie,
La parodie,
Les escamoteurs :
Tout, jusqu'au drame
Et mélodrame,
Attend, réclame
L'air des amateurs.

Dix heures sonnées,
Des pièces données
Trois sont condamnées
Et se laissent choir.
Les spectateurs sortent,
Se poussent, se portent ;
Heureux, s'ils rapportent
Et montre et mouchoir !

" Saint-Jean, La Flèche,
" Qu'on se dépêche . . .
" Notre calèche !
— Mon cabriolet ! "
Et la livrée,
Quoiqu'enivrée,
Plus altérée
Sort du cabaret.

Les carosses viennent,
S'ouvrent et reprennent
Leurs maîtres, qu'ils mènent
En se succédant ;
Et, d'une voix âcre,
Le cocher de fiacre
Peste, jure et sacre,
En rétrogradant.

Quel tintamare !
Quelle bagarre !
Aux cris de *gare*
Cent fois répétés,
Vite on traverse,
On se renverse,
On se disperse
De tous les côtés.

Faute de pratique,
On ferme boutique.
Quel contraste unique
Bientôt m'est offert !
Ces places courues,
Ces bruyantes rues,
Muettes et nues,
Sont un noir désert.

Une figure
De triste augure
M'approche, et jure
En me regardant . . .
Un long *qui vive*
De loin m'arrive,
Et je m'esquive,
De peur d'accident.

Par longs intervalles,
Quelques lampes pâles,
Faibles, inégales,
M'éclairent encor.
Leur feu m'abandonne ;
L'ombre m'environne ;
Le vent seul résonne ;
Silence ! . . . tout dort.

DESAUGIERS.

LE MÉNAGE DE GARCON.

Je loge au quatrième étage ;
C'est là que finit l'escalier.
Tout fin seul je fais mon ménage ;
Je suis domestique et portier.
Des créanciers quand la cohorte
Au logis sonne à tour de bras,
C'est toujours, en ouvrant ma porte,
Moi qui dis que je n'y suis pas.

De tous mes meubles l'inventaire
Tiendrait un quarré de papier ;
Pourtant, je reçois d'ordinaire
Des visites dans mon grenier.
Je mets les gens fort à leur aise :
A la porte un bavard maudit,
Tous mes amis sur une chaise,
Et moi, je m'assieds sur mon lit.

Gourmands, vous voulez, j'imagine,
De moi pour faire certain cas,
Avoir l'état de ma cuisine.
Sachez que je fais trois repas :
Le déjeuner m'est très-facile,
De tous côtés je le reçoi ;
Je ne dîne jamais qu'en ville,
Et ne soupe jamais chez moi.

Je suis riche, et j'ai pour campagne
Tous les environs de Paris ;
J'ai mille châteaux en Espagne ;
J'ai pour fermiers tous mes amis ;
J'ai, pour faire le petit maître,
Sur la place un cabriolet ;
J'ai mon jardin sur ma fenêtre,
Et mes rentes dans mon gilet.

Je vois plus d'un millionnaire
Sur moi s'engager aujourd'hui.
Dans ma richesse imaginaire,
Je suis aussi riche que lui :
Je ne vis qu'au jour la journée,
Lui, vante ses deniers comptants ;
Et puis, à la fin de l'année
Nous arrivons en même temps.

Un grand homme a dit dans son livre
Que tout est bien, il m'en souvient.
Tranquillement laissons-nous vivre,
Et prenons le temps comme il vient.
Si, pour recréer ce bas monde,
Dieu nous consultait aujourd'hui,
Convenons-en tous à la ronde,
Nous ne ferions pas mieux que lui.

Jos. Pain.

LA LETTRE DE FAIRE PART.

Rose, l'intention d'la présente
Est de t'informer d'ma santé.
L'armé' française est triomphante,
Et moi j'ai l'bras gauche emporté.
Nous avons eu d'grands avantages ;
La mitraill' m'a brisé les os.
Nous avons pris arm's et bagages ;
Pour ma part, j'ai deux ball's dans l'dos.

J'suit à l'hôpital, d'où je pense
Partir bientôt pour chez les morts.
J't'envoi' dix francs qu'celui qui m'panse
M'a donnés pour avoir mon corps ;
Je m'suis dit : Puisqu'il faut que j'file,
Et qu'ma Ros' perd' son épouseur,
Ca fait que j'mourrai plus tranquille,
D'savoir que j'lui laiss' ma valeur.

Lorsque j'ai quitté ma vieill' mère,
Ell' s'expirait sensiblement.
A l'arrivé' d'ma lett', j'espère
Qu'ell' sera morte entièrement :
Car, si la pauv' femme est guérite,
Elle est si bonn' qu'elle est dans l'cas
De s'fair' mourir de mort subite
A la nouvelle d'mon trépas.

Je te r'command' bien, ma p'tit' Rose,
Mon bon chien, ne l'abandonn' pas ;

Mais surtout n'lui dis pas la chose
Qui fait qu'il ne me r'verra pas :
Lui qui, j'suis sûr, s'faisait un' fête
De me voir r'venir caporal,
Il va pleurer comme une bête
En apprenant mon sort fatal.

Quoiqu'ça, c'est quequ'chose qui m'enrage
D'êt' fait mourir loin du pays :
Au moins quand on meurt au village,
On peut dir' bonsoir aux amis,
On a sa plac' derrièr' l'église,
On a son nom sur un' croix d'bois ;
Puis, on espèr' que la payse
Viendra pour prier quelquefois.

Adieu, Rose, adieu, du courage !
A nous r'voir, il n'faut plus songer,
Car, au régiment où j'm'engage,
On ne vous accord' pas d'congé.
V'là tout qui tourne ! j'n'y vois goutte !
Ah ! c'est fini ; j'sens que j'm'en vas ;
J'viens de r'cevoir ma feuill' de route :
Adieu, Rose, adieu, n'm'oubli' pas.

EDMOND LHUILLIER.

ROULE TA BOSSE.

Roul' ta bosse,
Mon p'tit luron,
Et ris toujours, à pieds comme en carrosse;
Roul' ta bosse,
Mon p'tit luron;
Sois toujours gai, toujours franc, toujours rond.

Petit bossu, retiens bien c'que ton père
Chantait souvent, en t'berçant dans ses bras :
" Veux-tu, mon fils, avoir un sort prospère ?
" Veux-tu d'venir bien portant et bien gras ? "
Roule, &c.

S'plaindre du sort serait une folie :
La boss' n'est pas un si triste cadeau ;
Pourquoi s'fâcher ? dans cette courte vie,
Chacun de nous n'a-t-il pas son fardeau ?
Roule, &c.

En fait d'esprit, qu'n'as-tu celui d'Esope,
Qu'on admirait à la ville, à la cour ?
J'en revendrais, sous ma difforme env'loppe,
A plus d'un nain qui s'croit l'géant du jour.
Roule, &c.

Pour être heureux, jamais dans ta carrière
Ne prêt' l'oreille aux cancans des badauds;
Ne dis point d'mal des autres par derrière :
Les quolibets te r'tomb'raient sur le dos.
Roule, &c.

De tes amis soulage la détresse ;
A les servir en tout temps sois dispos ;
Si tu parviens au faîte d'la richesse,
D'vant les petits ne fais pas le gros dos.
Roule, &c.

T'es un luron qui n'boudes point à table :
Tu mang's de tout sans jamais hésiter ;
Lorsqu'on te sert un repas délectable,
Tu t'fais au ventre un' boss' qui peut compter.
Roule, &c.

S'il s'allumait une nouvelle guerre,
Sois d'ton pays l'appui le plus fervent;
Qu'jamais l'enn'mi n't'envisag' par derrière :
Un brav' se montre toujours par devant.
Roule, &c.

LE REVENANT SIMON.

A mon s'cours, mes enfants !
Entrons, il est temps :
D'frayeur me v'là morte.
C'est Simon, not'grand gas,
Qui r'vient d'son trépas
Et nous tend les bras.
C'est ben lui, voyez-vous ?
Enfermons-nous tous,
Tenons ben la porte ;
Toi, pour le renvoyer,
Prends vit' ton psautier,
Moi, mon bénitier.

— Pan, pan, pan, ouvrez-donc,
C'est vot'gas Simon
Qui r'vient d'Angleterre.
Me trouvant mal là-bas,
J'm'en r'viens à grands pas ;
N'vous sauvez donc pas.
— Va-t'en, mon cher enfant,
Pour toi dans l'instant
J'somm's tous en prière :
Pour gagner l'paradis,
Ecout' ben, j'te dis,
Un *De profundis*.

— Bon, un *De profundis !*
C'est toujours ça d'pris
Par l'trou d'la serrure.
Mais êt's-vous donc tous fous ?
Ou bien voulez-vous
M'renvoyer d'chez nous ?
—Oui, oui, mon cher enfant,
D'nous tu s'ras content :
Car demain, j't'assure,
Pour adoucir ton sort,
J'te f'rai dir' d'abord
Un servic' de mort.

—Un servic' ! vous rêvez ;
J'vois ben qu'vous m'prenez
Pour un aut', ma mère ;
Je n'suis point un r'venant,
J'suis vraiment vivant,
Simon, votre enfant.
—C'n'est pas la vérité :
On m'a rapporté
Ton act' mortuaire.
C'qu'est écrit est écrit ;
Mets-toi dans l'esprit
Qu't'es mort, c'est fini.

—Je n'suis pas mort un brin,
Je n'suis à la fin
Ni r'venant, ni diable.
Avec vous sans tarder,
Pour vous rassurer,
J'vais boire et manger.

—Si c'est vrai qu't'es vivant,
Entre, mon enfant,
Viens te mettre à table ;
Mang', tu nous rassur'ras :
Car j'sais ben qu'là-bas
Les morts ne mang' pas.

—C'est ben moi qui suis moi :
Calmez votre effroi,
Puisque j'cass' la croûte.
Embrassez-moi donc tous :
Mon Dieu, qu'il est doux,
D'me r'voir avec vous !
—J'ai l'écrit ben signé
Comm' quoi qu'tu fus tué
Dans un' grand' déroute ;
Je n'croirai plus l'papier,
Puisqu'en nos quartiers
J'te r'vois tout entier.

—M'voyant si mal reçu,
Tout d'abord j'ai cru
Qu'vous perdiez la tête ;
Je n'savais pas pourquoi
J'vous voyais d'bonn' foi
Prier Dieu pour moi.
—C'tour-là, mon cher garçon,
M'donne un' bonn' leçon,
Je n's'rai plus si bête ;
J't'assur', mon cher enfant,
Qu' je n'crois plus maint'nant
Qu'aux r'venants vivants.

LE BONHOMME DIMANCHE.

Ah ! vraiment c'est un bon enfant
Que le bonhomme Dimanche :
Toujours gai, toujours content,
Il console en tout temps ;
Il met du pain sur la planche :
C'est le Dieu des pauvre gens.

Quand le samedi s'achève,
Il dit : C'est mon tour.
Sur la montage il se lève ;
Tout dort à l'entour.
Sans qu'on entende ses pas,
Il descend dans le village,
Puis au coq, qui fait ramage,
Il dit : Ne me trahis pas !
Coq, ne me trahis pas !
Coq, ne me trahis pas !
Ah ! vraiment, &c.

Lorsqu'enfin l'on se réveille,
Ouvrant les rideaux,
Avec sa face vermeille,
Il rit au carreaux.
On veut dormir un instant :
On lui dit qu'il se retire ;
Dimanche ne fait qu'en rire,
Et, sans se fâcher, attend ;
Car il est bon enfant !
Il est très-bon enfant !
Ah ! vraiment, &c.

Avec nous, à la chapelle
Il va le matin ;
Puis, le soir, sous le tonnelle,
Il met tout en train.
Lorsqu'enfin tout est fini,
Il dit, en faisant sa ronde :
Je vois dormir tout le monde,
Je puis bien dormir aussi,
Oui, dormir, Dieu merci !
Bonsoir, vous tous ici . . .
Ah ! vraiment, &c.

CA M'ARRANGE ET CA M'DERANGE.

AIR : *Turlurette.*

Qu'à ma port' dès le matin
Nicolas sonne en lutin,
Comme il me plaît, qu' c'est un ange,
Ca m'arrange,
Vraiment ça m'arrange.

Mais si je suis visité
Par un maussade édenté,
A qui la langue démange,
Ca m'dérange,
Vraiment ça m'dérange.

Qu'un débiteur de bonn' foi
M'apport' d'l'argent d'bon aloi,
Aimant fort c'moyen d'échange,
Ca m'arrange,
Vraiment ça m'arrange.

Mais qu'un fâcheux créancier
Vienn' me dire : Il faut payer.
Un tel propos m'semble étrange ;
Ca m'dérange,
Vraiment ça m'dérange.

Si je rencontre un ami
Qui ne m'aim' pas à demi,
Qui pour moi vol'rait au Gange,
Ca m'arrange,
Vraiment ça m'arrange.

Accosté par un d'ces gens
Prodigues de compliments,
Là-d'sus comm'je n'prends pas l'change,
Ca m'dérange,
Vraiment ça m'dérange.

Vais-je dîner chez Pestel,
Cet estimable Vatel
Où tout est dign' de louange,
Ca m'arrange,
Vraiment ça m'arrange.

Mais si j'dîn' chez un traiteur,
Où les mets n'ont pas d'saveur,
Où l'vin est monsieur Mélange,
Ca m'dérange,
Vraiment ça m'dérange.

V'LA CE QUE C'EST QUE LE PROGRÈS.

Je somm' devenus vieux sans rien savoir ;
Mais nos gamins, dam' ! faudrait voir :
I' sauront tous la rieuthorique,
La matheumatique,
La métalphysique,
La chimilque et ben d'aut' secrets :
V'là ce que c'est que le progrès.

Sur des chemins de fer, sans avoir peur,
On court la poste à la vapeur.
Avec ça, lancé comm' d'un' fronde,
En queq's heur's de ronde,
On fait l'tour du monde,
Sans enrichir les cabarets :
V'là ce que c'est que le progrès.

Supposé que cela saute en éclats,
Et qu'en tombant tu t'cass' un bras,
Ou qu'tu t'démett' une omoplate,
Vient un orméopate,
Qui t'casse l'aut' patte,
Pour te rend' mieux portant qu'jamais :
V'la ce que c'est que le progrès.

Mais aussi, quand on ne peut réussir,
On s'défait d'soi, pour en finir :
L'un s'flanq' du plomb dans la calotte ;
L'aut' se tire un' botte,
L'aut' se serr' la glotte ;
Puis l'aut' dans l'eau va chercher l'frais :
V'là ce que c'est que le progrès.

LA TOURNÉE DU DIABLE.

Le diable est sorti d'enfer
Pour faire le tour du monde ;
Envoyé par Lucifer
Pour butiner dans sa ronde,
Dans tous les corps de métiers.
Commençant par les meûniers,
  Qui prennent des moûtures :
" Vous irez dans la voiture. "

Puis il va chez le boucher,
Qui pour du bœuf vend d'la vache.
C'est lui, je l'entends parler :
" Bonjour donc, monsieur Eustache,
Bien vite, dépêche-toi
De t'en venir avec moi ;
  Laisse là tes fressures,
Et monte dans la voiture. "

" Boulangers, à votre tour,
Vous avez fait la rapine ;
Il faut laisser là le four,
Il faut changer de farine.
Vous faites, vos pains petits,
Et le plus souvent mal cuits,
  Ou bien de pâte sûre :
Vous irez dans la voiture. "

" Charpentiers et menuisiers,
Dont les pieds n'ont que dix pouces ;

Maçons, couvreurs, cordonniers,
Le diable est à vos trousses ;
Chaudronniers, qui mettez tous
La pièce à côté des trous ;
Pour apprend' la soudure,
Embarquez dans la voiture. »

« Les tailleurs et les drapiers
Monteront avec les autres,
Ainsi que les chapeliers
Et bien d'autres bons apôtres.
Toi, cabaretier malin,
Qui, pour augmenter ton vin,
Mets de l'eau toute pure,
Tu iras dans la voiture. »

« A vous, messieurs les marchands,
C'est à vous que l'on s'adresse ;
Vous savez tromper les gens
Par mensonge et par finesse ;
Bien souvent vous leur vendez
Des effets endommagés :
Vous irez, chose sûre,
Vous irez dans la voiture. »

« Et vous, bons cultivateurs,
Qui n'êtes point de ce nombre,
Vous êtes des gens d'honneur ;
Le diable n'a rien de contre :
Vos terres vous cultivez ;
Honnêtement vous vendez
A la bonne mesure :
Vous n'irez pas en voiture. »

LE VIEUX GROGNARD.

Après trente ans d'honorables services,
Depuis quinze ans, on m'a fait caporal ;
A moi l'pompon peut faire l'exercice,
Et encor loin pour passer général.
Avec fierté je porte la cocarde,
Je suis l'soutien de mon vieil étendard,
Du drapeau blanc ! Que l'tonnerr' les bombarde !
Je suis grognard ! morbleu ! je suis grognard !

Au cabaret, quand je suis en goguette,
C'est moi qui tiens le discours le plus fin ;
Qu'ce soit au sabre ou à la baïonnette,
Je fais marcher au sort le plus malin.
En maraudant, quand j'faisais la campagne,
J'savais pincer chapons, poulets, canards,
Et d'un bivouac faire un pays d'cocagne.
Je suis grognard ! morbleu ! je suis grognard !

Quand des conscrits arriv't à la caserne,
Comm' plus ancien, je leur fais les honneurs ;
J'leur fais passer vessies pour des lanternes,
Et régaler le plus fin d'nos licheurs,
Leur racontant les effets d'la mitraille,
Les coups d'canon, les pris's de nos ramparts ;
Ils paient à boire au parleur de bataille.
Je suis grognard ! morbleu ! je suis grognard !

J'ai combattu la Prusse et l'Allemagne,
Et j'ai suivi notre auguste Empereur ;
J'fus en Russie en revenant d'Espagne,
J'ai marqué d'germ's ma vieille croix d'honneur.

Quand on réduit la patrie aux alarmes,
Quand on trahit notre nouveau Bayard,
En c'moment là je sens couler mes larmes.
Je suis grognard ! morbleu ! je suis grognard !

LE PAYSAN.

A mes dépens est-c'que vous voulez rire ?
Depuis une heur' vous m'app'lez paysan ;
Sans vous fâcher, permettez-moi d'vous dire,
Qu'un paysan vaut bien un suffisant.
Avec un mot j'pourrais bien vous fair' taire :
Monsieur l'valet, faut bien qu'on trouv' chez nous
Des gens comm'moi pour labourer la terre,
Afin d'nourrir des parresseux comm' vous.

J'avions chacun not'goût, not'caractère ;
Quand il fallut adopter un métier.
Mon frère prit l'état de militaire,
Et moi j'adoptai celui de fermier.
Pour mon pays, quoique j'donn'rais ma vie,
Au labourag' je m'livre avec plaisir :
S'il faut des bras pour servir la patrie,
Il faut aussi des bras pour la nourrir.

Sous les drapeaux de leur chère patrie,
On vit combattre bien des paysans,
Pour leur pays sacrifier leur vie,
Avec ardeur s'illustrer dans les camps,
Sans murmurer, quitter l'humble chaumière.
Souvenons-nous que le brave Francœur
Se fit soldat dans le temps de la guerre ;
En temps de paix, il se fit laboureur.

CONSERVONS L'ESPÉRANCE.

Air *de la Boulangère.*

Chacun a son lot, ici-bas,
De joie et de souffrance ;
N'importe où l'on tourne ses pas,
C'est toujours même chance.
Cependant l'homme, pour appui,
Doit garder l'espérance
Chez lui,
Doit garder l'espérance.

" Aide-toi, le ciel t'aidera, "
Nous dit une sentence ;
Celui dont l'esprit l'engendra,
N'était pas sot, je pense.
Bravons donc le sort jusqu'au bout,
Et gardons l'espérance,
Dans tout,
Et gardons l'espérance.

Au milieu de mille hasards
Le monde se balance ;
Eh bien, n'adressons nos regards
Qu'à l'heureuse occurrence.
Y perdons-nous parfois nos soins ?
Conservons l'espérance
Du moins,
Conservons l'espérance.

Rions de ces faiseurs d'avis,
Vautours de l'éloquence,
Prétendant que notre pays
Marche à la décadence ;
Si leur front devient soucieux,
Conservons l'espérance
Bien mieux,
Conservons l'espérance.

L'honneur, les jeux et les plaisirs,
La gloire, l'abondance,
Jamais, pour combler nos désirs,
Ne manqueront en France.
On nous alarme vainement ;
Conservons l'espérance,
Vraiment
Conservons l'espérance.

" Mais nous vieillissons, par malheur ! "
Crie avec doléance
Un voisin, qui n'a de bonheur
Qu'en sa propre existence.
—Nous avons des fils, des neveux :
Conservons l'espérance
Pour eux,
Conservons l'espérance.

Lorsqu'un mortel saute le pas,
On l'enterre en cadence :
C'est que l'on doit aimer là-bas
La chanson, la romance.
Nous qui chantons de bon aloi,
Conservons l'espérance,
Ma foi !
Conservons l'espérance.

LE CAFÉ.

AIR : *Tous les bourgeois de Chartres.*

Si vous voulez sans peine
Vivre en bonne santé,
Sept jours de la semaine,
Prenez du bon café.
Il vous préservera de toute maladie ;
Sa vertu chassera, là, là,
Migraine et fluxion, don, don,
Rhume et mélancolie.

Sa force est sans égale
Contre les maux du cœur ;
La glande pinéale
Y trouve sa vigueur.
Quand on y met du lait, il guérit la poitrine.
Au sang il donnera, là, là,
La circulation, don, don,
Dans toute la machine.

Ses petits corpuscules
Tiennent lieu de tabac,
Et mieux que les pilules
Confortent l'estomac ;
Les peccantes humeurs par là sont adoucies,
Et l'on ne sentira, là, là,
Nulle indigestion, don, don,
Nulles acrimonies.

Il ouvre les idées
Au plus savants auteurs,
Et fournit des pensées
Aux grands prédicateurs.
Les fibres du cerveau par lui sont réveillées,
Et la mémoire en a, là, là,
Les traces d'un sermon, don, don,
Beaucoup mieux imprimées.

Voulez-vous dans l'église
Ne rien perdre au sermon,
D'une éloquence exquise
Goûter l'expression ?
Vous devez vous munir, surtout l'après-dînée,
De cette boisson-là, là, là :
Votre application, don, don,
Sera moins détournée.

Veut-on à l'audience
Ne s'endormir jamais ?
Veut-on avec aisance
Rapporter un procès,
Prononcer un discours, faire quelque lecture ?
Usez, pour tout cela, là, là,
De l'utile boisson, don, don :
Sa force est toujours sûre.

Prenez ce doux breuvage
Sans trop d'empressement ;
Assis, en homme sage,
Humez-le lentement.
Sa respiration communique la vie ;
Elle réveillera, là, là,
Toute la région, don, don,
D'une tête assoupie.

N'allez point, par ménage,
Faire un second café :
Ce serait un lavage
D'un mauvais ripopé.
Si vous voulez avoir les dents propres et pures,
Le marc les blanchira, là, là ;
Son application, don, don.
En ôte les ordures.

LES MERVEILLES DE L'OPÉRA.

AIR : *Je vais boire l'onde glacée.*

J'ai vu Mars descendre en cadence ;
J'ai vu des vols prompts et subtils ;
J'ai vu la justice en balance,
Et qui ne tenait qu'à deux fils.

J'ai vu le soleil et la lune
Qui tenaient des discours en l'air ;
J'ai vu le terrible Neptune
Sortir tout frisé de la mer.

Dans le char de monsieur son père,
J'ai vu Phaéton tout tremblant
Mettre en cendres la terre entière,
Avec des rayons de fer-blanc.

J'ai vu Mercure, en ses quatre ailes
Ne trouvant pas de sûreté,
Prendre encor de bonnes ficelles
Pour voiturer sa déité.

J'ai vu, du ténébreux empire
Accourir, avec un pétard,
Cinquante lutins pour détruire
Un palais de papier brouillard.

J'ai vu Roland, dans sa colère,
Employer l'effort de son bras,
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenaient pas.

J'ai vu plus d'un fier militaire
Se croire digne du laurier,
Pour avoir étendu par terre
Des monstres de toile et d'osier.

J'ai vu le maître du tonnerre,
Attentif au coup de sifflet,
Pour lancer ses feux sur la terre,
Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu, par un destin bizarre,
Les héros de ce pays-là
Se désespérer en bécarre,
Et rendre l'âme en ré-mi-la.

LE SPECIFIQUE UNIQUE.

Refrain.

Admirez ce spécifique
Unique,
Qui guérit les maux
Passés, présents, futurs, nouveaux :
Il est stomachique,
Odontalgique ;
Je le cède à tous,
Pour combien ? pour deux sous. [sous !
Pour combien, messieurs ? pour combien? pour deux

Suc des plantes les plus rares,
Que le grand roi Xicogo
Fit cueillir par les Tartares
Dans les marais du Congo.

C'est la guérison certaine
De tous les estropiés ;
Il enlève la migraine,
Rien qu'en s'en frottant les pieds.

Excellent pour les malaises
Et la gourme des enfants,
Il fait crever les punaises,
En raffermissant les dents.

C'est le vrai parfum des bouches,
Flattant tous les odorats ;
Il tue à dix pas les mouches,
Et donne la mort aux rats.

Tenu en sa double espèce,
A deux fins il peut servir :
Pris en liquide, il engraisse ;
Pris en poudre, il fait maigrir.

C'est le roi des antidotes ;
Par un prodige nouveau,
Il sert à cirer les bottes,
Et même à blanchir la peau.

LA GAMELLE PATRIOTIQUE.

Savez-vous pourquoi, mes amis,
Nous sommes tous si réjouis ?
C'est qu'un repas n'est bon
Qu'apprêté sans façon.
Mangeons à la gamelle :
Vive le son !
Vive le son !
Mangeons à la gamelle :
Vive le son !
Du chaudron.

Nous faisons fi des bons repas :
On y veut rire, on ne peut pas.
Le mets le plus friand
Dans un vase brillant,
Ne vaut pas la gamelle :
Vive le son, &c.

Point de froideur, point de hauteur :
L'aménité fait le bonheur ;

Non, sans fraternité,
Il n'est point de gaîté.
Mangeons à la gamelle :
Vive le son, &c.

Vous qui bâillez, dans vos palais
Où le plaisir n'entra jamais,
Pour vivre sans souci,
Il faut venir ici
Manger à la gamelle.
Vive le son, &c.

On s'affaiblit dans le repos ;
Quand on travaille, on est dispos.
Que nous sert un grand cœur,
Sans la mâle vigueur
Qu'on gagne à la gamelle ?
Vive le son, &c.

Savez-vous pourquoi les Romains
Ont subjugué tous les humains ?
Amis, n'en doutez pas,
C'est que ces fiers soldats
Mangeaient à la gamelle.
Vive le son, &c.

Bientôt les brigands couronnés,
Mourants de faim, proscrits, bernés,
Vont envier l'état
Du plus brave soldat
Qui mange à la gamelle.
Vive le son, &c.

Ces Carthaginois si lurons,
A Capoue ont fait les capons ;
S'ils ont été vaincus,
C'est qu'ils ne daignaient plus
Manger à la gamelle.
Vive le son, &c.

Ah ! s'ils avaient le sens commun,
Tous les peuples n'en feraient qu'un ;
Loin de s'entr'égorger,
Ils viendraient tous manger
A la même gamelle.
Vive le son, &c.

Amis, terminons ces couplets
Par le serment des bons Français ;
Jurons tous, mes amis,
D'être toujours unis :
Vive la république !
Vive le son !
Vive le son !
Vive la république !
Vive le son !
Du canon !

LE ROI D'YVETOT.

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire

Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.

Oh ! oh ! oh ! oh
Ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive ;
Mais, en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.

Il n'agrandit point ses états,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince ;
C'est l'enseigne d'un cabaret

Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant :
Oh ! oh ! oh ! oh ! &c.

BÉRANGER.

PROPHETIE TURGOTINE.

AIR : *La bonne aventure, ô gai !*

Vivent tous nos beaux esprits
Encyclopédistes !
Du bonheur français épris,
Grands économistes.
Par leurs soins, au temps d'Adam
Nous reviendrons, c'est leur plan :
Momus les assiste, ô gai !
Momus les assiste !

Ce n'est pas de nos bouquins
Que vient leur science,
En eux ces fiers paladins
Ont la sapience.
Les Colbert et les Sully
Nous paraissent grands, mais fi !
Ce n'est qu'ignorance, ô gai !
Ce n'est qu'ignorance.

On verra tous les états
Entre eux se confondre ;

Les pauvres sur leurs grabats
Ne plus se morfondre.
Des biens on fera des lots,
Qui rendront les gens égaux.
Le bel œuf à pondre, ô gai !
Le bel œuf à pondre !

Du même pas marcheront
Noblesse et roture ;
Les Français retourneront
Au droit de nature.
Adieu, parlements et lois,
Adieu, ducs, princes et rois.
La bonne aventure, ô gai !
La bonne aventure !

Prisant des novations
La fine séquelle,
La France, des nations
Sera la modèle ;
Cet honneur nous le devons
A Turgot et compagnons.
Besogne immortelle, ô gai !
Besogne immortelle !

A qui devons-nous le plus ?
C'est à notre maître,
Qui, se croyant un abus,
Ne voudra plus l'être.
Ah ! qu'il faut aimer le bien
Pour de roi n'être plus rien !
J'enverrais tout paître, ô gai !
J'enverrais tout paître.

LE CHEVALIER DE LISLE.

LE FLANEUR.

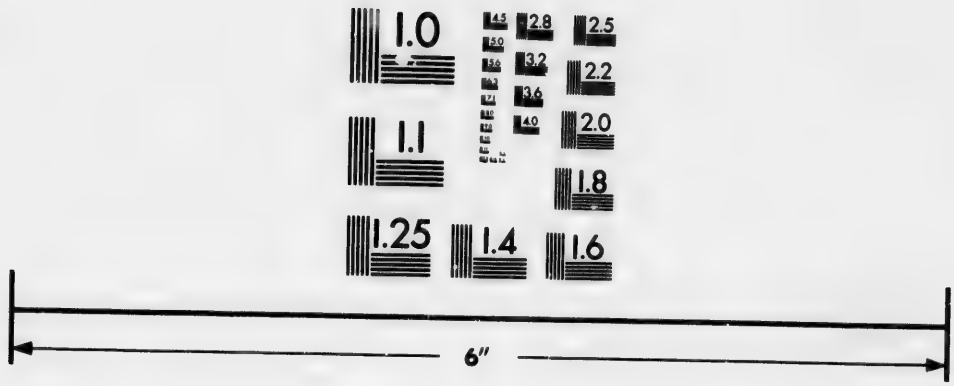
Moi, je flâne ;
Qu'on m'approuve ou me condamne,
Moi, je flâne.
Je vois tout,
Je suis partout.

Dès sept heures du matin,
Je demande à la laitière
Des nouvelles de Nanterre,
Ou bien du marché voisin ;
Ensuite au café, je flûte
Un verre d'eau pectoral ;
Puis, tout en mangeant ma flûte,
Ju dévore le journal.
Moi, je flâne, &c.

J'ai des soins très-assidus
Pour les *Petites Affiches ;*
J'y cherche les chiens caniches
Que l'on peut avoir perdus.
Des gazettes qu'on renomme
Je suis le premier lecteur ;
Après, je fais un bon somme
Sur l'éternel *Moniteur*.
Moi, je flâne, &c.

Pressant ma digestion,
Je cours à la promenade ;
Sans moi, jamais de parade,
Jamais de procession.

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Joignant aux mœurs les plus sages
La gaîté, les sentiments,
Je m'invite aux mariages,
Je suis les enterrements.
Moi, je flâne, &c.

J'inspecte le quai nouveau
Qu'on a bâti sur la Seine ;
J'aime à voir d'une fontaine
Tranquillement couler l'eau.
Quelquefois, une heure entière,
Appliqué sur l'un des ponts,
Je crache dans la rivière,
Pour faire de petits ronds.
Moi, je flâne, &c.

Almanach royal vivant,
Je connais chaque livrée,
Chaque personne tirée,
Et tout l'Institut savant.
Chaque généologie
Se logeant dans mon cerveau,
Je pourrais, par mon génie,
Siéger au conseil du *sceau*.
Moi, je flâne, &c.

Sur les quais, comme un savant
Et prudent bibliomane,
Je fais devant une manne
Une lecture en plein vent ;
Si je trouve un bon ouvrage,
Je sais, en flâneur malin,
Faire une corne à la page,
Pour lire le lendemain.
Moi, je flâne, &c.

Las de m'être promené,
Je vais, en gai parasite,
Rendre à mes amis visite,
Quand vient l'heure du dîné.
Par une mode incivile,
S'il arrive par malheur,
Qu'hélas ! ils dînent en ville,
Alors je dîne par cœur.
Moi, je flâne, &c.

Le soir, près des étourneaux,
A mon café, je babille
Sur les effets d'une bille,
Sur un coup de dominos.
Je fais la paix ou la guerre
Avec quelque vieux nigaud,
Qui sable un cruchon de bière,
En raisonnant comme un pot.
Moi, je flâne, &c.

Enfin soyez avertis
Que je ne vais au spectacle
Que quand, par un grand miracle,
Les Français donnent *gratis*.
Sans orgueil et sans envie,
Buvant de l'eau pour soutien,
Ainsi je mène la vie
D'un joyeux épicurien.
Moi, je flâne, &c.

CASIMIR MENETRIER.

MONSIEUR DE LA PALISSE.

Messieurs, vous plaît-il d'ouïr
L'air du fameux La Palisse ?
Il pourra vous réjouir,
Pourvu qu'il vous divertisse.

La Palisse eut peu de bien
Pour soutenir sa naissance ;
Mais il ne manqua de rien,
Dès qu'il fut dans l'abondance.

Bien instruit dès le berceau,
Jamais, tant il fut honnête,
Il ne mettait son chapeau,
Qu'il ne se couvrît la tête.

Il était affable et doux,
De l'humeur de feu son père,
Et n'entrait guère en courroux,
Si ce n'est dans la colère.

Il buvait tous les matins
Un doigt, tiré de la tonne,
Et, mangeant chez ses voisins,
Il s'y trouvait en personne.

Il voulait dans ses repas
Des mets exquis et fort tendres,
Et faisait son mardi gras
Toujours la veille des Cendres.

Il consultait rarement
Hippocrate et sa doctrine,
Et se purgeait seulement
Lorsqu'il prenait médecine.

Il brillait comme un soleil ;
Sa chevelure était blonde :
Il n'eût pas eu son pareil,
S'il eût été seul au monde.

Il eut des talents divers ;
Même on assure une chose :
Quand il écrivait en vers,
Il n'écrivait pas en prose.

Il savait un triolet,
Bien mieux que sa patenôtre ;
Quand il chantait un couplet,
Il n'en chantait pas un autre.

Par un discours sérieux,
Il prouva que la berlue
Et les autres maux des yeux
Sont contraires à la vue.

Chacun alors applaudit
A sa science inouïe ;
Tout homme qui l'entendit,
N'avait pas perdu l'ouïe.

Par son esprit et son air,
Il s'acquit le don de plaire.
Le roi l'eût fait duc et pair
S'il avait voulu le faire.

Lorsqu'en sa maison des champs
Il vivait libre et tranquille,
On aurait perdu son temps
De le chercher à la ville.

Il se plaisait en bateau ;
Et, soit en paix soit en guerre,
Il allait toujours par eau,
A moins qu'il n'allât par terre.

Un beau jour, s'étant fourré
Dans un profond marécage,
Il y serait demeuré,
S'il n'eût pas trouvé passage.

Il fuyait assez l'excès ;
Mais dans les cas d'importance,
Quand il se mettait en frais,
Il se mettait en dépense.

Dans un superbe tournoi,
Prêt à fournir sa carrière,
Il parut devant le roi :
Il n'était donc pas derrière.

C'était un homme de cœur,
Insatiable de gloire ;
Lorsqu'il était le vainqueur,
Il remportait la victoire.

Il fut, par un triste sort,
Blessé d'une main cruelle ;
On croit, puisqu'il en est mort,
Que la plaie était mortelle.

Il mourut en vrai héros,
Personne aujourd'hui n'en doute ;
Sitôt qu'il eut les yeux clos,
Aussitôt il ne vit goutte.

Il mourut le vendredi,
Le dernier jour de son âge ;
S'il fût mort le samedi,
Il eût vécu davantage.

J'ai lu dans les vieux écrits,
Qui contiennent son histoire,
Qu'il irait en paradis,
S'il était en purgatoire.

Attribuée à LA MONNOYE.

LE GASCON.

Plus d'un gascon erre,
Exagère,
Ment
Constamment ;
Mais, cadédis !
On peut croiré cé qué jé dis.

Jé suis d'une illustré noblesse ;
Tout en moi lé fait pressentir.
Néveu d'un duc, d'uné duchesse,
Leurs biens doivent m'apparténir ;
Un intrus vient mé les ravir.
Ma plainte en justice est formée ;

Jé veux plaider titres en mains ;
Mais uné souris affamée
A dévoré mes parchémins.
Plus d'un gascon, &c.

Cé révers né m'affligé guères :
Car jé possédé beaucoup d'or ;
A chacun dé vous, chers confrères,
J'offrirais un pétit trésor,
Qué jé sérais trop riche encor.
Lé croirez-vous ? j'ai la manie
Dé toujours sortir sans argent ;
Bien certain qu'uné main amie
S'ouvrira dans un cas urgent.
Plus d'un gascon, &c.

Ma gardé-robé bien garnie
Est cellé d'un hommé dé cour ;
Bijoux, dentelles, brodérie,
Chez moi sé trouvent tour à tour ;
J'en puis changer vingt fois par jour.
Courant les bouchons, la piquette,
Incognito j'aime à jouir ;
Et si jé fais peu de toilette,
C'est qué l'éclat nuit au plaisir.
Plus d'un gascon, &c.

En fait d'armes, mieux qu'un St. George
Jé manie épée, espadon :
Voulez-vous vous couper la gorge ?
Pour un *oui*, commé pour un *non*,
Moi, jé mé bats comme un démon.
Si j'avais eu l'âmé moins belle,
Dieux ! qué d'imprudents seraient morts !

Mais, avec eux quand j'eus quérelle,
Noblement j'oubliai leurs torts.
Plus d'un gascon, &c.

On a vu dé l'académie
Les membres les plus érudits
Céder la palme à mon génie,
En lisant les doctes écrits
Qu'un plat écrivassier m'a pris.
Leurs titres ! . . . j'en fais un mystère,
Le sot qui leur doit un rénom,
Parvint au fauteuil littéraire
En les publiant sous son nom.
Plus d'un gascon, &c.

J'éclipse en grâce, en assurance,
Terpsichore et ses favoris,
Et jé fais pâlir, quand jé danse,
Les plus grands talents dé Paris,
Paul, Duport, Gardel et Vestris.
Vous lé prover dans la minute
Né m'aurait point embarrassé,
Si jé n'avais, dans une chute,
Eu lé génou droit fracassé.
Plus d'un gascon, &c.

En bon Français, dé ma patrie
Jé fus le zélé défenseur;
Millé fois j'exposai ma vie,
Et j'eus, pour prix dé ma valeur,
Croix dé St. Louis, croix d'honneur.
Qu'importe ! on voit mes boutonnières
Veuves dé ces riens élégants ;

Pour moi, pour les fractionnaires,
Les saluts séraient fatiguants.
Plus d'un gascon, &c.

J'eus toujours pour la chansonnette
Un talent vraiment précieux ;
Et sans cessé j'ai dans la tête
Des couplets malins, gracieux,
Et les réfrains les plus heureux.
Jugez, jujez dé mon mérite ;
Favart, qu'on n'a pas surpassé,
Et Panard, qué partout on cite,
Ont écrit cé qué j'ai pensé.
Plus d'un gascon, &c.

P. J. CHARRIN.

LE REFRAIN DU CHASSEUR.

Mes amis, partons pour la chasse ;
Du cor j'entends le joyeux son.
Ton, ton, ton, ton,
Tontaine, ton, ton.
Jamais ce plaisir ne nous lasse ;
Il est bon en toute saison.
Ton, ton,
Tontaine, ton, ton.

A sa manière chacun chasse,
Et le jeune homme et le barbon ;
Ton, ton, ton, ton,
Tontaine, ton, ton ;

Mais le vieux chasse la bécasse,
Et le jeune un jeune oisillon.
Ton, ton,
Tontaine, ton, ton.

Pour suivre le chevreuil qui passe,
Il parcourt les bois, le vallon,
Ton, ton, ton, ton,
Tontaine, ton, ton,
Et jamais, en suivant sa trace,
Il ne trouve le chemin long.
Ton, ton,
Tontaine, ton, ton.

A l'affût le chasseur se place,
Guette le lièvre ou l'oisillon,
Ton, ton, ton, ton,
Tontaine, ton, ton ;
Mais si la bécassine passe,
Il la prend : pour lui tout est bon ;
Ton, ton,
Tontaine, ton, ton.

Le vrai chasseur est plein d'audace ;
Il est gai, joyeux et luron.
Ton, ton, ton, ton,
Tontaine, ton, ton ;
Mais quelque fanfare qu'il fasse
Le chasseur n'est pas fanfaron.
Ton, ton,
Tontaine, ton, ton.

Quand on a terminé la chasse,
Le chasseur se rend au grand rond,
Ton, ton, ton, ton,
Tontaine, ton, ton ;

Et chacun boit à pleine tasse
Au grand Saint Hubert, son patron.
Ton, ton,
Tontaine, ton, ton.

MARION DU MERSAN.

LE MOUSSE NAPOLITAIN.

Longtemps battu de l'orage,
Un mousse napolitain
Arrive mourant de faim,
Seul échappé du naufrage.

Loin da sa *patria*
Quand l'orage le pousse,
Donnez au petit mousse,
Per Jesu, Maria !

Malgré la vague en furie,
Ces bras l'ont sauvé des mers.
Tout mouillé des flots amers,
Il va cherchant qui l'essuie.
Loin de sa *patria*, &c.

Hélas ! il n'a plus de mère,
Pour l'aimer et le nourrir :
A douze ans, il va périr
Sur une terre étrangère !
Loin de sa *patria*, &c.

HENRI LEDUCQ.

JEMMY.

Tu guides, sur la montagne,
Ton troupeau bien loin de moi !
Que toujours Dieu t'accompagne :
Ta mère n'a plus que toi.
Pour que je sois moins craintive,
Que de loin ta voix m'arrive.
Jemmy, mes amours,
M'entends-tu toujours ?
Toujours ?
M'entends-tu toujours ?
Mon Jemmy, m'entends-tu toujours ?

Par malheur, j'ai vu ton père,
Hardi chasseur du chamois,
Loin de mon toit solitaire
S'égarer plus d'une fois.
A son départ, que d'alarmes !
Un jour enfin, que de larmes ! . . .
Jemmy, &c.

Enfant, que ferait ta mère,
Si, trop haut portant tes pas,
Ce soir, comme un soir ton frère,
Tu ne lui répondais pas ?
Epargne-moi cette épreuve :
Hélas ! je suis seule et veuve . . .
Jemmy &c.

MME. AMABLE TASTU.

TABLEAU DU JOUR DE L'AN.

Depuis que pour nous le jour luit,
Un an succède à l'an qui fuit.
Traçons d'une époque aussi belle,
Aussi solennelle,
L'image fidèle,
Et qu'on s'écrie en la voyant :
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Le soleil à peine a brillé,
Que tout le monde est réveillé ;
A chaque étage on carillonne,
On reçoit, on donne,
On sort, on résonne,
Chacun va, vient, monte et descend :
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Au lever de ce jour chéri,
Lalotte, qui n'a pas dormi,
Accourt recevoir la première
Six francs de son père,
Puis, un de sa mère,
Un psautier de sa grand'maman :
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Nous allons voir certains amis,
Quand nous savons qu'ils sont sortis ;
Chez le concierge on se présente :
" Madame est absente "
Nouvelle accablante !
On s'inscrit, on s'en va content :
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Parents brouillés, gens refroidis
Semblent redevenir amis ;
Pour quelques livres mesurées
D'amandes sucrées,
Quelquefois plâtrées,
On plâtre un raccommodement :
V'là c'que c'est que le jour de l'an.

Voyez-vous cet homme de bien,
Marchandant tout, n'achetant rien ?
Il tourne, il retourne, il approche,
Flaire chaque poche,
Accroche ou décroche,
Puis, va plus loin en faire autant :
V'là c'que c'est que le jour de l'an.

Chaque neveu vient visiter
L'oncle dont il doit hériter.
Tous voudraient qu'il vécût sans cesse ;
Mais, sur sa richesse
Réglant leur tendresse,
Ils l'étouffent en l'embrassant :
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

L'ORAGE.

Refrain.

Chers enfants, dansez, dansez :
Votre âge
Echappe à l'orage ;
Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez.

A l'ombre de ce vert bocage.
Fuyant l'école et les leçons,
Jeunes enfants, sous ce feuillage,
Vous voulez danser aux chansons.
En vain ce pauvre monde
Craint de nouveaux malheurs ;
En vain la foudre gronde ;
Couronnez-vous des fleurs.

L'éclair sillonne le nuage,
Mais il n'a point frappé vos yeux.
L'oiseau se tait dans le feuillage ;
Rien n'interrompt vos chants joyeux.
J'en crois votre allégresse ;
Oui, bientôt d'un ciel pur
Vos yeux, brillants d'ivresse,
Réfléchiront l'azur.

Vos pères ont eu bien des peines ;
Comme eux ne soyez point trahis.
D'une main ils brisaient leurs chaînes,
De l'autre ils vengeaient leur pays.
De leur char de victoire
Tombés sans déshonneur,
Il vous lèguent la gloire :
Ce fut tout leur bonheur.

Au bruit de lugubres fanfares,
Hélas ! vos yeux se sont ouverts.
C'était le clairon des barbares
Qui vous annonçait nos revers.
Dans le fracas des armes,
Sous nos toits en débris,
Vous mêliez à nos larmes
Votre premier souris.

Vous triompherez des tempêtes
Où notre courage expira :
C'est en éclatant sur nos têtes
Que la foudre nous éclaira.
Si le Dieu qui vous aime
Crut devoir nous punir,
Pour vous sa main ressème
Les champs de l'avenir.

Enfants, l'orage, qui redouble,
Du ciel présage le courroux.
Le ciel ne vous cause aucun trouble ;
Mais à mon âge on craint ses coups.
S'il faut que je succombe
En chantant nos malheurs,
Déposez sur ma tombe
Vos couronnes de fleurs.

BÉRANGER.

BOUQUET A UNE TANTE.

Puisque chacun chante
Pour vous mieux fêter,
Moi, dont l'âme aimante
Veut vous contenter,
Il faut que je tente,
Ma tante,
Il faut que je tente
Aussi de vous chanter.

D'abord, indulgente,
N'allez empêcher
Voix reconnaissante
Prête à s'épancher.
Qui vous complimente,
Ma tante,
Qui vous complimente
Risque de vous fâcher.

Amitié touchante,
Bonté sans détour
Par vos soins enchante
Cet heureux séjour,
Et toujours augmente,
Ma tante,
Et toujours augmente
Vos droits à notre amour.

Fête ravissante,
Où, sans vous flatter,
Nul qui ne consente
A vous exalter !
Mais la plus charmante,
Ma tante,
Mais la plus charmante
C'est de vous imiter.

MON CLOCHER A JOUR.

Je suis natif du Finistère ;
A Saint Pol je reçus le jour.

Mon pays est l'plus beau d'la terre,
Mon clocher l'plus beau d'alentour.
Aussi j'l'aimais,
Je l'admirais,
Et tous les jours que Dieu f'sait, je m'disais :
" Rien ne vaut ma bruyère
" Et mon clocher à jour. "

Mais, quand on m'dit que pour la guerre
Il fallait quitter mes amours,
Ma métairie et mon vieux père,
Et partir au son du tambour;
Je répondis,
Comme j'vous l'dis,
Je répondis aussi vrai que j'vous l'dis :
" J'aime mieux ma bruyère
" Et mon clocher à jour. "

La gamell' ne m'profitait guère;
J' dépérissais de jour en jour.
En marchant, j'restais en arrière,
M'arrêtant, à chaque détour,
Et puis j'pleurais,
Et je m'disais :
" Qui'c'qu'aurait dit, mon garçon, qu'tu mourrais
" Sans revoir ta bruyère
" Et ton clocher à jour ? "

— " A c'garçon-là n'ya rien à faire,
" Qu'un bon congé ; c'est le plus court,
" Dit le méd'cin : car au cim'tière
" A grands pas il va chaque jour. "
Aussitôt fait,
Comme il disait :

" V'là ton congé. " Moi, j'faisais mon paquet ;
Et je r'vis ma bruyère
Et mon clocher à jour.

DIS-MOI QU'ILS ONT MENTI.

Tu veux quitter, m'a-t-on dit, ce village !
Pour t'éloigner, ma fille, attends un peu.
Hélas ! enfant, songe, songe à mon âge :
Bientôt à lui me rappellera Dieu.
Ils me l'ont dit : tu veux partir, ma fille !
Là, dans mon cœur, ces mots ont retenti :
Toi, me quitter, toi, ma seule famille !
Ah ! par pitié, dis-moi qu'ils ont menti.

Tu ne sais pas, enfant, ce qu'est la ville ;
Tous les dangers y naîtront sous tes pas.
Près d'une mère est le plus sûr asile ;
Et puis toujours Dieu punit les ingrats.
Ils me l'ont dit : tu veux partir, ma fille !
Là, dans mon cœur, ces mots ont retenti.
Toi, me quitter, toi, ma seule famille !
Ah ! par pitié, dis-moi qu'ils ont menti.

Ecoute, enfant, au loin quand l'hirondelle,
Quittant son nid, glisse aux flots agités,
A son retour, réponds-moi, trouve-t-elle
Tous ceux, hélas ! tous ceux qu'elle a quittés ?
Ils me l'ont dit : tu veux partir, ma fille !
Là, dans mon cœur, ces mots ont retenti ;
Mais dans tes yeux cette larme qui brille
Me dit, enfant, me dit qu'ils ont menti.

EMILE BARATEAU.

LE PETIT AVEUGLE.

J'étais un p'tit aveugle, et n'avais pas quinze ans.
Mon vieux père était mort, ô trop tristes moments !
Ma mère aussi bientôt me quitta sur la terre,
Pour aller, me dit-on, dormir au cimetière.
Un sac, un bâton,
Un chien nourrisson,
C'était là tout mon bien.
Le sac sur le bras,
Je pars au p'tit pas
Sur le bord du chemin.
Adieu, la chaumière,
Ah ! ah ! ah !
Tombeau de ma mère,
Ah ! ah ! ah !
Conduis mes pas, mon petit chien,
Mon seul ami, quand tout me quitte.
Je ne vois pas ; toi, tu vois bien :
Petit, regarde et va moins vite.

J'allais tout chancelant, suivant mon p'tit ami,
Et tenant à la main le cordon si chéri ;
J'allais clopin-clopant sur la route trop dure ;
Mes deux pieds étaient nus, mon front sans cou-
Je tendais tremblant [verture.
Mes mains au passant,
Pour mendier mon pain.
" Donnez-moi, messieurs :
" Je suis malheureux ;
" Je vais mourir de faim. "

Loin de ma chaumière,
Ah ! ah ! ah !
Toi, dans ma misère,
Ah ! ah ! ah !
Conduis mes pas, mon petit chien,
Mon seul ami, quand tout me quitte.
Je ne vois pas ; toi, tu vois bien :
Petit, regarde et va moins vite.

[gneurs ;
Je frappai très-souvent le seuil des grands sei-
Mais, en voyant mes maux, ils ont ri de mes pleurs.
Que leurs cœurs étaient durs ! Ils n'ont pas eu de
[mère
Ceux qui du p'tit aveugl' méprisent la misère.
Ils disaient furieux :
" Va-t'en, petit gueux :
" Nous n'avons rien pour toi. "
Puis, prenant mon bras,
Me m'naient à grands pas
Sur le chemin du roi.
Loin de ma chaumière,
Ah ! ah ! ah !
Toi, dans ma misère,
Ah ! ah ! ah !
Conduis mes pas, mon petit chien,
Mon seul ami, quand tout me quitte.
Je ne vois pas ; toi, tu vois bien :
Petit, regarde et va moins vite.

[cœur
Quand la pauvre bergère, épanchant dans mon
Des paroles d'esprit, des mots pleins de douceur,
Et que sa douce main me donnait en silence
Ce qu'un chrétien réserve à la pauvre indigence ;

J'offrais à mon chien
Moitié de mon bien ;
Le reste était pour moi.
Pendant le repas,
Je m'disais tout bas,
Non sans un grand émoi :
" Vive la chaumière,
Ah ! ah ! ah !
" Où vécut ma mère !
Ah ! ah ! ah !
Conduis mes pas, mon petit chien,
Mon seul ami, quand tout me quitte.
Je ne vois pas ; toi, tu vois bien :
Petit, regarde et va moins vite.

Je trottai bien longtemps, toujours versant des [pleurs,
Sur la route inconnue, où tant cueillaient des fleurs,
Et voilà que soudain la triste maladie
Enlève à mon p'tit chien le reste de sa vie.
Viens à mon secours,
Maître de mes jours :
Je suis seul en ce lieu ;
En perdant mon chien,
Je perds tout mon bien.
A la grâce de Dieu !
Loin de ma chaumière ! . . .
Ah ! ah ! ah !
Et mourir sans mère !
Ah ! ah ! ah !
Quoi ! tu me laisses, mon petit chien !
Ah ! quel malheur ! ah ! tout me quitte.
Seul ici-bas tu m'aimais bien ;
Que ne suis-je encore à ta suite !

ADIEU, FRANCE CHÉRIE.

AIR *de la valse favorite de Strauss.*

Adieu, moments d'ivresse,
Rêves de ma jeunesse :
La mort déjà m'oppresse
Et vient glacer mon cœur.
Proscrit dans ma misère,
Pleurant toujours mon père,
En vain mon âme espère
Un terme à sa douleur.

Adieu, France chérie.
Que n'ai-je pu t'offrir mon bras !
O ma belle patrie !
Je pleure mon trépas.

Dans une affreuse solitude,
J'ai vu s'éteindre mon printemps,
Et la plus sombre incertitude
A mis le comble à mes tourments.

Adieu, France chérie.
Que n'ai-je pu t'offrir mon bras !
O ma belle patrie !
Je pleure mon trépas.

Berceau de mon enfance,
Heureuse et belle France !
J'admire la vaillance
De tes jeunes héros :

Ils ont quitté la terre ;
Mais leur noble poussière
Soulève encor la pierre
Qui couvre leurs tombeaux.
Adieu, France chérie, &c.

Au moins, dans sa haute infortune,
Mon père eut un vaste renom ;
Mais, hélas ! ma vie importune
S'enfuit en ne laissant qu'un nom.
O ma belle patrie !
Que n'ai-je pu t'offrir mon bras !
Adieu, France chérie,
Le ciel veut mon trépas.

O glaive redoutable
D'un génie indomptable !
Vingt ans infatigable,
Tu fis trembler les rois.
C'est mon seul héritage !
La gloire est son partage ;
Qu'il reste comme un gage
Des plus brillants exploits.
Adieu, France chérie, &c.

Longtemps une douce chimère
Berça mon cœur d'un tendre espoir.
On me parla d'une autre terre;
Je ne devais jamais la voir.
O ma belle patrie !
Que n'ai-je pu t'offrir mon bras !
Adieu, France chérie,
Le ciel veut mon trépas.

CREVEL DE CHARLEMAGNE.

L'ANGE ET L'ENFANT.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.
" Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh ! viens avec moi ;
Viens, nous serons heureux ensemble :
La terre est indigne de toi. "

" Là, jamais entière allégresse.
L'âme y souffre de ses plaisirs ;
Les airs de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs.
Eh quoi ! les chagrins, les alarmes
Viendraient flétrir ton front si pur !
Et dans l'amertume des larmes
Se terniraient tes yeux d'azur ! "

" Non, non, dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler ;
La providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.
Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse tes vêtements ;
Qu'on accueille ta dernière heure,
Ainsi que tes premiers moments.

" Que les fronts y soient sans nuage ;
Que rien n'y révèle un tombeau :
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau. "
Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles . . .
Pauvre mère ! ton fils est mort.

REBOUL.

PETIT ENFANT, BONSOIR.

Petit enfant, de dormir voici l'heure ;
L'étoile brille, il faut dire bonsoir.
La nuit déjà voile notre demeure ;
Dans le jardin, regarde, tout est noir.
Prie à genoux, et l'ange à son passage
T'apportera, venant du paradis,
Les jours joyeux qu'il donne à l'enfant sage,
Le doux sommeil et les songes fleuris.
Petit enfant, de dormir voici l'heure ;
L'étoile brille, il faut dire bonsoir.

Ferme tes yeux, ne crains rien, moi je veille
La nuit, le jour, sans jamais me lasser ;
Puis des beaux chants qui charment ton oreille
Bien doucement ma voix va te bercer ;
Et dans les cieux quand reviendra l'aurore,
Lorsque les fleurs s'ouvriront au soleil,
Je serai là pour te sourire encore,
Pour te donner mes baisers au réveil.
Petit enfant, &c.

Tu grandiras ; moi, toujours ton amie,
J'aurai pour toi mêmes soins, même amour ;
Vivre pour toi, voilà ma seule envie ;
Puisse ton cœur me payer de retour !
Si le destin te devenait contraire,
Si loin de toi le bonheur semblait fuir,
Tu trouveras encor près de ta mère,
Mon pauvre enfant, la force de souffrir.
Petit enfant, &c.

MME. PRIOU.

SI LOIN ! SI LOIN !

Quand le soir à bord ils chantent,
Leurs mille refrains joyeux,
Ces refrains qui les enchantent
Me font triste et soucieux ;
Mais quand l'étoile se lève,
Toujours, Dieu m'en est témoin,
Au lieu de chanter je rêve
A ma mère : elle est si loin !

Quand, signal d'une bataille,
Pour nous le fer va briller,
Au milieu de la mitraille,
Enfant, je suis le premier :
Car même ardeur nous rassemble.
Pourtant, Dieu m'en est témoin,
Le cœur me bat, et je tremble
Pour ma mère : elle est si loin !

Quand en mer près de nous passe
Allant en France un vaisseau,
Pour le suivre dans l'espace
Je porte envie à l'oiseau.
Comme il va dans ma patrie,
Pleurant, Dieu m'en est témoin,
Je lui jette un nom, et prie
Pour ma mère : elle est si loin !

LA VENGEANCE CORSE.

Guidé, la nuit, par ma pâle lumière,
Un étranger à ma porte frappa ;
Je l'accueillis dans ma pauvre chaumière.
Le croirais-tu, mon fils, il me trompa !
Tu sais combien j'aimais ta sœur, Marie ?
Pour elle, hélas ! je ne puis que pleurer :
De la ravir, le lâche eut l'infamie.
Mais tu reviens, enfant, pour la venger :
Va droit à lui,
Courage, audace,
Point de merci ;
Attaque en face.
Va, ne crains rien ;
Songe à ta sœur,
Ajuste bien
Et frappe au cœur.

Toi, qui servis pendant longtemps la France,
Tu sais, mon fils, tout le prix de l'honneur,
Oui, j'en suis sûr, de venger cette offense ;

Impatient, tu sens battre ton cœur.
Sur le terrain, où la mort vous rassemble,
Va, mon enfant, sois ferme et courageux;
Par la pensée, ô fils, soyons ensemble :
Car pour combattre, hélas! je suis trop vieux.
Va droit à lui, &c.

Vois ce rocher, c'est là qu'est sa demeure;
La nuit, de l'aigle il partage le sort.
C'est là que doit sonner sa dernière heure;
C'est là, mon fils, qu'il doit trouver la mort.
Oh ! le beau jour, que celui qui se lève!
Jour de vengeance ! enfin je suis heureux.
Que ce combat soit sans merci, ni trève;
Pars, mon enfant, pour toi je fais des vœux.
Va droit à lui, &c.

DEPART DU JEUNE SOLDAT.

Pour se mettre en route
Dans un noble état,
Souvent il en coûte
Au jeune soldat !

Plan-plan, plan-plan, plan-plan,
Rataplan, rataplan;
Plan-plan, plan-plan, rataplan.

Aussi du village
Partant à regret,
Ce n'est qu'avec rage
Qu'il fait son paquet.
Plan-plan, &c.

D'abord il s'obstine
A ne point chanter ;
Puis, simple machine,
Il va répéter :
Plan-plan, &c.

Mais plus il avance,
Et plus son chagrin
Cède à la cadence
De ce gai refrain :
Plan-plan, &c.

Vienne une bataille,
Le héros d'un jour ;
Brave la mitraille
Au son du tambour.
Plan-plan, &c.

Près de son vieux père
Quand il reviendra,
Notre militaire
Longtemps redira :
Plan-plan, &c.

LE DEPART DU MARINIER.

Pourquoi sur le rivage
Chanter, gais matelots ?
Si vous quittez la plage,
Ah ! redoutez les flots.

Quand bien loin de la terre
Vogue le nautonier,
Oui, toujours ma prière
Est pour le marinier.

Que toujours dans la voile
Le vent souffle léger,
Et qu'une blanche étoile
Vienne te diriger !
Quand bien loin, &c.

Ah ! que l'onde tranquille
Soit docile à ta voix !
Que ta barque fragile
Obéisse à tes lois !
Quand bien loin, &c.

ORTAIRE CONSTANT.

LES VACANCES.

AIR : *Chers enfants, dansez, dansez.*

Chers amis, quel jour heureux !
Voici le temps des vacances.
Nous voyons combler nos vœux :
Poussons des cris joyeux.

Des travaux d'une longue année
Nous voyons terminer le cours.
Vacance ! époque fortunée !
A nos cœurs tu souris toujours.

L'espoir d'une couronne
Remplissait nos loisirs ;
Le jour qui nous la donne
Comble tous nos désirs.
Chers amis, &c.

Remplis d'une vive allégresse,
Bientôt nous verrons nos parents ;
Puissent leurs cœurs, dans leur tendresse,
De nos succès être contents !
Oh ! combien notre enfance
Leur a dû de bonheur !
Que la reconnaissance
Acquitte notre cœur.
Chers amis, &c.

Il est bien permis à notre âge
De désirer le doux repos,
Quand nous avons avec courage
Supporté de rudes travaux.
Allons donc en vacances
Avec joie et gaîté ;
Que la réjouissance
Nous rende la santé.
Chers amis, &c.

LE DÉPART DU COLLÉGE.

Amis, le départ sonne,
Adieu.
Emportez prix, lauriers,
Vœux, couronne
Aux foyers.

Adieu donc, saint asile,
Adieu.
Mais nous te reverrons,
Port tranquille :
Nous t'aimons.

Adieu, toi, notre père,
Adieu.
Garde-nous souvenir,
Vœux, prière,
Paix, plaisir.

Ah ! garde-nous ton zèle,
Adieu,
Ton zèle et ton amour
Si fidèle,
Au retour.

Adieu, toi, mon confrère,
Adieu.
Reviens sage et pieux,
Doux, sincère ;
Viens joyeux.

Adieu, toi, mon bocage,
Adieu.
Garde-moi tes oiseaux,
Ton ombrage,
Gais et beaux.

Adieu, toi, notre maître,
Adieu.
Guide sage, éclairé,
Tu sus être
Vénéré.

LE CHANT DE DEPART DES ECOLIERS.

Demain va retentir la voix claire et sonore
De l'airain qui conduit nos pas,
Et nous annoncera que déjà luit l'aurore
Du jour pour nous si plein d'appas.
Puisque le devoir nous assemble
Bientôt pour la dernière fois,
Chantons et répétons ensemble,
Unissant le cœur à la voix :

Partons, le plaisir nous appelle ;
Suivons tous gaîment ses sentiers ;
A la demeure paternelle
Allons déposer nos lauriers.

Tu souris à mes vœux, après dix mois d'absence,
Toit chéri ! séjour du bonheur !
Et vous, sentiers aimés, qu'en ma première en-
Je parcourais bouillant d'ardeur ! [fance,
Oui, je vais revoir mon bocage,
L'étang et le bruyant ruisseau
Dont l'onde serpente à l'ombrage
Du peuplier et de l'ormeau.
Partons, &c.

Mais déjà le voilà le verger de mon père
Et le berceau où tant de fois,
Dans les beaux soirs d'été, près de ma tendre
J'écoutais les bons villageois. [mère,
Oh ! qu'il me tarde encor d'entendre
Chanter là-bas sur le coteau,

Quand la nuit invite à descendre
L'heureux habitant du hameau !
Partons, &c.

Lorsqu'ils nous reverront au sein de la famille,
Que nos parents seront joyeux !
Et le vieux serviteur, déposant sa faucille,
Viendra s'asseoir au milieu d'eux.
Nous dirons avec complaisance
Et nos plaisirs et nos labeurs.
Dans ce premier soir de vacance,
Que nous goûterons de douceurs !
Partons, &c.

Partons donc ; mais, avant de quitter cet asile,
Jurons tous aux pieds de l'autel
De garder notre cœur à la vertu docile,
Pur et fervent jusqu'au rappel.
Puisqu'il faut quitter notre guide,
Supplions la reine d'amour
De daigner sous sa sainte égide
Nous protéger jusqu'au retour.
Partons, &c.

T. C.

ERRATA.

Page	*vers*	*au lieu de*	*lisez*
8	10	un	an
129	9	fonde	fronde
163		L'OCEANT	L'OCEAN.
164	27	assourdit	étourdit
165	6	dedans	dans
179	2	nos	vos

TABLE ALPHABÉTIQUE

Indiquant le titre, le premier vers et ordinairement le refrain de toutes les chansons contenues dans ce recueil.

Adieu, à la grâce de Dieu 51
Adieu, charmant pays de France 60
Adieu donc, mes amis, *refrain*, 102
Adieu, France chérie 300
Adieu, ma bonne mère 132
Adieu, moments d'ivresse 300
Adieux (les) 108
Adieux à Châteaubriand 67
Adieux de Bertrand 12
Adieux de Marie Stuart 60
Admirez ce spécifique unique 268
Ah ! donnons-lui, *refrain*, 13
Ah ! jeunesse, ah ! jeunesse, *refrain*, 167
Ah ! répond tout en peine, *refrain*, 219
Ah ! vraiment c'est un bon enfant 254
Aigle (l') 165
Ainsi, content dans sa chaumière 130
Ainsi la vieille Marguerite 235
Aimant les vérités bien crues 128
A la fête du jour 185
Allons, allons, vous voyez que je passe, 230

Allons, enfants de la patrie 4
Alouette légère 193
A ma mère 90
A ma sœur 63
A mes dépens est-c' que vous voulez rire 261
Ami fidèle, écho du bois sauvage 20
Amis, célébrons la naissance 35
Amis, la matinée est belle 116
Amis, le départ sonne, adieu, 309
A mon s'cours, mes enfants, 251
A Napoléon le Grand 35
Ange (l') de la pitié 203
Ange (l') et l'enfant 302
Apaise-toi, vague fatale 97
Après le travail 103
Après trente ans d'honorables services 260
Argent (l') 107
A tout je préfère 118
Au pied d'une antique chapelle 83
Auprès de cette croix pieuse 227
Au retour de la guerre 233
Au rivage bon ménage 224
Aussi l'monde dit-i, *refrain*, 133
Aussitôt que la lumière 189
Autrefois le rat de ville 161
Aux flots où Saint Marcou 221
Aux gens atrabilaires 144
Avant de quitter le rivage 12
Avant tout je suis Canadien 24
Ave, Maria 147
Aveugle (le p'tit) 297
Aveugle (l') et son chien 83
Baptiste à la fleur de son âge 14
Barcarolle de la muette 116

Bel arbre centénaire	235
Bergeronnette	162
Bête (la) à bon Dieu	206
Bois, vallons, fertiles campagnes,	173
Bonheur (le) de la solitude	70
Bonhomme (le)	149
Bonhomme Dimanche	254
Bonjour, ma mère, *refrain*,	43
Bon ! la farira dondaine, *refrain*,	98
Bon ouvrier, voici l'aurore	114
Bons habitants du village	42
Bossus (les)	139
Bouquet à une tante	293
Bouquin (le) et le livre d'or	142
Brigantine (la)	94
Buis béni (le)	194
Bulle (la) de savon	183
Bulle (la) de savon, *par Marc Constantin*,	238
Cabane (la) de mon père	58
Café (le)	264
Ca m'arrange et ça m'dérange	255
Campagne (la)	164
Canadien exilé (le)	25
Canot (le)	117
Captif au rivage du Maure	41
Captivité	219
Celle qui m'a donné la vie	137
Ce que disait Jean	182
Ce qui rend les anges joyeux	177
C'est la petite mendiante	50
C'est le grillon, le grillon, *refrain*,	229
C'est le Tyrol, c'est ma belle patrie	171
C'est moi le petit qui ramone	195
C'est toi seule, ô Marie, *refrain*,	165

Chacun a son lot ici-bas 202
Chanson de Louis XVI 86
Chanson de Roland 121
Chanson du bon pasteur 42
Chant de départ des écoliers (T. C.) 311
Chant de l'ouvrier 114
Chant de mort des Spartiates 11
Chant des moissonneurs 199
Chant de victoire de l'Espagnol 21
Chant du berceau 209
Chant du contrebandier 205
Chant du départ (M. J. Chénier) 9
Chant du matelot 228
Chanteur (le) 183
Chantons, chantons dans chaque métier 115
Chapelle (la) de Guillaume Tell 185
Chasseur (refrain du) . . . Fontaine, tonton, 286
Châtelain (prière du) 65
Chaumière (ma) 57
Cher petit oreiller 184
Chers amis, quel jour heureux 308
Chers enfants, dansez, dansez 291
Chèvrier (le) de la montagne 169
Chez Barbin, sur une planche 142
Chez nous il est un monastère 78
Ciel, conduis ma nacelle, *refrain*, 82
Cinq sous ! *refrain*, 136
Citoyen (le) 34
Clocher (le) de mon village 78
Cloches (les) du monastère 141
Clos ta blonde paupière 209
Coco, le livre de la vie 167
Combien j'ai douce souvenance 64
Combien je te regrette 46
Comme il sourit ! comme il sommeille ! 187

202	Comme le dit un vieil adage	8
86	Comme l'mari d'notre mère	151
121	Comme un pêcheur, quand l'aube	95
42	Compagne de ma tendre enfance	63
311	Conduis mes pas, mon petit chien, *refrain*,	297
114	Conscrits, au pas, *refrain*,	124
11	Conservons l'espérance	262
199	Contrebandier (chant du)	205
21	Corbeau (le) et le Renard	159
209	Craintes maternelles (les)	180
205	Croix (la) de ma mère	137
9	Dans cette aimable solitude	70
228	Dans cette vie, *refrain*,	130
183	Dans la froide Scandinavie	30
115	Dans la main de Dieu	197
185	Dans la solitaire bourgade	66
286	Déjà le vent du soir soupire	65
65	Demain va retentir	311
57	De ma sainte patrie	52
184	Départ des recrues	123
308	Départ du collége (Mr. P.)	309
291	Départ du jeune soldat	306
169	Départ du marinier	307
142	Depuis longtemps je me suis aperçu	139
78	Depuis que pour nous le jour luit	290
82	Des Maures les hordes impies	21
136	Deux enfants	214
34	Deux enfants (les) du pêcheur	191
78	Deux frères savoyards (les)	99
141	Dindon, dindon, *refrain*,	141
209	Diogène, Sous ton manteau	112
167	Dis-moi qu'ils ont menti	296
64	Dormez, petit frère, *refrain*,	187
46	Dors au bruit de la mer profonde	67
187	Dors, mon enfant	228

Dot (la) de l'Auvergne 136
Doux rossignol, reste au séjour 63
D'un défenseur de la patrie, *refrain*, 109
D'un souffle née 183
Ecoutez bien, c'est la prière, *refrain*, 65
Education (l') à la Jean-Jacques 167
Elle est si loin, *refrain*, 304
Elle se lève, elle appelle à la vie 15
Embarquons-nous 174
En avant, Fanfan la Tulipe, *refrain*, 151
En avant, partez, camarades 124
Endors-toi, Mon fils, c'est moi, *refrain*, 88
Enfant (l') au berceau 55
Enfant de la montagne, *refrain*, 171
Enfant (l') de Sallanches 172
Enfants, de chaque gerbe, *refrain*, 199
Enfants du Dieu créateur de la terre 208
Enfants, soyez sages 181
Enfin je connais l'Amérique 22
En parlant de ma mère 222
Entendez-vous la trompette qui sonne 123
En tous lieux la foule 242
En vérité, je vous le dis 106
Fanfan la Tulipe 151
Fête (la) de l'église 218
File, file, Jeanne, *refrain*, 145
Filez, filez, ô mon navire, *refrain*, 220
Flâneur (le) 277
France adoré, *refrain*, 28
Frère, quittons le pays 225
Gai, gai, le jour de l'an 188
Gais louvetiers, c'est jour de fête 211
Gamelle patriotique (la) 269
Gardien de la citadelle 85
Gascon (le) 283

136	Girondins (chant des)	18
63	Gourmand (le)	189
109	Grand' mère (ma pauvre)	76
183	Grands nez (les)	129
65	Guerre américaine (la)	14
167	Gueux (les)	135
304	Guidé la nuit par ma pâle lumière	305
15	Hanneton, vole	186
174	Haut (le) et le Bas Canada	22
151	Hélas ! dans ma prison	192
124	Hélas ! qui pourrait oublier	90
88	Heureux enfant, que je t'envie	55
55	Hirondelle d'hiver (l')	195
171	Hirondelle (l') et le proscrit	74
172	Hirondelles (les)	41
199	Homme rangé (l')	101
208	Horloge (l') de la nourrice	216
181	Humble cabane de mon père	58
22	Humble toit (l') de mon père	49
222	Il dort, ce héros dont la gloire	33
123	Il est dans nos villages	179
242	Il est là le paradis	225
106	Il est tard ; l'ange est passé	88
151	Il est un temps où la nature	194
218	Il était un roi d'Yvetot	273
145	Il existe encore au monde	129
220	Ils vont courant la terre	70
277	Inconstante bergeronnette	162
28	Infortune (l')	69
225	J'aime le tapage	154
188	J'ai sur l'océan, *refrain*,	32
211	J'ai vu Mars descendre en cadence	266
269	J'aurai bientôt quatre-vingts ans	108
85	Jean disait : Ce sont le niais	182
283	Jeanne, sois sans crainte	145
	Je l'ai planté, je l'ai vu naître	81

Je le tiens ce nid de fauvette 71
Je loge au quatrième étage 246
Jemmy 289
J'entends dans nos montagnes 48
Je somm' devenus vieux sans rien savoir 257
Je suis de quart 163
Je suis grognard, *refrain*, 260
Je suis natif du Finistère 294
Je suis pauvre, sur la terre 104
J'étais un p'tit aveugle 297
Jeté sur cette boule 88
Jeune malade (le) 66
Jeune militaire (le) 133
Je vous revois, ce n'est point un prestige 176
Jour de l'an (le) 188
Joyeux viveurs, l'onde est tranquille 117
La brigantine 94
La campagne est belle 198
La cloche sonne 218
La douceur et la beauté 207
La fin du jour 113
La France est belle 26
L'air était froid, ma mère 43
La mer m'attend, je veux partir demain 120
Lanciers polonais (les) 30
La nuit profonde 96
La pauvre vieille pleura 170
La victoire en chantant nous ouvre 9
Leçon d'un père à son fils 73
Le diable est sorti d'enfer 258
Le dieu du jour s'avance 174
Le doux printemps se lève 176
Les gueux, les gueux, 135
Le tambour résonne, *refrain*, 37
Lettre (la) de faire part 248

L'humble toit de mon père	49
Loin de sa *patria*,	288
Loin des chalets qui m'ont vu naître	75
Loin du bruit des villes	198
Loin du sol qui m'a vu naître	204
L'ombre s'évapore	239
Longtemps battu de l'orage	288
L'on m'avait dit : Sur un autre rivage	56
Lorsque enfant j'avais ma mère	222
Lorsque la brise est assoupie	228
Lorsque l'hiver couvre le sol	229
Louis XVI aux Français	86
Louvetier (le)	211
Ma bonne mère	90
Ma Bretagne	120
Ma cabane au bord de l'eau	56
Ma chaumière	57
Ma chaumière et mon troupeau	148
Maint vieux parent me répète	101
Mais il n'a pas du tout mal fait, *refrain*,	236
Maisonnette (la) dans les bois	164
Mal (le) du pays	90
Ma Normandie	59
Ma pauvre grand'mère	76
Ma place est là-bas	37
Marquis (le) de Cadédis	230
Marseillaise (la)	4
Ma tante, ma tante	293
Ma vieille mère, *refrain*,	213
Ma vocation	88
Ménage (le) de garçon	246
Mère, écoutez . . . le canon tonne	37
Merveilles (les) de l'opéra	266
Mes amis, partons pour la chasse	286

Messieurs, vous plaît-il d'ouir 280
Moi, j'ai deux enfants 214
Moi, je flâne 277
Moi pourtant, je préfère, *refrain*, 49
Mon cher enfant, toi que j'aime 177
Mon clocher à jour 294
Mon enfant, tu voudrais comprendre 34
Mon fils, ma tendresse m'inspire 73
Mon frère, mon frère 99
Mon pauvre Pierre 132
Mon rocher de Saint Malo 118
Monsieur La Palisse 280
Mon village 46
Mouette (la) de Saint Marcou 221
Mourir pour la patrie, *refrain*, 18
Mousse napolitain (le) 288
Mousse noir (le petit) 220
Musique (la) 98

Naples 176
Napoléon, la patrie et l'honneur, *refrain*, 16
Napoléon (à) le Grand 35
Ne v'là que six mois 133
Nid (le) de fauvette 71
Non, rien n'était bon sur la terre 76
Normandie (ma) 59
Nostalgie (la) 92
Notre chant est sans mesure 77
Notre Dame de la mer 77
Notre père est parti 191
Nouveau Diogène (le) 112

O Canada ! mon pays, mes amours ! 8
Océan (l') 163
O France, une éternelle gloire 19
Oh ! ne va pas loin de notre berceau 120

Oh! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! *refrain*, 273
Oh ! rendez-moi mon léger bateau, *refrain*, 56
Oiseau bleu (l') 88
O mon pays, de tes belles campagnes, *refrain*, 75
O mon peuple, que vous ai-je donc fait ? 86
On m'assurait dans les montagnes 126
On vante ces palais 49
Orage (l') 291
Or écoutez une histoire 156
Oreiller (l') de l'enfant 184
Où vas-tu leste et pimpante 206
Où vont tous ces preux chavaliers 121
O vous, bon pasteur du village 40
O vous, messieurs, les heureux sur la terre 213

Palisse (la) 280
Papa-Mignon 156
Parisienne (la) 2
Par la voix du canon d'alarmes 18
Pâtre (le) du Tyrol 173
Pauvre (le) 104
Pauvre petit, *refrain*, 126
Pauvres enfants, qui, pour vous enrichir, 232
Pavés (les) 128
Paysan (le) 261
Paysan Lucas (le) 130
Petit aveugle (le) 297
Petite fileuse (la) 145
Petite maman (la) 187
Petite mendiante (la) 50
Petite pelote (la) 232
Petit enfant, bonsoir 303
Petit enfant, de dormir voici l'heure 303
Petit enfant, petit enfant 216
Petit enfant, que j'ai l'âme attendrie 180

	52
Petit frère (le)	213
Petit Jean (le)	220
Petit mousse noir (le)	105
Petit Pierre	2
Peuple français, peuple de braves	102
Plaintes du captif	306
Plan-plan, plan-plan, plan-plan, *refrain*,	283
Plus d'un gascon erre	109
Portant de contrée en contrée	148
Pour aller venger la patrie	136
Pour dot ma femme a cinq sous	74
Pourquoi me fuir, passagère hirondelle	307
Pourquoi sur le rivage	306
Pour se mettre en route	57
Pour trouver le parfait bonheur	16
Pour un Français serait-il des entraves	79
Précieux jours dont fut ornée	219
Prends, petit oiseau, ce que je te donne	95
Près du berceau	65
Prière (la) du châtelain	48
Prière d'une orpheline	96
Prière du pêcheur	275
Prophétie turgotine	293
Puisque chacun chante	98
Purgeons nos desserts	255
Qu'à ma port' dès le matin	200
Quand le ciel se voile	304
Quand le soir à bord ils chantent	101
Quand on n'a rien, *refrain*,	59
Quand tout renaît à l'espérance	102
Que mon sort est funeste	183
Que serait notre vie	126
Questions du jeune savoyard	200
Questions (les) d'un enfant	

Qu'il pleuve, qu'il vente	205
Qu'il va lentement le navire	28
Qui traverse à la nage	110
Quittons les plaisirs de la ville	164
Ramplan-plan . . . tambour battant	132
Rat de ville (le) et le Rat des champs	161
Recevez notre encens	11
Reconnaissance (la)	45
Refrain des ouvriers	115
Refrain du chasseur	286
Regarde, mon ange	234
Regrets (les) de la campagne	75
Remplie est notre tâche	103
Renard (le) et le Corbeau	159
Rendez-moi ma patrie, *refrain*,	68
Réponse (la) du bon Dieu	227
Ressemblance et différence	207
Reste avec ta mère	234
Retour (le)	97
Retour (le) au Tyrol	176
Retour (le) dans la patrie	28
Retour (le) du montagnard	171
Retour (le) en Helvétie	204
Rêve (le) du mousse	43
Réveil (le) de la Pologne	15
Revenant (le) Simon	251
Révolution (la) de février 1848	19
Rocher (mon) de Saint Malo	118
Roger Bontemps	144
Roi d'un petit royaume, *refrain*,	202
Roi (le) d Yvetot	273
Roland	121
Rose, l'intention d'la présente	248
Rosier (le)	81

Rossignol (le) 63
Rossignol (le) du foyer 229
Roule ta bosse 249
Sachant que pour voir du nouveau 236
Sallanches (l'enfant de) 172
Savez-vous pourquoi, mes amis 269
Savoyarde (la) 51
Savoyards (les deux frères) 99
Ses dernières paroles, *ou* Adieu, France 300
Siècle pastoral (le) 79
Si jeune encor, je connais l'infortune 69
Si loin ! si loin ! 304
Silvio Pellico 192
Si vous voulez sans peine 264
Sol canadien, terre chérie 1
Soldat (le) et le berger 39
Soldat (le) et le bon pasteur 40
Soldat français (le) 233
Soldats français, chantons Roland, *refrain*, 121
Soleil (le) de ma Bretagne 120
Solitaire (le) 110
Sommeil (le) du grand homme 33
Son souvenir, je le révère, *refrain*, 222
Souvenirs (les) 64
Souvenirs (les) du foyer 235
Souvenirs du jeune âge 68
Souvenirs (les) d'un vieux militaire 6
Souvent de la Grande Bretagne 24
Spécifique unique (le) 268
Sur ce globe, argent fait tout 107
Sur ce rivage où t'attendait ta mère 62
Sur cet arbuste sans feuillage 202
Sur la cité brille un soleil de fête 203
Sur l'air du tra 159

Sur le grand mât d'une corvette	220
Sur les flots, quand la brise est fraîche	224
Sur l'océan du monde	82
Sur mon rocher	70
Sur nos grands blés déjà le soleil brille	199
Tableau de Paris à 5h. du matin	239
Tableau de Paris à 5h. du soir	242
Tableau du jour de l'an	290
Tapage (le), *ou* Tempête,	154
Tempête	154
Tenez, moi, je suis un bon homme	149
Te souviens-tu	6
Toi qui touches la plume	197
Tontaine, tonton	286
Tournée (la) du diable	258
Travail (le) plaît à Dieu	208
Troupeau que j'accompagne	169
Tu guides sur la montagne	289
Tu vas quitter notre montagne	51
Tu veux quitter, m'a-t-on dit, ce village	296
Tu veux quitter nos grèves	234
Tyrol (le retour au)	176
Tyrol (le retour du)	173
Un ange au radieux visage	302
Un Canadien errant	25
Un jour maître Corbeau	159
Un jour une mère imprudente	165
Un tout petit roi	202
Un vieux marin	32
Usages (les) bretons	179
Vacances (les)	308
Va droit à lui, *refrain*,	305
Vaine attente	62

Vengeance corse (la) 305
Veuve (la) du soldat 109
Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête 138
Vierge dorée 215
Vieux caporal (le) 124
Vieux grognard (le) 260
Vieux marin (le) 32
Vieux soldat (le) 20
Village (mon) 46
Violon brisé (le) 138
Vive le son, *refrain*, 269
Vivent tous nos beaux esprits 275
V'là c'que c'est que le progrès, *refrain*, 257
V'là c'que c'est que l'jour de l'an, *refrain*, 290
Vocation (ma) 88
Vogue, ma balancelle, *refrain*, 176
Voilà comme je pense 233
Voilà Sallanches 172
Vois-tu cette troupe guerrière 39
Vous m'avez dit : A Paris, jeune pâtre 92
Vous qui de prêcher la raison 45
Vous qui revenez de l'armée 170
Voyageur (le) 236
Voyez, enfants, cette bulle légère 238

Fin de la table.

SUPPLEMENT

AU

CHANSONNIER DES COLLÉGES.

LES TRIBULATIONS D'UN ANGLAIS.

Refrain.

Dans les pays que je parcours,
Partout on en veut à mes jours,
Partout, yes, partout où je cours,
J'étais contrarié toujours,
Partout, yes, partout où je cours,
J'étais contrarié toujours ;
Partout, yes, partout où je cours,
J'étais contrarié toujours,
Toujours, toujours.

Ah ! bien sûr, je perdrai le tête ;
Et ça ne tardera pas, je crois :
Car pour me fair' devenir bête,
Les bêt's ils se fichaient de moi !

Parlé.—Tenez, mossé, un jouor, le docteur Green il avait ordonné à moâ, le potage de corbeau, pour le poâtrine ; je cherchai un, et je trouvai qui se promenait toute seule dans le campagne. Je fiche un coup de fiousil à lui ; je touchai pas. Mon bête de corbeau tournait autour de moâ, en disant : croâ, croâ, croâ. " Crois quoi ?

que j'attraperai pas vos ? oh! j'attraperai, " et je faisais aussi. Au bout de troâ semaines, je voyai mon bête de corbeau qu'il était assis dans un pommier. Je baissai moâ, j'approchai doucement. . . doucement . . . j'ajoustai . . . pan ! Il bougeait pas ; je pogne avec la main. Voïez la méchanceté de cet oâseau : mon politique de volaille, il avait jiongé à propos de faiser empailler lui depuis plus de quinze jouors ! (*avec colère*) pour se ficher de moâ ! Vous voïez bien, mossé, que

Dans les pays que je parcours, &c.

Un chien, jaloux de l'Angleterre,
A qui j'avais rien fait jamais,
Probablement pour se distraire,
Faisait la guerre à mes mollets !

Parlé.—Il était toujours après les jambes de moâ. (*Faisant semblant de parler à un chien*) " Vos voulez quelque chose ? hein ? " Comme je disais ça, il pogne à moâ, avec les dents, un morceau de pantalon et un morceau de viande aussi ; je courai tout de suite après, et je trouvai mon chien assis avec le propriétaire de lui. " Je volais bien savoir de quel droit, mossé le chien, vous vous permettez de . . . vous . . . permettre de venir chercher le nourriture de vous dans les mollets de moâ ? Le premier fois que vous le faisez, je coupais lé cou à vos avec un coup de fiousil. " Oh ! disait le propriétaire.—Oh ! n'y a pas de oh! je faisais.—Vous faisez ?—yes, je faisais—Eh bien ! si vous faisez, vous payer.—Payer quoi ? le chien de vous ?—Vous êtez une bête de stioupide.—Et vous, vous êtes un cornichon.—Cornichon ! qu'est-ce que ça voulait dire, un cornichon ? je prenais le dictionnaire et je voïais que, Corni-

chon, c'était une légume, qu'il était tout à fait agréable, quand il était confit dans du vinaigre ; il flattait moâ alors ; mais . . . j'avais oublié de demander à lui, si j'étais un cornichon confit ; parce que,

Dans les pays que je parcours, &c.

Loin du pays de mon pétrie,
Aut'fois comme esclave emmené
Dans les déserts de barbarie,
J'ai manqué d'être exterminé.

Parlé.—J'étais parti pour le Méditerranée dans un bêteau, et je trouvai un autre bêteau encore plus . . . plus . . . bêteau que mon bêteau. Il attrapait nous pour travailler dans l'esclavage d'Afrique.—(*Grosse voix*) " Vous allez travailler. " —" No, je travaillais jamais. "—" Voulez-vous travailler ? "—"No, no."—"No ? . . . " Bien ! on fiche à moâ des coups de bâton beaucoup. Oh ! par exemple, alors, je travaillais tout de suite. (*Grosse voix*) " Vous allez couver des œufs de dindon. "—" Couver quoi ! des œufs de dindon ! " Jamais de ma vie, je n'avais appris à couver, moâ. On mettait six dans le poâtrine, avec le recommendation de tenir les mains dessus pour le chaleur. Le premier fois, dans le précipitation, je faisais une omelette dans mon poâtrine ! Encore des coups de bâton ! encore des œufs ! Après 21 jours et 21 nuits aussi, je sentais le picotement, et le chatouillement dans le poâtrine ; je tirai de suite avec les mains, et je voïais beaucoup de petits dindons, qui couraient autour de moâ comme des petits *devels !*

Dans les pays que je parcours, &c.

LA MÉTEMPSYCOSE,

Dialogue populaire entre BLUGEON, *apprenti menuisier, et* GABOIR, *manœuvre-maçon.*

GABOIR.

Mon pauv' Blugeon, i faut que j'te dise
Une affair' qui m'occup' tout plein :
Je n'sais pas si c'est d'la bêtise ;
J'ai lu dans un liv' ce matin,
Qu'après not' mort yavait queuqu'chose
Qui nous f'sait r'venir autrement ;
Ca s'appell' la métrempsycose :
Sais-tu qu'ça s'rait ben amusant !

Parlé.—Tiens, vois-tu, v'là la chose : on ne r'vient pas en humain, pas d'bêtise ! on arrive en magnère de plante ou d'animal. Par exemple, te v'là, toi . . . bien ! tu descends la garde . . . bon ! Eh bien ! l'lend' main matin, t'es tout étonné de te r'trouver d'ssus ta f'nêtre, dans un pot de giroflée.

BLUGEON.

—Ah ! grand Dieu ! quel plaisir de mourir,
Quand on sait d'en revenir !

BLUGEON.

Ca n'm'a pas l'air très-véridique ;
Mais c'qui fait que j'te croirai bien,
C'est que l'soir, quand j'viens d'la boutique,
J'suis toujours suivi par un chien ;
Je l'tapp' ; c'est tout d'même, il s'ostine,

Et, dans mon émagination,
Ca fait, vois-tu, mais, qu'ça m'taquine ;
Parc'que je m'dis un' réflexion :

Parlé.—Au fait, c'est p't-être une connaissance qui est r'venue en caniche. Dis donc, Gaboir, si ça allait êtr' mon pauvre oncle Rémi ! . . . avec c'qu'il était frisé . . . Tonnerre ! ! ! j'm'en veux-t-i, quand j'pense que j'peux avoir donné des coups d'pied à mon onc' ! . . . J'vas-t-i respecter les chiens maintenant ! N'y a pas d'danger que j'les maltraite : je croirais toujours voir mon onc' Rémi.

Ah ! grand Dieu ! quel plaisir de mourir,
Quand on sait d'en revenir !

GABOIR.

V'là déjà que j'cherch' dans ma tête
C'que j'veux-être après mon trépas.
Ca m'est égal de d'venir bête ;
Mais j'veux des bêt's que l'on n'mang' pas.
On pourrait viv' dans la rivière ;
Un poisson, c'est queuqu'fois très-beau ;
Mais ça n'est pas là ma manière :
Tu sais qu'je n'peux pas sentir l'eau.

Parlé.—Quoiqu'ça, j'pense que ça s'rait encore un fameux moyen pour vivre longtemps, que d'se mett' poisson. Tiens, écoute, voir, une superbe chance : nous v'là gougeons tous les deux. Nous nous en allons en nous promenant tout du long ; en arrive un malin, qui jette son hameçon . . . Un moment : nous aut's, qu'a pêché dans le temps, nous n'donnons pas dans la couleur . . . Demi-tour à droite ! et . . . enfoncé l'marin !

Ah! grand Dieu ! quel plaisir de mourir,
Quand on sait d'en revenir !

Moi, qu'ai la tournur' si bien faite,
Que l'on dit qu'il n'ya rien d'si beau,
Sais-tu qu'ça s'rait joliment bête,
Si j'allais r'venir en chameau !
Quand j'finirai mon existence,
Si l'hasard veut m'faire animal,
J'voudrais qu'il euss' la complaisance
D's'arranger pour que j'fuss' cheval.

Parlé.—Par exemple, c'qui m'fâcherait dans l'état de cheval, ça s'rait d'traîner les coucous d'Saint Cloud. On rencontre une connaissance ; pas moyen d'arrêter ; et puis, à supposer que v'là un dimanche qu'i fait beau, n'y a pas à dire que tu iras du côté de la Villette ; pas du tout ; il faut toujours aller s'braquer du côté d'Saint Cloud. Tandis que si tu tombes dans l'état militaire, il y a bien plus d'agrément, et des fois ça peut se trouver, vu qu'à la guerre les ch'vaux sont toujours dans la cavalerie.

Ah ! grand Dieu ! quel plaisir de mourir,
Quand on sait d'en revenir !

GABOIR.

V'là qu'est très-bon ; mais, je suppose :
Quand nous nous métamorphos'rons,
Il s'agirait d'savoir une chose ;
Comment c'que nous nous r'connaîtrons ?
J'n'ai pas du tout ni pèr' ni mère,
J'ai perdu mon pauvre onc' Rémi ;
Je n'veux pas r'venir sur la terre,
Si j'n'y rencontr' pas un ami.

Parlé.—Dis donc, mon pauvr' Blugeon, nous sommes deux amis, pas vrai ? Il faut inventer un

moyen d'nous r'connaître. Tiens, v'là la chose : nous sommes deux animaux et nous nous rencontrons, j'suppose. Eh bien ! je n'dis rien ; j'mets seulement ma patte dans la tienne, et on se r'connaît tout de suite . . . Mais non, ça n'fera pas du tout, cela : parc'que tu peux avoir un inconvénient. A supposer que j's'rai un Eléphant, et toi un' Fourmi, si j'te mettais ma patte dans la tienne, j'pourrais t'incommoder . . . T'auras qu'à d'monter sus mon dos ; tu m'piqueras où tu voudras : je saurai que c'est toi, et en avant la reconnaissance !

Ah ! grand Dieu ! quel plaisir de mourir,
Quand on sait d'en revenir !

LE PETIT VOLONTAIRE.

Ran, plan, plan, plan, plan, plan!
Ran, plan, plan, plan, plan, plan !
Je suis soldat, tambour et commandant ;
A moi tout seul je fais mon régiment.
J'ordonne, comme général ;
Soldat, il faut que j'obéisse.
Voyez de quel ton martial
Je me commande l'exercice.

Parlé.—Portez armes ! Armes à volonté ! Par file à gauche ! en avant, marche !

Ran, plan, plan, plan, plan, plan !
Ran, plan, plan, plan, plan, plan !
Je suis soldat, tambour et commandant ;
A moi tout seul, je fais mon régiment.

Admirez mon équipement ;
Contemplez ma grande tenue ;
Mais pour moi le plus beau moment,
C'est quand je me passe en revue.

Parlé.—Halte ! front ! alignement !

Ran, plan, plan, &c.

Pour moi je n'ai point de faveur
Lorsque j'ai mal fait mon service,
Et je m'impose avec rigueur
Huit jours de salle de police.

Parlé.—Vous résistez ! Ah ! vous manquez à votre supérieur ! Vite, au conseil de guerre ! . . C'est encore moi qui suis le conseil de guerre.

Ran, plan, plan, &c.

H. DEMOLIERE.

LA MINE D'OR,
OU
LE DEPART POUR LA CALIFORNIE.

Refrain.

C'est délirant,
Ebouriflant,
J'en suis vraiment
Dans l'raviss'ment.
Jour de Dieu, quel divin trésor
Que ce pays tout cousu d'or !
Tout l'univers, je le parie,
Va filer en Californie.
Sans plus tarder,
J'veux m'embarquer,

Pour m'en aller coloniser ;
Sans plus tarder,
J'veux m'en aller
Pour me coloniser.

Hier soir ma voisine Lapierre,
Causant chez l'papa Bourguignon,
M'a dit que, dedans cette terre,
L'or y vient comme un champignon.
J'prenais tout ça pour d'la bêtise ;
Mais l'marchand d'tabac d'à côté,
A qui je prends souvent eun' prise,
M'a dit qu'c'était la vérité,
La vérité, la vérité.

Dire que dans la . . . la . . . (ah ! mon Dieu ! j'viens de l'dire tout à l'heure ... la Caliborgne ? .. l'Alkali ? . . . c'est trop fort ! . . . ah ! je l'tiens, la *Californie*), dire que, dans cette partie du globe, les habitants ont des mines ! des mines d'or, quoi ! et que les rues sont pavées avec ce précieux métal, que ceusse qu'en a pas ont la petitesse d'appeler une chimère ! Mais, c'est-à-dire que le fantastique pays de Cocagne, n'est plus qu'un misérable paltoquet, auprès de celui-là. Ah ! . . .

C'est délirant, &c.

Usant de c'que l'hasard nous livre,
Chacun peut être matador :
A bas et l'argent et le cuivre !
On va tout faire avec de l'or.
A mes cass'troles j'dis bernique ;
Je ne m'en servirai jamais ;
Pour n'plus attraper la colique,
Dans l'or j'm'y jott'rai mes p'tits mets,
Mes petits mets, mes bons p'tits mets.

Pus souvent que j'm'exposerai encore à m'asphyxier avec du vert-de-gris ; j'vas sanger mes batteries, comme dit c'tautre. D'après c'qu'on a découvert, tout l'monde en aura . . . *des couverts !* C'est l'estinction, la désolation et l'abolition . . . des usuriers et des rétameurs de fourchettes ! enfoncés le melchior et le vermeil ! . . . et c'pauv' monsieur Ruolz, qui *dore* depuis si longtemps en compagnie, qué réveil pour lui ! . . . . arrière, les pièces de cinq francs, et les membres de sa famille ! . . . c'est ça qui va *décimer* les *décimes* ! . . . et les manacos, donc ! . . . j'vous d'mande un peu, qui'q'qui voudra s'abaisser au point de se baisser pour en ramasser ? Mais quoi donc qu'on va en faire ? . . . Ah ! mais j'y pense ; au lieur de *faire faire* des ch'mins d'*fer* en *fer*, je n'sais pas pourquoi on *diffère* de *faire refaire* des ch'mins d'*fer* en cuivre ? ... Tiens ! *Abondance de ch'mins n'nuit pas*, comme dit l'proverbe ; ça n'empêch'rait pas qu'les ch'mins d'*fer-aillent*. C'est délirant, &c.

Mais v'là qu'au mélieu de ma joie
J'oubliais d'lire, en vérité,
L'billet qu'ici l'on me renvoie,
Et qui m'vient d'je n'sais d'quel côté.
Comme le dit le pèr' Lucimbre,
Des lettres, on en est encombré ;
Depuis qu'on a réduit le timbre,
Je crois que tout l'monde est timbré !
L' monde est timbré ! il est timbré !

Et on appelle ça eune économie ! D'pis qu'les lett' sont à quat' sous, j'en r'çois eune douzaine par jour ; au point que j'passe le reste de ma jeunesse à les lire. Mais, c'est exhorbitant, ça ! ... on devrait mettre un impôt sur ceusse qu'abusent de

leur plume . . . Voyons d'où me vient cette lettre . . . Ciel! de la *Californie !* j'vas savoir au juste c'qu'il en retourne . . . Voyons la signature . . . tiens ! . . . c'est du père GRIBOUILLOT ! . . . (Lisant), *Ma chère madame* FREMOUILLARD, *depuis six mois, j'habite la Californie où tout le monde nage dans l'o* . . . tiens ! c'te bêtise ! dans quoi donc qu'i croit que j'crois qu'i nage ? . . . *où tout le monde nage dans l'opulence* . . . Ah ! je m'avais trompée . . . c'est qu'il écrit ! . . . des vraies pattes de mouche, quoi ! et pis, pas d'osthographe ! . . . *tous les chemins sont remplis de pierres* . . . eh bien, c'est avantageux ! mais ce pays est un véritable casse-cou ! . . . ah ! *remplis de pierres fines ; ceusse qui ne possèdent que* 20 *millions, sont enfermés dans un des pots* . . . Comment ! i vous enferment dans des pots ! sont-i crûches ? . . . ah ! *dans un dépôt de mendicité. Les vivres sont d'un prix un peu salé, ici ; ce qui altère beaucoup* . . . j'crois bien . . . *ce qui altère beaucoup la bourse. Un artichaud à la poivrade coûte six cents francs, et la viande de boucherie, revient à* 30 *mille francs le kilo, quand elle paraît sur table !* . . . Ah ! bonté du du ciel ! si cher que ça, quand elle est cuite ! . . . Mais ça n's'ra jamais *cru ! Heureusement qu'ici la mine d'or dure toujours, et que grâce à elle, on peut mettre un pot au feu de cent mille livres, sans être exposé à boire un bouillon.* (Avec enthousiasme) C'est un bonheur *consommé!* J'en veux pas lire d'avantage ; v'là qui m'détermine ; j'quitte Paris, que j'abomine, et je m'achemine au pays des mines, me méthamorphoser en colonne Californine.

C'est délirant, &c.

MA TANTE OPPORTUNE,

OU

LE MENAGE D'UNE VIEILLE FILLE.

Ma tante Opportune, fille majeure, ayant une passion désordonnée pour les chats et les petits oiseaux.

Grisgris, matou sexagénaire, établi à poste fixe sur l'épaule de sa maîtresse.

Petit-fils, *Petit-mignon*, } serins, 12 ans seulement, mais leur existence est assurée par une rente viagère de 200f, inscrite au grand livre.

Moi, seul et unique parent, demeurant sur le même carré, respectant les chats, les chiens et généralement tous les animaux orduriers.

Ma vieille tante Opportune
Aimait tant les animaux,
Qu'ell' me laisse sans fortune,
A la mort de ses oiseaux.
N'ayant qu'un chat pour famille,
Deux vieux serins, outre moi,
Ah! disait la vieille fille,
Nous r'gardant avec émoi :

" Moi, j'aime les bêtes ;
" Est-c' comm' ça qu'vous êtes ?...
" C'a fait tant de mal,
" D'voir souffrir un animal !
" Ca fait tant de mal !
" Un pauvre animal ! "

Un jour son chat rendait l'âme ;
Je tâchais de m'attendrir.
La vieille tombe et se pâme :
" Mon chat ! mon chat va mourir ! "
Moi, je l'prends, mais l'matou crève.
Dans l'égar'ment d'sa douleur,
Ma tant', qu'un tel coup achève,
M'chass' comm' un empoisonneur ...

Parlé.—Mais c't'égal, pauv' femme, faut pas lui en vouloir.

Elle aimait les bêtes, &c.

Oubliant, dans sa colère,
De rentrer ses canaris,
Pendant qu'ell' se désespère,
Ils meur' de froid, pauv's chéris !
Seule alors, la vieille fille,
M'écrivit : Reviens chez moi.
Au mond' n'ayant plus d'famille,
Je m'suis souvenu de toi :
Car j'aime les bêtes, &c.

" Je n'comprends pas la morale.
"—Vous n'avez pas d'sentiment.
"—Je ne vois qu'un chat qui râle.
"—Moi, je vois un fait touchant :

« Qu'une fille se marie
« Ou garde le célibat,
« Il faut aimer dans la vie
« Ou son époux, ou son chat. »

Parlé.—Mais faites mieux.

N'aimez pas les bêtes;
Restez comm' vous êtes :
Ca fait trop mal,
Qand on est sentimental !
Ca fait trop de mal
D'êt' sentimental !

L'ASTRONOMANIE.

Refrain.

Collez votre œil à mon optique,
Et, grâce à c'lorgnon sans pareil,
Vous découvrirez, jé m'en pique,
La lune mieux qu'en plein soleil.

Tous les jours, dé l'astronomie
J'élargis l'cercle, et, si j'suis pas
Membré dé cette académie,
C'est qu'l'envie est dé tous états :
J'fis tant d'jaloux par mon savoir,
Qu'jamais on n'voulut m'y r'cévoir.

Du resté jé m'en bats les flancs, et ça né m'empêché pas dé *voler* dans lés regions lés plus réculées dé notr *é pôle*. Jé respecté mes rivaux dé l'Observatoire ; mais jé crains pas dé dire, qué sé grand *corps dont* j'eusse fait l'ornément, doit sé

mordré lés doigts jusqu'à la troisième capucine, et êtré comme un *crin* dé m'avoir donné du *balai*. Messieurs, il y a uné foulé dé *gens bons*, pour né pas diré plus, qui croient qué la lune est un réverbère, allumé par l'Eternel pour fairé concurrence au gaz. C'est une énormé bêtisé : car moi, jé prouvé sans répliqué, qué c'est lé plus grand *dés astres*. Cé monde, habité comme ici-bas par dés gens dé loi, dés macaires, et autres industriels, est inconnu dé ceux qui n'a jamais plongé dans cé *verre d'au*tant plus étonnant, qu'il rend les objets quinze cents fois plus gros qué nature, au point qu'une froumi a la *conférence* d'un *po . . . potame* et qu'un tambour major est dé taille *sans s'ausser sur ses* pieds, à cé qué sa *canne aille* au faite du *Louquisor*, lé quel fut jadis érigé par cé grand *Séjocrisse* (*Sésostris*), et de nos jours, dressé en haut par lé bas.

Collez votre œil, &c.

Au moyen de cetté lunette,
Il n'est plus rien, rien dé caché.
D'un procédé neuf, elle est faite
Pour bien voir à très-bon marché !
Avec dix centimes, deux sous,
Jé vous mets au-dessus dé vous.

Approchez ; c'est lé moment lé plus favorable : car c'est justément à l'heure où vous allez vous jéter dans les bras d'*Orphée*, lé dieu du sommeil, qué, dans cé climat *élévé*, tout lé monde *est lévé*. Chacun vaque à ses affaires. Les négociants dé chimiques allemandes font *feu et flammes* pour

allumer la pratiqué ; mais ça né *prend* pas toujours. Enfin, les arracheurs *dé dents* sont *déhors*, courant après leurs mâchoires. En général, les *lunatiques* né sont pas manchots, et lé docteur *Tranchamord* fait savoir au public, qu'il vient dé trouver une découverte *chicoquancurdinosupériorimirobolantifique ;* cette opération, qu'il appelle lé *trapisme* (*strabisme*), a pour effet dé rendré la vue aux sourds, et l'ouie aux aveugles. Cé *patricien* né manqué jamais son *coup ;* il sé lé couperait plutôt.

Collez votre œil, &c.

Avec moi vous pouvez connaître,
Sans faire un poucé dé chémin,
C'dont vous n'vous doutez pas pét-être :
Mon verre approch' tout sous la main.
Curieux ! rien n'est amusant
Comm' dé lir' dans lé firmament.

C'est-à-diré qu'en moins de rien je vous *roue* à connaître *les cieux*, ainsi qué les travaux des *lunetiers*. Cé peuple a la bossé de l'invention, en voici uné preuve : un mécanicien, *nommé* César et *rénommé* commé la galette du Gymnase, voulant procurer à ses concitoyens un certain liquide fort goûté par lé borbillon, s'ingéra dé foirer un puits *athénien*, uont qué j'en fais voir les *vertiges*. Après avoir sondé cette terre ingraté, sans en rien extrairé qué des fonds dé bouteilles, des sémellés dé savatés et dés *moules* dé boutons, cet ingénieur *habile* finit par s'en *faire et* . . . il allait

envoyer tout lé bataclan chez *Platon*, le roi *diablotin*, né sé voyant pas d'eau à boire ; quand tout-à-coup uné *trombe d'ellé fend* la terre et lui crache sans façon au visage. A cé coup de *pompé*, *César* en eut *plein lé dos*, et il n'y vit d'abord qué du *feu* ; mais à la moiteur de sés effets, il réconnut son erreur, et il put voir *clairement* qué sa marchandise était *trouble*. Du reste il s'en fichait commé dé Colin Tampon : lé résul*tat tant attendu-t-était atteint*, et la disette est impossiblé : car ils ont de l'eau *de puits*.

Collez votre œil, &c.

Chacun votré tour ; prénez garde
Dé mé déranger mon objet.
Qué célui qui payé, régarde
Jusqu'à cé qu'il soit satisfait.
Né soyez pas longs cépendant :
Deux sous n'font pas des monts d'argent.

Faisant approcher un Anglais.

Avancez, noble insulaire, et lancez vos régards dans une esphère où c'que vous n'avez *point été*. Ce qui vous éblouit pour lé quart-d'heure est lé spectaqué d'une fête donnée par la confrérie *dés bouchers, en réjouissance* de la fin tragiqué du bœuf gras dont ils ont coupé le *fil et* . . . débité les *morceaux* dé sa *culotte*.—Jé entrévoïais qu'un fond noïr.—C'est fauté d'habitude. Fixez toujours et vous entendrez lé bruit d'un feu *ruggiericoartificiel* —Jé entends qué votré bec.—Cé coup d'œil mérité votre admiration.—Jé apercevais toujours rien.—Alors, britannique, vous

êtes louche.—God-dem ! vous disez qué jé mé mouche ; jé allais boxer vous.—Voyons, voyons, milord, né rageons pas et examinons si c'est qué ma machiné est indisposée . . . Juste ! régardez, mon ambassadeur . . . A-t-on vu un galopin pareil ? Réviens-y, mé ficher uné calotté sur mon télescope ; je té soignerai, va, *moutard !* —Laissez-moâ, vos et votre *moutarde, vous me montez au nez*, et je avais envie aussi de *calotter* votre figuioure à vous qui a volé moâ.—Volé ? merci ! je n'ai rien reçu.—Gardez toute, mais vous m'y rependrez plous.—Tant mieux pour toi, méchant mangeur dé *plumpuding :* car si jé t'y répince, jé té frotterai si bien les *reins* qué tu t'en ressentiras en touchant tes *côtes* . . . A qui l'tour, là, messieurs ?

Collez votre œil, &c.

PETIT-JEAN TETE DURE.

Où c'qu'est l'bon temps qu'jétions cheux nous,
Au lieu d'êt' militaire ?
Que j'plantions, qu'j'arrosions nos choux,
Et que ma tendre mère
Me r'passait d'si bons coups ?
Pour faire l'exercice,
I m'tienn' deux heures sans broncher !
I m'en pousse un' jaunisse ;
J'peux pas même apprendre à marcher.

Parlé à la manière des troupiers, et en faisant bien ronfler les r.

Ca n'a l'air de rien d'marcher ; mais quand vous voulez suivre les vrais documents, c'est bien compliqué, allez ! pac'que d'abord, le gouvernement veut absolument que le soldat carcule soixante-cinq centimètres d'un talon à l'autre, et d'une ! et puis, nous avons la gauche et la droite, où c'que j'm'embrouille toujours invinciblement. L'caporal instructeur, Simon Toupet, m'a pourtant conféré un moilien de m'y r'connaître ; il a même évu l'obligeance de l'attacher lui-même ; mon Dieu, oui, du foin pour ma gauche et de la paille pour ma droite ! J'sais ben qu'ça leur-z-y fait un signalement ; eh ben, vous m'croirez si vous voulez, ça m'ahurit encore plus, quand i m'crie :

Petit-Jean contrefait la grosse voix de son caporal, et marche tout à contretemps.

Foin, paill', foin, paill' . . .
Allons, Petit-Jean,
Sois donc intelligent :

Petit-Jean ayant peur du caporal.

Foin, paill', paill', foin . . .
Caporal, c'a va plus mal.
C'est-i foin ? c'est-i paill' ?
Queu cass' tête infernal !
Caporal ! caporal !
Ca va-t-encor plus mal.

Je suis loin de critiquer vraiment
L'plus bel état du monde ;

Pourtant j'avoûrai franchement
Qu'ma profession abonde
En tout' sort' d'embêt'ment ;
Et quand je r'capitule
Mes nombreux vèxements divers,
A bon droit j'm'intétule
Le souff'douleur de l'univers.

D'abord, c'est moi qui fais la soupe aux camarades ; mais c'est très-peu moi qui la mange, la soupe ; vu qu'étant distrait, je manque toujours mon tour à la gamelle, et, quand j'm'avance, je n'attrape que des coups de cuillers sur mes doigts infortunés et rétardataires. Ensuite, le caporal instructeur se plaint perpétuellement que mes talons ne se touchent pas. " Ah ! sapristi ! qui dit, je te proclame de la grande famille des cagneux, mon vieux, archi-cagneux : pour que tes talons joignassent, il faudrait qu'on te rognasse trois pouces d'osses en dedans de chaque genou ; et, comme ça pourrait être douloureux, je poursuis les documents.

Foin, paill', foin, paill' . . .
Allons, Petit-Jean,
Sois donc intelligent :
Foin, paill', paill', foin . . .
Caporal, ç'a va plus mal.
C'est-i foin ? c'est-i paill' ?
Queu cass' tête internal !
Caporal ! caporal !
Ça va-t-encor plus mal.

Mais v'là-t-i pas qu'i dit comm' ça
Que j'ai la têt' trop dure :

Qu'étant cagneux, et cætera,
Ce soir, la chose est sûre,
Cheux nous on m'renverra :
Ma foi, viv' les ganaches
Et les g'noux cagneux dans les rangs !
J'vas r'voir mon ân', mes vaches,
Mes chers dindons, mes chers parents !

Très-joyeusement.

Eh ! vite, eh ! vite, ma blouse, mes sabots, mon casque à mèche (tricotant vivement des jambes) ; j'peux être cheux nous su' l'coup d'six heures ; c'est l'heure où c'qu'on trait la rouge. C'te pauvre rouge ! c'est moi que j'la trayais ; j'avais toute sa confiance ; j'sus sûr qu'a va me r'connaître et m'donner queque bon coup d'corne, en me r'gardant avec ses grands yeux bleus (il rit bêtement). Et nos canards donc, ces pauv' barboteux ! i n's'ront pas encore couchés . . . v'là dés êtres qui m'étaient attachés ! me f'saient-ils bon accueil, quand j'leur-z-apportais à manger ! Ah ! ça va-t-être une vraie fête de famille, surtout si mon père et ma mère en sont ! En avant, marche !

Foin, paill', foin, paill' . . .
Allons, Petit-Jean,
Sois donc intelligent.
Foin, paill', paill', foin . . .
N'ayant plus l'caporal,
Qui m'app'lait animal,
Je crois qu'ça va moins mal ;
N'ayant plus l'caporal,
Ça va pourtant moins mal.

Quen bonheur ! j'viens d'apercevoir
Le clocher d'mon village !
Mes chers parents, j'vas donc vous r'voir,
Sous nos grands saules, j'gage,
Qui font le r'pas du soir . . .
D'la soupe aux choux qui fume !
Mon nez se régale déjà,
Oui, j'la sens, oui, je l'hume . . .

Parlé.—Oh ! les v'là ! les v'là ! Ils sont assis ; ils bouffent joliment !

Bonjour, maman ! bonjour, papa !

Riant bêtement et avec beaucoup de gaieté.

C'est moi ! me v'là ! Petit-Jean ! j'ai pas été longtemps, hein ? . . . i n'veulent pas d'moi ; i m'ont mis au r'but, j'ai la tête trop dure . . . Ya-t-i encor d'la soupe ? tiens ! v'là ma cousine ! bonjour Margoton. Tu n'sais pas, j't'apprendrai demain à marcher militairement . . . donne-moi d'la soupe . . . avec du foin et d'la paille . . . donne-moi-z-en encore . . . V'là comme on dit :

Foin, paill', foin, paill' . . .
Allons, Petit-Jean,
Sois donc intelligent.
Foin, paill', paill', foin . . .
M'disait mon caporal,
En m'app'lant animal.
Ca marchait toujours mal ;
C'allait mal ! c'allait mal !
C'allait d'plus en plus mal!

AMEDEE DE BEAUPLAN.

LA VAPEUR,

OU

PETITION DU PERE TRAFALGAR,

COCHER DE COUCOU.

Tout meurt dans l'siècl' de la lumière ;
L'coucou, vaincu par la vapeur,
A cessé d'fournir sa carrière :
Car l'eau, le feu caus' mon malheur.
De St. Germain j'faisais l'service,
J'mettais quatr' heur's ordinair'ment ;
Chevaux, lapins, soldats, nourrice,
Oui ! tout le monde était content.

Parlé.—Qu'est-ce qui n'connaissait pas, de Paris à St. Germain, le vieux Trafalgar, le père du lapin, la providence du Tourlourou ? . . . à quinze sous ses places ! et moitié prix pour messieurs les mil-l-l-litaires ! . . . ça marchait, dans ce temps la ! . . . pas trop vite, mais enfin . . . Quand tout d'un coup, le diable s'en mêle : on pose des tringles en fer à travers les champs ; on chauffe une bouillotte, et j'vois une trentaine de char-à-bancs qui couraient à la queue pour nous la faire . . . C'est comme ça que ça se joue, que j'dis ! Une minute ; je ne suis pas le plus fort : aussi

Au gouvernement,
Moi, directement,
Craint' de fin tragique,
J'adresse un' supplique.

Le tuyau fumeur
Fera mon malheur :
Aussi j'en ai peur,
Et j'fuis la vapeur.

Puis sur St. Cloud j'mets ma voiture,
Mon édredon numéroté.
Bientôt l'wagon roule et murmure . . .
Faut s'établir d'un aut' côté.
Par des chemins tous en ferrailles,
Méchant destin, tu me poursuis !
Car on en fait deux pour Versailles,
Un pour Corbeil, un pour St. D'nis.

Parlé.—C'est tout ça qui m'en a fait éprouver une (comme i disent) de locomotion ! C'est vrai ! chassé de St. Germain, je file sur St. Cloud (*criant*) : " St. Cloud ! St. Cloud ! " Ah ! ben, oui ! la route en fer me rejoint et me poursuit ! Je cours sur Versailles : même jeu ; plus qu'ça d'vapeur, excusez . . . En v'là une puissance qui va dévorer tout, à commencer par les lapins ! Oui, mais pour mettre ordre à ça,

Au gouvernement, &c.

Mon vieux Cosak, ma vieill' Cocotte,
Voyons, qu'est-c'que j'vas fair' de vous ?
J'suis ratissé comme un' carotte ;
Enfoncé, l'patron des coucous !
Adieu, l'avoin', adieu, l'fromage ;
Pleurez, plus rien dans mes goussets.
Cosak, va chez l'marchand d'cirage,
Et Cocott', chez l'marchand d'briquets.

Parlé.—En v'là un sort pénible pour ces pauv's bêtes ! et quand viendra tout-à-fait le règne de la vapeur, qu'est ce qu'on en f'ra de ces pauv's chevaux ? . . . des beeftecks pour les restaurants, à vingt deux sous ? . . . plus de chevaux, plus de cochers ; on aura des wagons anglais, des courses en wagons, et la cavalerie ne sera plus que la wagonnerie . . . et, comme il vaut mieux s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints, j'écris au gouvernement. Il comprendra ma position, lui, le char de l'état. Comme indemnité, je demande mon passage gratuit en Afrique pour moi et mes bêtes...

Au gouvernement, &c.

Tout mon espoir est en Afrique :
C'est un pays dépouillé d'eau ;
Pas d'charbon d'terr', pas d'mécanique ;
Mon seul rival sera l'chameau.
Mais je n'crains pas c'te concurrence.
Pour ménager leurs escarpins,
Les bédouins viendront, comme en France,
S'mett' sur la banquette aux lapins.

Parlé.—Oui, c'est ça ; je débarque avec mes bêtes en Algère, et, comme il n'y croît aucun charbon, en dépit de la vapeur, j'établis une ligne d'Oran à Mascara (*criant*) : " Mascara ! Mascara ! Oran ! Oran ! Mascara ! " ... Je diminue mes prix, et je fais le bonheur des nourrices et du lapin bédouin . . . " Mascara ! Mascara ! voilà not' bourgeois ! "—" Montez, mon moricaud ; à bas la vapeur ! enfoncés, les caravanes et les chameaux du désert !

Au gouvernement, &c.

ERNEST BOURGET.

L'ANGLAIS ÉCONOME.

Enfin jé avais vu le France,
Sur le bâtiment de vapeur.
Oh ! le beau pays de bombance !
C'est un pays de bambocheur.
Les Français n'étaient pas avare ;
Chez eux l'argent n'était pas rare.

Parlé.—Au lieu que dans cette scélérate de London, il fallait guineter beaucoup pour divertir soi ; il fallait des argents en foule, des monnaies en multitude : c'était beaucoup fort very désagréable !

Oh ! c'était sans regrets
Que je quittais
Le Angleterre :
Car pour tout' les anglais,
Oh ! que la patrie est chère !

Sur le paquebot de fumée,
Je avais eu le tournoîment ;
J'ai joui de beaucoup de nausée
Et bien d'autres désagréments.
Le mer m'avait fait tant malade,
Que je souis venu tout . . . panade.

Parlé.—C'était encore cette gredin de pays qui était cause ! Si je avais été naqui dans le France, je né avait pas besoin de traverser le mer pour y être . . . voituré. Oh ! que le Angleterre m'avait coûté !

Oh ! c'était sans regrets, &c.

Comme il fallait du numéraire,
Rien que pour le nourrissement,
Et le rosbiff aux pomm's de terre,
Il était grandement coûtant ;
Il fallait s'enivrer de bière,
Souvent de l'eau de le rivière.

Parlé.—Au lieu qu'à Paris, dans Richelieu street, je dînai fort bien pour dix neufe sous, et le Chester fromage, il valait bien moins que dans son pays natal.

Oh ! c'était sans regrets, &c.

Et dans cett' pays le police,
Il était fortement véxant ;
Les juges étaient des injoustice :
On n'avait pas pour son argent.
Je avais un fois, sur mon âme,
Cassé vingt guinées de vieill' femme,

Et le cabriolet de moi, qui avait jeté elle dans le pavé, l'avait presque guère tuée. Mais à Paris, je avais un fois écrasé un petite savoyard pour 45 sous ! tout entier ! c'est que dans le France au moins, il y avait toujours des circonstances exténouillantes, toujours ! tonjours !

Oh ! c'était sans regrots, &c.

EDMOND ELLOVÉ.

J'IRAI M'PLAINDRE AU ROI.

Pardon, excus', capitaine,
Mais dans mon corps j'existe pas :
C'est chaqu' jour que j'suis d'semaine,
J'pourrai jamais me mettre au pas.
Du soir au matin j'fais trop d'exercice :
Aussi je n'fais qu'dépérir ;
Je sors de mes gonds, je quitt' le service ;
Aussi je viens vous en prév'nir.

Capitaine, comme il faut être civil dans l'militaire, et que les lois de la discipline c'est pas fait pour les . . . enfin, n'importe. capitaine ; j'ai pas voulu déserter sans vous en faire part, en foi de quoi, je suis invulnérablement fixé . . .

Non, non, non, non, non ! plus d'giberne !
Adieu, cantine ; adieu, caserne ;
Si vous m'gardez malgré moi,
Ah ! j'vous l'cache pas, j'irai m'plaind' au roi.

L'aut' soir, j'vais à la maraude,
Poussé par notre caporal ;
L'sergent major m'pince en fraude,
Et c'est qu'il est un peu brutal !
C'est toujours partout moi qu'est la victime :
S'il tomb' quequ' prun', ça me r'vient ;
Si d'hasard j'ai fait queque action sublime,
C'est jamais d'moi qu'on se souvient.

C'est-z-actuel de point z-en point, capitaine, j'ai pas encore pu décrocher une pauve p'tit' permission d'onze heures ; l'major, i dit que c'est pas dans mon tempérament. C'pendant, capitaine, je d'viens à rien, quoi ! je m'éteins comme une chandelle d'un sou ; j'n'tiens plus sur mes fils de fer ; je m'en vas si énormément, que mes jambes se transforment en flageolets : c'est pourquoi que les anciens, i disent comme ça, que je fais de l'harmonie de pantin, capitaine.

Non, non, non, non, &c.

Quand mêm' qu'l'ouvrage est pas faite,
Le camarad' qu'est pas manchot,
Découch', sans tambour ni trompette,
Rentr' par la f'nêtre, et ne dit mot.
Puis on dit qu'c'est moi qu'un démon transporte,
Qu'est la caus' de tout ce bruit ;
Comm' la vivandièr' l'aut' semain' qu'est morte,
Et qui se relevait la nuit.

Car enfin, capitaine, si c'était pas moi qui fait tout, eh ben ! ça serait fort mieux. Faut vous dire, capitaine, que le camarade de chambrée, i dit comme ça, qu'i s'amuse à mon ombre ; à la gamelle, i pique deux coups pendant moi qu'un, et quand que mon fournîment est bien r'luisante, il fait celui de se tromper, pince la mienne, et à la parade, c'est moi qu'est pincé.

Non, non, non, non, &c.

J'veux plus faire la cuisine :
Car ça m'empêche l'appétit.
J'aim' mieux la sall' de d'scipline,
Que d'laver l'endroit qu'on m'a dit.
C'est ben vrai, ma foi ! que c'est pas tout roses ;
C'est dur, pour faire un guerrier !
J'm'ai pas engagé pour fair' tout' ces choses ;
J'veux me remettr' garçon meûnier.

Indubitablement, capitaine, j'm'ai pas offert en victime pour la patrie, pour faire le ménage et autres ingrédients que je veux pas dire ! On ne m'fesait pas tant tourner au moulin. Ah dam ! il faut qu'j'y retourne, ou je n'me vois pas blanc : d'ailleurs, capitaine, j'suis monté comme un ognon . . . Capitaine, n'ya qu'ça.

Non, non, non, non, &c.

LA MÈRE JOCRISSE.

Voui ! contre nous tout l'mond' conspire ;
Oui, l'on en veut à not' bonheur ;
Voui ! l'on nous haît, on nous déchire ;
On a juré d'fair' not' malheur !
Si vous dites : " C'est un Jocrisse ! "
Bien certain'ment, on répondra,
Que l'on tira
Un grandissim' feu d'artifice
Le jour qu'est né ce gaillard-là.

Et c'est qu'il n'y a pas à dire, quand on dit *Jocrisse*, on dirait qu'on a tout dit. Eh bien !

c'est ce qui vous trompe, vous et tous ceux qui nous prennent pour point d'mire, et bien d'autres encore dont je ne veux pas parler, et qui sont plus bêtes que nous . . . à commencer par Madame Chardonneret, qui fait sa maline, et qui s'est évanouie hier matin, parce qu'on lui annonçait que son mari, Monsieur Chardonneret, revenait des îles Canaries avec une tête de lion, des dents d'éléphant et une trompe !

Est-on plus bêt' que ça,
Oui-da ?
Mais la race humaine
Est une graine
De niais !
Et la branche des Jocrisse
Et des Lapalisse
Ne s'éteindra jamais !
Non, non, jamais !
Non, non, non, non, jamais !
Non, non, non, non, jamais !
Jamais, jamais, jamais, jamais !
Jamais !

Vous, qui croyez à l'éclairage,
Qui doit détrôner le soleil ;
Vous qui croyez tant au cirage
Detachofuge et sans pareil ;
Vous me procurez bien des peines,
Vous qui croyez tous aux ballons :
Oui, nous verrons
Ces fameus' flott' aériennes
En l'air nous m'ner à reculons.

Mais c'est-à-dire qu'il en tombe, qu'il en pleut, qu'il en grêle, des Jocrisse !... Les gens qui prennent pour des *beeftecks* des *vach'tecks : Jocrisse !*... Les gens qui croient au serpent de mer : *Jocrisse !* aux veaux à trois têtes : *Jocrisse !*... au sel renversé : *Jocrisse ! Jocrisse ! Jocrisse !*... Et dans les temps, c'était encore bien pis !... Mais, à Jiroflay, mon village, d'où j'suis née native, est-ce que le conseil municipal n'avait pas fait écrire sur les promenades : *Bancs pour s'asseoir, Pont pour passer l'eau, (Nota) Les personnes qui ne savent pas lire peuvent prendre le bac!* ... Et not' voisin, dans l'même pays, en v'là un Jocrisse renforcé ! Je me souviendrai toute ma vie du jour où il est venu, d'un air si triste, trouver mon père pour lui dire (Jargon normand) : " Ah ! mon bounhoumme, j'avions plantai dans mon jardin des poumes de terre... tu t'n'imaginerais jamais c'qu'est venu ; (avec colère) L'sais-tu, c'qu'est venu ? "— " Non "—" Eh ! ben, il est v'nu une foule de p'tits cochons qui les ont toutes mangeai ! "...

Est-on plus bête, &c.

Monsieur Joblot apprend la flûte
Pour s'accompagner en chantant ;
Dans tous les coins, on se dispute
Des Orviétans de charlatan.
Je vis hier, s'mettre en service,
Un nègre qui croyait aussi
Qu'en f'sant ainsi.
Il s'rait comm' les aut' gens d'l'office,
Logé, nourri, mais d'plus blanchi !

Et ce nouveau débarqué dans la maison, qui vient de Marseille tout exprès pour faire faire son portrait, et qui apporte son huile parce qu'on lui a dit que les Parisiens *faisaient tout au beurre* . . . Et Monsieur Pimparé ! qui fait son finaud, quand il est en chasseur de la national. . . Et la grosse bonne du second, qui fesait tant de démarches pour faire entrer son mari dans l'administration des *ponts échauffés* . . .

Est-on plus bête, &c.

ERNEST BOURGET.

LES QUAT' SOUS DU P'TIT NICOLLE.

Refrain.

Ma mèr' m'a donné quat' sous,
Pour m'amuser à la foire.
C'est pas pour manger, ni boire ;
C'est pou m'régaler d'joujous.
J'ai quat' sous ! j'ai quat' sous !

Hier, en r'venant de l'école,
Comme j'avais un bon billet,
Ma mèr' m'a dit : " Man Nicolle,
" Tiens, j'te donn' çe p'tit paquet. "
V'là que j'prends, et pis v'là qu' j'ouvre
Un p'tit paquet d'papier blanc ;
En l'ouvrant, qu'est'que j'découvre ?
C'te pauv' mèr' ! c'était d'l'argent !
Ma mèr' m'a donné, &c.

Presque en face d'not' barrière,
Juste quand j'sortais d'chez nous,
V'là qu' j'aperçois par derrière
La sous-préfète et s'népoux.
Tout en déf'sant ma casquette
De derrière, j'pass' devant ;
Pis, j'leur dis, d'un air content,
En tapant sur ma pouquette :
Ma mèr' m'a donné, &c.

J'vas pas prend' par le cim'tière ;
J'vas prend' par le p'tit ch'min creux.
J'veux pas rencontrer l'gros Pierre :
I m'mèn'rait jouer au bouleux.
Quand j'ai d'l'argent, i m'caresse ;
I m'dit, comm' cha : " Qu' t'es genti !
A c'theur' que j'sais sa finesse,
J'sis tout aussi malin qu'li.

—Ya trois ans, l'année où qu' la mois- [illegible] été si bonne, ma mère m'avait donné un [illegible] ur sa fête ; si bien que . . . v'là que je le [illegible] et pis, que j'ai la bêtise de li faire voir [illegible] me . . . " Veux-tu faire une partie debou- [illegible] an p'tit Nicolle ? " qui m'dit comme [illegible] sa voix flutée.—" J'veux bien, " que [illegible] En deux coups m'n affaire a été fai- [illegible] pis, quand il a eu tout ramassé, i m'a [illegible], et pis, i m'a dit comm' cha : " Adieu, [illegible] nhomme. " . . . Je le connais, c'est un [illegible]

Ma mèr' m'a donné, &c.

J'ai man cousin qui s'boissonne ;
Comme on dit, c'est un vrai trou.
Il a l'nez qui li bourgeonne ;
Il est sec, comme un cent d'clou.
Mes quat' sous f'raient bien s'n affaire,
S'i pouvait m'les attraper :
S'i compt' là-d'ssus pour pomper,
Il a l'temps d'boir' de l'eau claire.

Parlé.—Yen a un que si je le rencontre à la foire, qui n'a qu'à bien se teni. C'est le petit d' Daindi-ville, le fils du château, qui fait sés embarras avec son chapeau blanc et pis ses souliers qui reluisent. Si j'ai le bounheur de me trouver avec li devant une boutique, je m'en vas me mettre à marchander de tout, et pis, si i s'avise encore de ricaner d'coin comme i fait toujou, vlan ! . . . j'li flanque un coup d'coude ; s'i n'est pas content, vlan ! . . . j'li flanque un coup d'poing ; s'i n'est pas encor content, je l'empogne par son collet, j'li donne un croc en jambe, et pis, une fois que je l'aurai mis d'ssous, je l'enfourche comme un bouriquet, et pis, j'li crie comme cha en plein, mais devant toute la foule . . .

Ma mèr' m'a donné, &c.

FREDERIC BERAT.

L'ANGLAIS TOURISTE.

Haow ! yes, qu'est-c'qui povait mé dire
Ou il était le ciel de cett' pays
Pour lekiel mon kieur il gémit, il soupire
Et les jours et les nuits.

Parlé très-vite.—Haow ! celoui-là, jé loui disais : Bien obliged to you.

De m'avoir fait connaîtr' cett' ciel,
Où hon hétait perfectly very well.
Well !

Quand jé avais quitté lé Angleterre,
C'était avec lé douleur dans lé kieur.
J'allais chercher su un plus bon terre
Où il était le gaîté, le bonheur ;
Mais, dwell ! après avoir cherché patout,
Jé avais trouvé rien di tout.

Figuiourez-vous que maon père, dans son nétal pays, il se hennouyait bocop ; qué lé mère, les frères, les sœurll dans le Grand' Bretagne, il sé hennouyait aussi bocop. Mais, moâ, qui né avait pas di tout lé même caractère, jé mé hennouyais encore plou. Elors, savez-vos cé qué jé faisais ? Jé prenais lé valise dé moâ, le mackintoch, le carrick et le twine de moâ, et je disais : " Adieu, bonne jour, my dear ! bonne soir, potez-vous bien pafaitement : moâ, je vais chercher un pays plous beautiful ! " Eh bien, mossou, je n'étais pas pioutot dédans lé déhors de mon pétrie, qu'il n'était pas dé malheurs qué jé avais traversés dedans le béteau de lé vépeur. Enfin je ne povais pas monter un fois seulement sur le empi . . . rial d'un diligence pioublique, sans qué je avais cassé lé . . . sans dessus du . . . sans devant . . . dessous de pie . . . ed . . . de mon pantalonne !

Haow ! yes, &c.

Jé avais déjà fait autour du glôbe
Presque tout entier le tournoiment.
Mais, le stioupid sort, il me dérôbe
Cett' chimèr' de pays vainement.
Oh ! yes, jé avais dans le Tyrol
Cru rencontrer cett' petit' sol.

Haow ! yes, dedans le Tyrol . . . Je aimais assez fort très-beaucop cette pays pitt . . . pitt . . . pitt . . . iouresque ; mais le malheur il volait qué lé habitants . . . ils étaient tous plaongés dans un miaulement miousical perpétiouel : c'était bien très-disagréèble ; parce que, tout ce qué je démandais pour le mangement du nourritioure, ou pour autre chose, ils mé faisaient tojor : *Ta, la-la, la-la, la-la, ou-tous* ! et tojor *tou, tou*, partout *la-la*, perpètiouellement *ou-tou !* Eh bien, mosseu, cette bête de chaose, il était pour moi un éclaircissement du ciel ; jé avais compris qué lé miousique, elle povait être une langage iouniverselle ; et je avais, par moâ, tout de souite, sioubitement, lé preuve. Un jor, jé quittais lé principauté de Monaco, et je hétais dans le diligence à caoté d'ioune petite française. Je loui dis : " How do you do, médème ? . . . Je gageais, à votre tiournioure française, que vo étiez *Té-lé-lé, lé-lé, te-lé-lé, lé-lé* (sur l'air *En avant marchons*). Elle me dit : " Parisienne ? oh ! no ; jé souis *Té lé lé lé lé lé lé lé lé lé* (sur l'air *Allons, enfants de la patrie*). "—Oh ! yes, very well, marseillaise ; très-bien ; et moâ, je étais *Té lé lé lé lé* Anglais ; je venais de *Té lé lé* Monaco.

Haow ! yes, &c.

Henfin moâ jé entrais dans lé France,
Où était le moultitioude de gaîté,
Et je loui donne bien le préférence
Pour le plaisir fouly volupeté ;
Oh ! yes, jé trovais lé nec piou oultra
A Paris, au bal dé Opéra.

Parlé.—D'abord jé avais vu à la porte, sus le héfiche, que les dèmes, ils n'étaient reçoues qu'en *DOMINO* . . . Je cherchais dans mon petite Dictionnaire-pocket, et je voyais : *DOMINO*, petite jeu en os avec dés petites pointes noâres. Je entrai vite, pour voir cette pétite jeu, et to de souite, une pétite masque mé dit : Je te câounnais ! . . . Moâ je né câounnoissais pas di tout . . . (avec malice) mais je faisais celoui qui caonnaissait . . . oh ! yes ! . . . Le lendemain, je allais voâr à son hôtel, Breda street, Mylady, et c'est là, dans son pétite salon, que je avais fait le premier parlement de moâ, devant le pioublique partiquioulier. Je disais une petite chaose de mosseu *Fontaine* . . . cette chaose c'était

LE CORBOO ET LE RENARD.

Fèble.

Mosseu le Corboo, il était assis,
Dessus un arbre en l'air ;
Il tenait dans son baouche
Un morceau de fromage de Chester.
Monsieur le Renard, il voit le Corboo,
Et i dit au Corboo :
" How do you do ? . . . bonne jour !
Et comment vous portez-vous soi-même, cette [soar ?
Je souis très-content de vous voar. "
Le Corboo ne dit rien di tout.

Le Renard, il dit au Corboo :
" Oh ! mossen le Corboo, si vos chansons,
Il était absolument le même que votre pantalon de
pioumes,
Vo étiez le premier aubergiste de ces boas,
Je croa.
Le Corboo, i fut tout content ;
Il devint toute joyeuse, et pour montrer son chan-
Il ouvrait son baouche, et le fromage, [son,
Il tombait par terre, dedans le herbage.
Le Renard y mangerait le fromage ;
Et i dit au Corboo :
Oh ! mossen le Corboo,
Apprenez que le flatteur, i mangerait tojor du
fromage ;
Le Corboo il fut en colère, et il devient rouge
comme un coq
Et il jioura, sapristi ! . . . Godem ! mille diables !
c'est terribllll' !
Que tojor il mangerait du fromage !
Mais, il jioura cette chaose un peu piou trop tard !
La moralité, C'était qu'il fallait tojor manger
son fromage soâ-même ! . . .

Haow ! yes, maintenant je povais dire,
Que je avais trouvé le Paradis,
Pour le kiel mon kieur il gémit, il soupire.
Depouis bien des nouits.

Parlé.— Haow ! jé étais plongé dans le enchantement et, jé poussais des petites miougissements de bonheur,

D'avoir enfin trouvé cett' ciel
Où hon hétait perfectly very well !
Well !

ERNEST BOURGET.

LA TROMPETTE.

J'suis troupier dans la caval'rie ;
Morguenn' ! me v'là fier comme un coq.
Ca m'a rendu l'âme aguerrie ;
Je n'suis pas plus sensib' qu'un roc.
J'nai pu rien du tout dans la tête ;
Plus d'sentiment, rien qui m'arrête.
Je méprise à présent l'amour ;
C'est la gloire qui prend son tour.

N'ya plus qu'un' seul' chos' qui m'inquièt ·
C'est qu'sitôt qu'j'entends la trompette.
V'là ma valeur, tic, tac, tic, tac,
Qui me r'descend dans l'estomac.
(*Fanfares de trompettes*)
Ah ! mon Dieu ! qu'est qu'c'est qu'ça ?
J' crois qu'la v'là !
Ah ! ah ! ah !
(*Fanfares de trompettes*)
Ah ! j'sens mon cœur qui s'en va.

N'ya qu'un an que j'suis au service,
Et j'ai déjà-z-évu le profit,
Qu'mon capitaine me choisisse
Pour lui nettoyer son habit.
Les autr' il m'appellent domestique ;
Moi, ça m'est égal qu'on m'critique.
J'touche dans ma main la croix d'honneur,
Et ça n'peut que m'donner du cœur.
N'ya plus qu'un' seul' chos', &c.

Y'en a d'aucuns qui vous instruisent
A dépenser tout votre argent,
Des mauvais sujets, qui méprisent
La discipline et l'règlement :
Moi, sitôt qu'mon ouvrage est faite,
J'vas m'asseoir à côté d'ma bête ;
Avec un compagnon pareil,
Je n'crains pas les mauvais conseils.
Ya toujours un' chos', &c.

De tout ceux qui vont au manége,
J'entends dire à notre instructeur,
Que c'est moi qu'ai le privilége
De lui faire le plus d'honneur,
J'leur dis pas, pour mieux fair' le crâne,
Qu'c'est l'habitud' d'êt' sur notre âne.
Qui fait que j'mont' si bien à ch'val,
Et qu'je m'tiens comme un général.
Ya c'pendant un' chos', &c.

L'brigadier dit qu'un militaire
Doit être brave par état :
Moi, j'm'amuse à fair' la p'tit' guerre,
En attendant qu'j'aille au combat
Quand j'suis tout seul dans l'écurie,
Je m'mont' la têt' comme un' furie ;
J'prends ma fourche, et j'tapp' comme un sourd
Sur les ch'vals qui sont à l'entour.
Ya c'pendant un' chos', &c.

Mais, j'en conviens, au fond de l'âme
En l'entendant si je frémis,
C'est qu'il s'agit d'tirer la lame,
Quand on sonn' devant l'ennemi.

Mais l'servic' me donn'ra d'l'usage ;
Dans queuqu' temps j'aurai du courage,
Et quand j's'rai près d'mon lieutenant,
A la tête du régiment,
J'dirai : n'ya plus rien qui m'inquiète ;
Sitôt qu' j'entendrai la trompette,
Je sentirai tic, tac, tic, tac ;
Mais ce n's'ra plus dans l'estomac.
Garde à vous, en avant, en avant, la voilà.
(*Parlé*) Marche !
En avant, la voilà ; en avant, la voilà.

Mr. Jaime.

LE GAMIN DE PARIS.

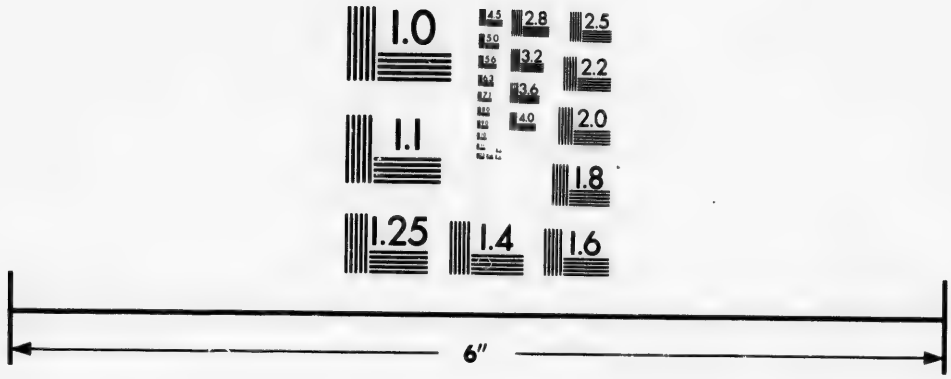
Le gamin de Paris est un bipède revêtu pour l'ordinaire d'une blouse et d'un grec. On le rencontre dans les carrefours, places publiques, et marchés ; tantôt jouant à la toupie ou à la pigoche ; tantôt trottant le nez en l'air et apostrophant l'innocent tourlourou ou la vieille portière en leur criant : " Ah c'te balle ! " Il est d'un naturel farceur, joueur, hableur, railleur, goailleur, criailleur, frappeur, lichardeur, mais par dessus tout flâneur ; du reste, mauvaise tête et bon cœur.

Quand c'est lundi soir,
Et qu' j'ai queques sous, c'qu'est magnifi-
Voulez-vous savoir [que,
Comment j'dépens' tout mon avoir ?
Mon premier devoir

Est d'm'échapper de la boutique :
Car not' cher bourgeois
Ne m'laiss' sortir qu'un' fois par mois.
Aussitôt parti,
J'cours au Lazari,
Ou chez la Saqui :
Là, j'suis heureux, et dans l'entr'acte,
Comme i fait ben chaud,
On s'donn' du coco,
Et l'on r'mont' bientôt
Croquant chaussons et berlingo.
Mais j'crois qu'on prend ma place ;
J'bouscul' l'usurpateur,
Qui m'appliqu' sur la face,
Comme on dit, un' couleur !
" Coquin ! j'vois mill' chandelles !
" N'import', que j'dis, sortons :
" Car des injur' pareilles
" Ne s'lav' qu'à coups d'chaussons. "
Tra de ri de ris,
V'là l'gamin d'Paris.
I vit sans soucis
Et n'connaît point de dépendance ;
Tra de ri de ra,
Et de c'qu'on dira
I s'en moquera,
Et puis voilà,
Dra !

Quand j'vais en loupant
Du côté du palais d'justice,
J ai ben d'l'agrément,
Surtout quand c'est jour de carcan.
Si ya pas d'jug'ment,

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

A la morgue au plus tôt j'me glisse.
J'sais qu'ça n est pas bien :
Mais c'est la mode, alors j'y tien.
Pendant les trois jours,
J'en ai fait d'ces tours
Aux vieux troubadours ;
J'allais voler dans les gibernes ;
Puis sur les canons,
Armés de bâtons,
En vain nous tombons,
Sitôt l'feu fait, nous y courons.
Mais j vois un Suiss' qui file ;
Des furieux suiv' ses pas.
L'sauver c est difficile.
N'import', j'saut' dans ses bras.
Vainement i recule,
Un' ball' me ras' le front;
Ca m a fait un' virgule,
Mais j'crois qu' ya pas d affront.
Tra de ri de ris, &c.

Selon la saison,
Chaque jeu vient à tour de rôle :
Tantôt nous glissons ;
Tantôt à cloch' pied nous sautons ;
Puis nous nous peignons ;
On s'poch' les yeux, rien n'est plus drôle ;
On s'met en lambeaux,
Et not' bourgeois nous frott' les os.
Mais le sam'di soir,
Ah ! dame, i faut voir,
Comm' sur le comptoir
En rang d'ognons brillent nos verres ;
Puis, comme au signal

Bientôt dans l'bocal
S'insinu' l'régal,
Et quand on yest, ça n'vas pas mal.
Puis à mes yeux tout s'brouille,
Et battant chaqu' maison
Je tombe dans un' patrouille,
Qui me jette au violon . . .
Mais j'crois qu'à mon oreille
On parle de voleur ! . . .
Voleur ! c'mot-là m'réveille :
Quoiqu' gamin, j'ons d'l'honneur.
Tra de ri de ris, &c.

Si j'suis en retard,
Je grimpe derrière un' voiture.
Comme ell' suit l'boul'vard,
J'm'endors bientôt à tout hasard ;
Mais, par un pétard
Que l'cocher m'sonn' dans la figure,
J'me réveille soudain
Tout en haut du faubourg Martin.
Mais comm' j ai d'l'argent,
Ce qu'est consolant,
Je vais lestement
Ach'ter un sou d'pomm' de terr' frites ;
Puis faisant l'grand tour,
Car j aim' pas l'plus court,
J'vois tout l'mond' qui court,
Vers le canal : j'trotte à mon tour.
J entends les cris d un' mère . . .
J'comprends, et, sans retard
Plongeant d un' bonn' manière,
J'lui sauv' son p'tit moutard.
On parlait d'récompense !

Comm' si yavait ben d'quoi ;
En pareill' circonstance,
Tout aut' eût fait comm' moi.
Tra de ri de ris, &c.

Entendez-vous pas
Là-bas le plaisir qui m appelle ?
Je vais de ce pas
Avec les aut' prend' mes ébats :
C est qu'c'a tant d appas,
De voir les amis s'donner d'l'aile,
Qu on peut ben flâner ;
J'dirai queuque coll' pour m escuser.
Quand je serai grand,
Ca s'ra différent :
Dieu ! quel agrément
De pouvoir agir à ma tête !
Né pour le plaisir,
A me divertir,
Flâner à loisir
J'veux consacrer tout mon av'nir...(*silence*)
Mais, ma pauv' vieille mère,
Qui dans le mond' n a qu'moi,
S'rait donc dans la misère !
C'tidée-là m'glac' d'effroi . . .
Dans ce cœur ya pas vice ;
Gugus, tu t'corrig'ras.
Ell', mourir à l' hospice !
Oh ! non, mais dans mes bras . . .
Tra de ri de ris, &c.

AH ! QUE J'AIME DONC LES OMNIBUS !

Dédiée à tous les gens aisés qui ont six sous dans leur poche.

Ah ! qu'j'aim' donc, qu'j'aim' donc, qu'j'aim' donc,
qu'j'aim' donc les omnibus !
C'est çà qu'est un' fière voiture !
Yen a pas d'plus grande, j'vous l'jure,
Dieu ! qu'c'est gentil les omnibus !
J'aim'-t-i, j'aim'-t-i les omnibus !

J'vas devenir bien savant, j'gage ;
Au pays, j' pourrai-t-être grognard
Quand je racont'rai mes voyages
Dans le coche du boulevard.
Ah ! qu'j'aim' donc, &c.

Pour se former l'ton, la tournure,
Faut voir l'monde, c'est la vérité :
Pour six sous, avec c'te voiture,
J'peux m'lancer dans la société.
Ah ! qu'j'aim' donc, &c.

Ce n'est pas pour faire l'aimable,
Mais dans l'omnibus j'suis heureux ;
Je me crois un dieu de la Fable,
Quand je roule dessus l'essieu . . .
Parlé.—Ah ! en v'là-t-i une bonne de calembourg !
Ah ! qu'j'aim' donc, &c.

C'est un' merveill' que c'te voiture !
Ca n'empêche pas qu'i ya des gens
Qui dis' que les banquett' sont dures ;
Qu on peut s'blesser en y montant.

Parlé.—I disent aussi comm'ça qu'on y attrape des démangeaisons. Ah ! l'plus souvent . . . et puis qu'est ce que ça m'fait à moi ?

Ah ! qu'c'est bon les omnibus !
Tout l'mond' devrait prend' c'te voiture :
Car ell' va droit son ch'min, j'vous jure.
Dieu ! qu'c'est gentil, &c.

EDMOND L'HUILLIER.

LE DÉPART DU CONSCRIT.

Je suis t-un pauvre conscrit,
De l'an mille-huit-cent-di ;
Faut quitter le Languedo,
Le Languedo, le Languedo,
Oh !
Faut quitter le Languedo,
Avec le sac sur le dos.

Le Maire, et aussi l'Préfet,
N'en sont deux jolis cadets ;
Ils nous font tirer z-au sort,
Tirer z-au sort, tirer z-au sort,
Ort ;
Ils nous font tirer z-au sort,
Pour nous conduir'z-à la mort.

Adieu donc ! mes chers parents,
N'oubliez pas votre enfant ;
Crivez-li de temps en temps,
De temps en temps, de temps en temps,
En ;
Crivez-li de temps en temps,
Pour lui envoyer d'l'argent.

Adieu donc ! dans sa douleur,
Vous consolerez ma sœur ;
Vous y direz que fanfan,
Que fanfan, que fanfan,
An ;
Vous y direz que fanfan,
Il est mort z-en combattant.

Qui qu'a fait cette chanson,
N'en sont trois jolis garçons ;
Ils étiont faiseux de bas,
Faiseux de bas, faiseux de bas,
Ah ;
Ils étiont faiseux de bas,
Et à c'theure ils sont soldats.

CADET ROUSSELLE.

Cadet Rousselle a trois maisons
Qui n'ont ni poutres ni chevrons :
C'est pour loger les hirondelles.
Que direz-vous d'Cadet Rousselle ?
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois habits ;
Deux jaunes, l'autre en papier gris.
Il met celui-là quand il gèle.
Ou quand il pleut, et quand il grêle,
Ah ! ah ! &c.

Cadet Rousselle a trois chapeaux ;
Les deux ronds ne sont pas très-beaux,
Et le troisième est à deux cornes :
De sa tête il a pris la forme.
Ah ! ah ! &c.

Cadet Rousselle a trois beaux yeux ;
L'un r'garde à Caen, l'autre à Bayeux.
Comme il n'a pas la vu' bien nette,
Le troisième, c'est sa lorgnette.
Ah ! ah ! &c.

Cadet Rousselle a une épée
Très-longue, mais toute rouillée.
On dit qu'elle est encor pucelle ;
C'est pour fair' peur aux hirondelles.
Ah ! ah ! &c.

Cadet Rousselle a trois garçons :
L'un est voleur, l'autre est fripon,
Le troisième est un peu ficelle ;
Il ressemble à Cadet Rousselle.
Ah ! ah ! &c.

Cadet Rousselle a trois gros chiens ;
L'un court au lièvr', l'autre au lapin.
L'troisième s'enfuit quand on l'appelle,
Comme le chien d'Jean de Nivelle.
Ah ! ah ! &c.

Cadet Rousselle a trois beaux chats,
Qui n'attrapent jamais les rats.
Le troisièm' n'a pas de prunelle ;
Il monte au grenier sans chandelle.
Ah ! ah ! &c.

Cadet Rousselle a trois deniers ;
C'est pour payer ses créanciers.
Quand il a montré ses ressources,
Il les remet dedans sa bourse.
Ah ! ah ! &c.

Cadet Roussell' s'est fait acteur
Comme Chénier s'est fait auteur ;
Au café quand il jou' son rôle,
Les aveugles le trouvent drôle.
Ah ! ah ! &c.

Cadet Roussell' ne mourra pas :
Car, avant de sauter le pas,
On dit qu'il apprend l'orthographe,
Pour fair' lui-mêm' son épitaphe.
Ah ! ah ! &c.

GUILLERI.

Il était un p'tit homme,
Qui s'app'lait Guilleri
Carabi ;

Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi,
Titi Carabi,
Toto Carabo,
Compère Guilleri,
Te lai'ras-tu mouri' ?

Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi ;
Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens couri',
Carabi,
Titi Carabi, &c.

Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens couri',
Carabi.
La branche vint à rompre,
Et Guilleri tombi',
Carabi,
Titi Carabi, &c.

La branche vint à rompre,
Et Guilleri tombi',
Carabi ;
Il se cassa la jambe
Et le bras se démi'
Carabi,
Titi carabi, &c.

Il se cassa la jambe
Et le bras se démi',
Carabi ;

Les dam' de l'*Hopitale*
Sont arrivé's au brui',
Carabi,
Titi Carabi, &c.

Les dam' de l'*Hopitale*
Sont arrivé's au brui',
Carabi ;
L'une apporte un emplâtre,
L'autre de la charpi',
Carabi,
Titi Carabi, &c.

L'une apporte un emplâtre,
L'autre de la charpi',
Carabi ;
On lui bande la jampe,
Et le bras lui remi',
Carabi,
Titi carabi, &c.

J'AI DU BON TABAC.

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac ; tu n'en auras
Pas.
J'en ai du fin et du râpé
Ce n'est pas pour ton fichu nez.
J'ai du bon tabac, &c.

Ce refrain connu que chantait mon père,
A ce seul couplet il était borné.

Moi, je me suis déterminé
A le grossir comme mon nez.
J'ai du bon tabac, &c.

Un noble héritier de gentilhommière,
Recueille, tout seul, un fief blasonné :
Il dit à son frère puîné :
Sois abbé, je suis ton aîné.
J'ai du bon tabac, &c.

Un vieil usurier, expert en affaire,
Auquel, par besoin, l'on est amené.
A l'emprunteur infortuné
Dit, après l'avoir ruiné :
J'ai du bon tabac, &c.

Juges, avocats, entr'ouvrant leur serre,
Au pauvre plaideur, par eux rançonné,
Après avoir pataliné,
Disent, le procès terminé :
J'ai du bon tabac, &c.

Neuberg, se croyant un foudre de guerre,
Est par Frédéric assez mal mené.
Le vainqueur qui l'a talonné,
Dit à ce hongrois étonné :
J'ai du bon tabac, &c.

Tel qui veut nier l'esprit de Voltaire,
Est pour le sentir trop enchifrené.
Cet esprit est trop raffiné,
Et lui passe devant le nez.
Voltaire a l'esprit dans sa tabatière
Et du bon tabac, tu n'en auras
Pas.

Par ce bon monsieur de Clermont-Ton-
[nerre,
Qui fut mécontent d'être chansonné ;
Menacé d'être bâtonné,
On lui dit, le coup détourné :
J'ai du bon tabac, &c.

Voilà neuf couplets, cela ne fait guère,
Pour un tel sujet bien assaisonné ;
Mais j'ai peur qu'un priseur mal né
Ne chante, en me riant au nez :
J'ai du bon tabac, &c.

MORT ET CONVOI DE L'INVINCIBLE MALBROUGH.

Refrain.

Malbrough s'en va t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Malbrough s'en va t-en guerre.
Ne sait quand reviendra.

Il reviendra z-à Pâques,
Ou à la Trinité.

La Trinité se passe,
Malbrough ne revient pas.

Madame à sa tour monte,
Si haut qu'ell' peut monter.

Elle aperçoit son page,
Tout de noir habillé.

Beau page, ah ! mon beau page,
Quell' nouvelle apportez ?

Aux nouvell's que j'apporte,
Que vos yeux vont pleurer !

Quittez vos habits roses,
Et vos satins brochés.

Monsieur d'Malbrough est mort,
Est mort et enterré.

J'l'ai vu porter en terre,
Par quatre z-officiers :

L'un partait sa cuirasse,
L'autre son bouclier.

L'un portait son grand sabre,
L'autre ne portait rien.

A l'entour de sa tombe,
Romarins l'on planta.

Sur la plus haute branche
Le rosignol chanta.

On vit voler son âme,
Au travers des lauriers.

Chacun mit ventre à terre
Et puis se releva,

Pour chanter les victoires
Que Malbrough remporta.

La cérémonie faite,
Chacun s'en fut coucher.

J'n'en dis pas davantage,
Car en voilà z-assez.

LE TRÉPAS DU CHAT.

Il était dans la ville
Une petite fille,
Bien chère à sa famille,
Mais bien dans l'embarras,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Le grand mal qui l'oppresse
Et si fort l'intéresse,
Sujet de sa tristesse,
Est la mort de son chat,
Est la mort de son chat, ah ! ah !
Est la mort de son chat.

Par un grand jour de fête,
Que cette pauvre bête
Avait mal à la tête
Des douleurs d'estomac,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Cette pauvre carcasse,
Etendu' dans la place,
Déplorait sa disgrâce,
En poussant des hélas,
En poussant des hélas, ah ! ah !
En poussant des hélas.

Quatre docteurs ensemble
S'acheminent, s'assemblent,
Arrivent ; le chat tremble,
Dit : Je suis au trépas,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

L'un lui saigne l'oreille,
L'autre dit : C'est merveille
Ils restent en conseil,
Et le chat expira,
Et le chat expira, ah ! ah !
Et le chat expira.

On court au Séminaire
Chercher monsieur Vallière,
Pour transporter en terre
Les restes de ce chat.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quatre autres chats honnêtes,
Le voile sur la tête,
Et tout couverts de crêpes,
Portaient les coins du drap,
Portaient les coins du drap, ah ! ah !
Portaient les coins du drap.

Le jour de son portage,
Un matou du village,
Habile personnage,
Sur sa tombe grava,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
" Ci-gît de notre ville
" Le chat le plus habile,
" Qui fut toujours hostile
" Aux souris et aux rats,
" Aux souris et aux rats, ah ! ah !
" Aux souris et aux rats. "

LE GRAND NEZ.

Refrain.

Ah ! quel nez, ah ! quel nez !
Tout l'monde en est effrayé ;
Ah ! quel nez, ah ! quel nez !
Tout l'monde en est effrayé.

Au mond' quand j'suis venu,
J'avais l'nez biscornu ;
Maintenant me v'là grand,
C'est pis qu'un sabot d'enfant.
Ah ! quel nez, &c.

Quand j'demand' du tabac,
C't-à qui n'm'en donn'ra pas :
D'chaqu' narin', voyez-vous,
J'en r'nifle au moins pour deux sous.
Ah ! quel nez, &c.

Sur l'p'tit pont d'l'Hôtel-Dieu,
V'là qu'un malin curieux
M'dit : " Range donc ton nez
Que j'voi' l'archevêché. "
Ah ! quel nez, &c.

L'autr' jour, à St. Martin,
V'là qu'un plaisant gamin
Dit, riant aux éclats :
" Oh ! quelle fiche il vous a ! "
Ah ! quel nez, &c.

Hier mon commandant
Bougonnait son lieut'nant
Que d'six pouc's en avant
Mon nez passait l'align'ment.
Ah ! quel nez, &c.

COMPLAINTE DU JUIF-ERRANT.

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif-Errant ?
Que son sort malheureux
Paraît triste et fâcheux !

Un jour près de la ville
De Bruxelle en Brabant,
Des bourgeois fort dociles
L'accostèr' en passant.
Jamais il n'avaient vu
Un homme si barbu.

Son habit, tout difforme
Et très-mal arrangé,
Leur fit croir' que cet homme
Etait fort étranger,
Portant, comme ouvrier,
D'vant lui un tablier.

On lui dit ; Bonjour, maître,
De grâce, accordez-nous
La satisfaction d'être

Un moment avec vous ;
Ne nous refusez pas ;
Tardez un peu vos pas.

Messieurs, je vous proteste
Que j'ai bien du malheur :
Jamais je ne m'arrête,
Ni ici, ni ailleurs :
Par beau ou mauvais temps,
Je marche incessamment.

Entrez dans cette auberge,
Vénérable vieillard,
D'un pot de bière fraîche
Vous prendrez votre part ;
Nous vous régalerons
Le mieux que nous pourrons.

J'accepterais de boire
Deux coups avecque vous ;
Mais je ne puis m'asseoir,
Je dois rester de bout.
Je suis en vérité
Confus de vos bontés.

Ah ! de savoir votre âge
Nous serions fort curieux :
A voir votre visage,
Vous paraissez fort vieux ;
Vous avez bien cent ans ;
Vous montrez bien autant.

La vieillesse me gêne,
J'ai bien dix-huit-cents ;
Chose sûre et certaine,

Je passe encor douze ans :
J'avais douze ans passé
Quand Jésus-Christ est né.

N'êtes-vous point cet homme
De qui l'on parle tant ?
Que l'Ecriture nomme
Isa'c, le Juif-Errant ?
De grâce, dites-nous
Si c'est sûrement vous.

Isaac Laquedem
Pour nom me fut donné ;
Né à Jérusalem,
Ville bien renommée,
Oui, c'est moi, mes enfants,
Qui suis le Juif-Errant.

Juste ciel ! que ma ronde
Est pénible pour moi !
Je fais le tour du monde
Pour la cinquième fois.
Chacun meurt à son tour,
Et moi, je vis toujours.

Je traverse les mers,
Les rivièr', les ruisseaux,
Les forêts, les déserts,
Les montagn', les côteaux,
Les plaines, les vallons :
Tous chemins me sont bons.

J'ai vu dedans l'Europe
Ainsi que dans l'Asie,
Des bataill's et des choes

Qui coûtaient bien des vies ;
Je les ai traversés
Sans y être blessé.

J'ai vu dans l'Amérique,
C'est une vérité,
Ainsi que dans l'Afrique
Grande mortalité ;
La mort ne me peut rien,
Je m'en aperçois bien.

Je n'ai point de ressource
En maison ni en bien ;
J'ai cinq sous dans ma bourse,
Voilà tout mon moyen ;
En tous lieux, en tous temps,
J'en ai toujours autant.

Nous pensions comme un songe
Le recit de vos maux ;
Nous traitions de mensonge
Tout vos plus grands travaux :
Aujourd'hui nous voyons
Que nous nous méprenions.

Vous étiez donc coupable
De quelque grand péché,
Pour que Dieu tout aimable
Vous ait tant affligé ?
Dites-nous l'occasion
De cette punition.

C'est ma cruelle audace
Qui causa mon malheur ;
Si mon crime s'efface,

J'aurai bien du bonheur :
J'ai traité mon Sauveur
Avec trop de rigueur.

Sur le mont du Calvaire
Jésus portait sa croix ;
Il me dit débonnaire,
Passant devant chez moi :
" Veux-tu bien, mon ami,
Que je repose ici ? "

Moi, brutal et rebelle,
Je lui dis sans raison :
" Ote-toi, criminel,
De devant ma maison ;
Avance et marche donc,
Car tu me fais affront. "

Jésus, la bonté même,
Me dit en soupirant :
Tu marcheras toi-même
Pendant plus de mille ans ;
Le dernier jugement
Finira ton tourment.

De chez moi à l'heur' même
Je sortis bien chagrin ;
Avec douleur extrême
Je me mis en chemin ;
Dès ce jour-là, je suis
En marche jour et nuit.

Messieurs, le temps me presse,
Adieu, la compagnie ;
Grâce à vos politesses,
Je vous en remercie :
Je suis trop tourmenté
Quand je suis arrêté.

IL ETAIT UN' BERGÈRE.

Il était un' bergère,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Il était un' bergère
Qui gardait ses moutons,
Ron, ron,
Qui gardait ses moutons.

Elle fit un fromage,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Elle fit un fromage
Du lait de ses moutons,
Ron, ron,
Du lait de ses moutons.

Le chat, qui la regarde,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Le chat, qui la regarde
D'un petit air fripon,
Ron, ron,
D'un petit air fripon.

Si tu y mets la patte,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Si tu y mets la patte,
Tu auras du bâton,
Ron, ron,
Tu auras du bâton.

Il n'y mit pas la patte,
Ron, ron, ron, petit patapon,

Il n'y mit pas la patte ;
Il y mit le menton,
Ron, ron,
Il y mit le menton.

La bergère en colère,
Ron, ron, ron, petit patapon,
La bergère en colère
Tua son p'tit chaton,
Ron, ron,
Tua son p'tit chaton.

Elle fut à confesse,
Ron, ron, ron, petit pataton,
Elle fut à confesse
Pour obtenir pardon,
Ron, ron,
Pour obtenir pardon.

Mon père, je m'accuse,
Ron, ron, ron, petit pataton,
Mon père, je m'accuse
D'avoir tué chaton,
Ron, ron,
D'avoir tué chaton.

Pour votre pénitence,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Pour votre pénitence
Vous mangerez chaton,
Ron, ron,
Vous mangerez chaton.

MA BOULE ROULANT.

Derrièr' chez nous ya-t-un étang,
En roulant ma boule ;
Trois beaux canards s'en vont baignant,
Rouli, roulant,
Ma boule roulant,
En roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule.

Trois beaux canards s'en vont baignant,
En roulant ma boule ;
Le fils du roi s'en va chassant,
Rouli, roulant, &c.

Le fils du roi s'en va chassant,
En roulant ma boule ;
Avec son grand fusil d'argent,
Rouli, roulant, &c.

Avec son grand fusil d'argent,
En roulant ma boule ;
Visa le noir, tua le blanc,
Rouli, roulant, &c.

Visa le noir, tua le blanc,
En roulant ma boule ;
O fils du roi, tu es méchant !
Rouli, roulant, &c.

O fils du roi, tu es méchant !
En roulant ma boule ;

D'avoir tué mon canard blanc,
Rouli, roulant, &c.

D'avoir tué mon canard blanc,
En roulant ma boule ;
Par dessous l'aile il perd son sang,
Rouli, roulant, &c.

Par dessous l'aile, il perd son sang,
En roulant ma boule ;
Par les yeux lui sort des diamans,
Rouli, roulant, &c.

Par les yeux lui sort des diamans,
En roulan ma boule ;
Et par le bec l'or et l'argent,
Rouli, roulan, &c.

Et par le bec l'or et l'argent,
En roulant ma boule ;
Toutes ses plum' s'en vont au vent,
Rouli, roulant, &c.

Toutes ses plum' s'en vont au vent,
En roulant ma boule ;
Trois dam' s'en vont les ramassant,
Rouli, roulant. &c.

Trois dam' s'en vont les ramassant,
En roulant ma boule ;
C'est pour en faire un lit de camp,
Rouli, roulant, &c.

C'est pour en faire un lit de camp,
En roulant ma boule ;
Pour y coucher tous les passants,
Rouli, roulant, &c.

LA MEME

Avec un refrain différent.

Derrièr' chez nous ya-t-un étang,
Lève ton pied légèrement ;
Trois beaux canards s'en vont baignant,
Légère-légère-
Lève ton pied, légère-légère-
Lève ton pied légèrement.

LA MEME

Avec un refrain différent.

Derrièr' chez nous ya-t-un étang,
Légèrement,
Gaî-gaîment,
Trois beaux canards s'en vont baignant,
Tout du long de la rivière ;
Suivons le vent,
Mon compère,
Suivons le vent,
Gaî-gaîment.

M'EN REVENANT DE LA VENDÉE.

M'en revenant de la Vendée,
Dans mon chemin j'ai rencontré . . .
Vous m'amusez toujours.
Jamais je m'en irai chez nous :
J'ai trop grand' peur des loups.

Dans mon chemin j'ai rencontré
Trois cavaliers fort bien montés,

Trois cavaliers fort bien montés ;
Deux à cheval et l'autre à pieds,

Deux à cheval et l'autre à pieds.
Celui d'à pieds m'a demandé,

Celui d'à pieds m'a demandé :
" Où irons-nous ce soir coucher ? "

" Où irons-nous ce soir coucher ? "
—" Chez moi, monsieur, si vous voulez.

" Chez moi, monsieur, si vous voulez ;
" Vous y trouv'rez un bon souper.

" Vous y trouv'rez un bon souper
" Et un bon lit pour vous coucher,

" Et un bon lit pour vous coucher. ".
Les cavaliers ont accepté.

A SAINT MALO.

A Saint-Malo, beau port de mer,
Trois gros navir' sont arrivés.
Nous irons sur l'eau
Nous y prom'-promener,
Nous irons jouer dans l'île.

Trois gros navir' sont arrivés,
Chargés d'avoin', chargés de blé.

Chargés d'avoin', chargés de blé ;
Trois dam's s'en vont les marchander.

Trois dam's s'en vont les marchander :
" Marchand, marchand, combien ton blé ?

" Marchand, marchand, combien ton blé ?
—Trois francs l'avoin', six francs le blé.

Trois francs l'avoin', six francs le blé.
—C'est bien trop cher d'un' bonn' moitié.

C'est bien trop cher d'un' bonn' moitié.
—Montez, mes dam's, vous le verrez.

Montez, mes dam's, vous le verrez.
—Marchand, tu n'vendras pas ton blé.

Marchand, tu n'vendras pas ton blé.
—Si j'ne l'vends pas, je le donn'rai.

Si j'ne l'vends pas, je le donn'rai.
—A ce prix, on va s'arranger.

BAL CHEZ BOULÉ.

Dimanche après les vêpres,
Yaura bal chuz Boulé ;
Mais il n'y va personne
Que ceux qui savent danser.
Vogue, beau marinier, vogue,
Vogue, beau marinier.

Mais il n'y va personne
Que ceux qui savent danser.
Louison Blé, comm' les autr's,
Voulut itou yaller.

Louison Blé, comm' les autr's,
Voulut itou yaller.
Non, li dit sa maîtresse,
T'iras quand l'train s'ra fait.

Non, li dit sa maîtresse,
T'iras quand l'train s'ra fait.
I s'en fut à l'étable
Ses animaux soigner.

I s'en fut à l'étable
Ses animaux soigner ;
Prit Barett' par la patte,
Et Caillett' par le pied.

Prit Barett' par la patte,
Et Caillett' par le pied.

Quand tout son train fut fait,
I s'en fut s'habiller.

Quand tout son train fut fait,
I s'en fut s'habiller,
Mit son gilet barré
Et ses souliers francés.

Mit son gilet barré
Et ses souliers francés.
Quand i fut habillé,
I s'en fut chuz Boulé.

Quand i fut habillé,
I s'en fut chuz Boulé.
Quand i fut chuz Boulé,
I se mit à danser.

Quand i fut chuz Boulé,
I se mit à danser.
Quand il eut bien dansé,
I s'en alla s'coucher.

LA MALADIE OUI-DA.

Quand le mari s'en vint du bois,
Trouva sa femm' malade,
Oui-da, hum ! hum ! ha ! ha !
Trouva sa femm' malade.

Ah ! qu'as-tu donc ma pauvre femme ?
J'ai-t-un grand mal de tête,
Oui-da, hum ! hum ! ha ! ha !
J'ai-t-un grand mal de tête.

Faut aller qu'ri le médecin,
Le méd'cin du village,
Oui-da, hum ! hum ! ha ! ha !
Le méd'cin du village.

Quand le méd'cin fut arrivé,
Connut la maladie,
Oui-da, hum ! hum ! ha ! ha !
Connut la maladie.

Qu'on mett' de l'eau dedans son vin,
Elle sera guérie,
Oui-da, hum ! hum ! ha ! ha !
Elle sera guérie.

Si l'on met d'l'eau dedans mon vin,
Dès d'main je serai morte,
Oui-da, hum ! hum ! ha ! ha !
Dès d'main je serai morte.

On mit de l'eau dedans son vin ;
Elle n'en fut pas pire,
Oui-da, hum ! hum ! ha ! ha !
Elle n'en fut pas pire.

PIERRE NICOLAS.

En revenant du Canada,
J'ai rencontré Pierr' Nicolas.
J'ai c't-épaule qui m'branle, qui m'branle ;
J'ai c't-ell'-là qui ne branl' pas.

D'où reviens-tu, Pierr' Nicolas ?
Je r'viens du fond du Canada.
J'ai c't-épaule, &c.

Qu'apportes-tu, Pierr' Nicolas ?
J'apporte ma femme et mon chat.
J'ai c't-épaule, &c.

N'apportes-tu rien que cela ?
J'apporte un' tarquett' de tabac.
J'ai c't-épaule, &c.

M'en donn'ras-tu, Pierr' Nicolas ?
J't'en donnerai long comm' le bras.
J'ai c't-épaule, &c.

Et pour le reste, qui l'aura ?
Ce s'ra le beau gas de Thomas.
J'ai c't-épaule, &c.

LE MEUNIER.

Quand le meunier revint du marché,
Trouva son blé tout en tas foulé,

Sur le haut, sur le bas, sur le sac, que de blé !
Sur le cric-cric-crac, sur le champ du meunier !

Trouva son blé tout en tas foulé.
Valet, valet, tu vas t'en aller.
Sur le haut, sur le bas, &c.

Valet, valet, tu vas t'en aller.
— Ah ! oui, mon maît', si v'voulez m'payer.
Sur le haut, sur le bas, &c.

Ah ! oui, mon maît', si v'voulez m'payer.
— Valet, valet, comment c'que j'te doi ?
Sur le haut, sur le bas, &c.

Valet, valet, comment c'que j'te doi ?
— Vous m'devez cent écus pour l'année.
Sur le haut, sur le bas, &c.

Vous m'devez cent écus pour l'année.
— Valet, valet, j'm'en vas t'les donner.
Sur le haut, sur le bas, &c.

MON MOINE.

Ah ! si mon moine voulait danser,
Un capuchon je lui donnerai.
Danse, mon moin', danse,
Tu n'entends pas la danse,
Tu n'entends pas, maluré lon la,
Tu n'entends pas, maluré, danser.

Ah ! si mon moine voulait danser,
Un ceinturon je lui donnerai.
Danse, &c.

Ah ! si mon moine voulait danser,
Un chapelet je lui donnerai.
Danse, &c.

Ah ! si mon moine voulait danser,
Un froc de bur' je lui donnerai.
Danse, &c.

Ah ! si mon moine voulait danser,
Un beau psautier je lui donnerai.
Danse, &c.

S'il n'avait fait vœu de pauvreté,
Bien d'autres chos' je lui donnerai.
Danse, &c.

MIC-MIC.

C'est un nommé Martin
Qui s'lèv' de grand matin ;
Il s'en va-t-au moulin,
Au moulin du voisin,
Guediguedindin, de la roue tournée,
Oh ! oh ! oh ! mic-mic-mic,
Tourlourlour,
Moudra
Qui voudra
Mon grain.
Moudra
Qui voudra
Mon grain.

Il s'en va-t-au moulin,
Au moulin du voisin.
Oh ! bonjour, mon voisin ;
Veux-tu moudre mon grain ?
Guediguedindin, &c.

Oh ! bonjour, mon voisin ;
Veux-tu moudre mon grain ?
Ah ! je n'moudrai ton grain
Que demain au matin.
Guediguedindin, &c.

Ah ! je n'moudrai ton grain
Que demain au matin.
Mais le loup est venu ;
Il a mangé Martin.
Guediguedindin, &c.

Mais le loup est venu ;
Il a mangé Martin.
Tous les parents venaient
Pour y pleurer Martin.
Guediguedindin, &c.

Tous les parents venaient
Pour y pleurer Martin.
Mais, de tous ces gens-là,
Jacquot fut le plus fin,
Guediguedindin, &c.

Mais de tous ces gens-là
Jacquot fut le plus fin :
Car il alla noyer
Son chagrin dans le vin.
Guediguedindin, &c.

FRIT A L'HUILE.

Mon père a fait bâtir maison,
Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
Sont trois charpentiers qui la font,
Fritain'-friton,
Frit au poilon,
Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
Frit au beurre et à l'ognon.

Sont trois charpentiers qui la font,
Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
Dont le plus jeune est mon mignon,
Fritain'-friton, &c.

Dont le plus jeune est mon mignon,
Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
D'un saut il mont' sur le pignon,
Fritain'-friton, &c.

D'un saut il mont' sur le pignon,
Ah ! ah! ah ! frit à l'huile,
Il appelle ses compagnons,
Fritain'-friton, &c.

Il appelle ses compagnons,
Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
" J'ai-t-un pâté de trois pigeons."
Fritain'-friton, &c.

" J'ai-t-un pâté de trois pigeons."
Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
—" Assis-toi là, et le mangeons. "
Fritain'-friton, &c.

" Assis-toi là, et le mangeons. "
Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
En s'asseyant il fit un bond,
Fritain'-friton, &c.

En s'asseyant il fit un bond,
Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
Qui fit trembler mer et poissons,
Fritain'-friton, &c.

Qui fit trembler mer et poissons,
Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
Et les cailloux qui sont au fond,
Fritain'-friton, &c.

LA MEME

Avec un refrain différent.

Mon père a fait bâtir maison,
Sur le coin, sur le coin d'un pont ;
Sont trois charpentiers qui la font,
Sur le coin d'un coin,
Sur le coin d'un pont.
Ah ! le beau petit joli coin,
Que le coin d'un coin,
Que le coin d'un pont !

LA MEME

Avec un refrain différent.

Fringue, fringue,
Sur la rivière ;
Fringue, fringue,
Sur l'aviron.
Mon père a fait bâtir maison
Fringue, fringue
Sur l'aviron.
Sont trois charpentiers qui la font.
Tortille,
Mortille,
Arrangeur de faucilles,
Compère Simon.
Fringue, fringue,
Sur la rivière ;
Fringue, fringue,
Sur l'aviron.

LA BOITEUSE.

Quand la boiteus' s'en va-t-au bois,
Ell' n'y va pas sans ses arriats.
Donnez-moi du bois :
Voilà mes arriats.
N'a-t-on jamais vu
Une boiteuse
Aussi joyeuse ?
N'a-t-on jamais vu
Une boiteuse
Aussi tortu' ?

Quand la boiteus' s'en va-t-à l'eau,
Ell' n'y va pas sans ses deux seaux.
Donnez-moi de l'eau :
Voilà mes deux seaux.
N'a-t-on, &c.

Quand la boiteus' s'en va-t-aux choux,
Ell' n'y va pas sans ses deux sous.
Donnez-moi des choux :
Voilà mes deux sous.
N'a-t-on, &c.

Quand la boiteus' s'en va-t-au pain,
Ell' n'y va pas sans ses deux chiens.
Donnez-moi du pain :
Voilà mes deux chiens.
N'a-t-on, &c.

Quand la boiteus' s'en va-t-au rum,
Ell' n'y va pas sans son bonhomme.
Donnez-moi du rum :
Voilà mon bonhomme.
N'a-t-on, &c.

BONHOMM', BONHOMM', SAIS-TU JOUER ?

Bonhomm', bonhomm', sais-tu jouer ?
Sais-tu jouer du tambourinon ?
Boum' ! boum' ! boum' ! du tambourinon ?
Bonhomme,
Tu n'es pas maître dans ta maison,
Quand nous y sommes.

Bonhomm', bonhomm', sais-tu jouer ?
Sais-tu jouer du vignolon, la ?
Boum' ! boum' ! boum' ! du tambourinon ?
Vign' ! vign' ! vign' ! du vignolon, la ?
Bonhomme,
Tu n'es pas maître dans ta maison,
Quand nous y sommes.

Bonhomm', bonhomm', sais-tu jouer ?
Sais-tu jouer de la flûte, la ?
Boum' ! boum' ! boum' ! du tambourinon ?
Vign' ! vign' ! vign' ! du vignolon, la ?
Flût' ! flût' ! flût' ! de la flûte, la ?
Bonhomme,
Tu n'es pas maître dans ta maison,
Quand nous y sommes.

On continue ainsi, en ajoutant tous les instruments que la mémoire peut retenir.

MAIS ! MAIS ! MAIS !

La moutonne est dans un fossé ;
La pauvre bête est morte !
Son p'tit agneau courant après :
Mais ! mais ! mais !
Ma mère, êtes-vous morte ?
Mais ! mais ! mais !
Ma mère, êtes-vous morte ?

Sont p'tit agneau courant après :
Ma mère, êtes-vous morte ?
Nenni, nenni, mon p'tit agneau,
Mais ! mais ! mais !
Je n'suis point encor morte,
Mais ! mais ! mais !
Je n'suis point encor morte.

Nenni, nenni, mon p'tit agneau,
Je n'suis point encor morte.
J'donne à ce monsieur que voilà,
Mais ! mais ! mais !
La sangle et la croupière
Mais ! mais ! mais !
La sangle et la croupière.

J'donne à ce monsieur que voilà
La sangle et la croupière ;
J'donne à ce monsieur que voici,
Mais ! mais ! mais !
L'eau du ruisseau pour boire,
Mais ! mais ! mais !
L'eau du ruisseau pour boire.

LA RIGAILLE.

Le premier jour de mai, labouré,
Quand fut fait' la semaille,
J'm'en fus planter un mai, labouré,
D'vant la porte à Jean Braille.
Oui, j't'en goutt'. d'la rigoutte, oh ! ya,
Oui, j't'en goutt', d'la rigaille.

J'm'en fus planter un mai, labouré,
D'vant la porte à Jean Braille ;
Quand le mai fut planté, labouré,
Dans la maison j'entraille.
Oui, j't'en goutt', &c.

Quand le mai fut planté, labouré,
Dans la maison j'entraille.
Voyant la table mie, labouri.
Sans façon j'm'approchaille.
Oui, j't'en goutt', &c.

Voyant la table mie, labouri.
Sans façon j'm'approchaille ;
De mes deux mains j'en prends, labourant,
Et commenc' la ripaille.
Oui, j't'en goutt', &c.

De mes deux mains j'en prends, labourant ;
Et commenc' la ripaille ;
Tour à tour j'fais passer, labouré,
Dindons, fricots d'volaille,
Oui, j't'en goutt', &c.

Tour à tour j'fais passer, labouré,
Dindons, fricots d'volailles.
C't-assez, m'dit-i, gourmand, labourant ;
Ya'ssez longtemps qu'tu tailles.
Oui, j't'en goutt', &c.

C't-assez, m'dit-i, gourmand, labourant,
Ya'ssez longtemps qu'tu tailles.
—Je ne suis point gourmand, labourant ;
Je soulage mes entrailles.
Oui, j't'en goutt', &c.

LA BICHE.

Ah ! c'était une biche,
Son berdin berdindaine,
Qui n'avait que deux dents,
Son berdin berdindents.

Elle s'en alla paître,
Son berdin berdindaine,
Dans le clos de Mayrand,
Son berdin berdindents.

Elle mange une feuille,
Son berdin berdindaine,
Qui valait bien cent francs,
Son berdin berdindents.

Et un pied d'échalotte,
Son berdin berdindaine,
Qui valait bien autant,
Son berdin berdindents.

Mayrand qui la regarde,
Son berdin berdindaine,
N'en parut pas content,
Son berdin berdindents.

Il la prend et la mène,
Son berdin berdindaine,
Devant le parlement,
Son berdin berdindents.

Elle lève la queue,
Son berdin berdindaine,
Et s'assit sur un banc,
Son berdin berdindents.

Ell' fit un pet au juge,
Son berdin berdindaine,
Trois pour les assistants,
Son berdin berdindents.

Et un boisseau de crottes,
Son berdin berdindaine,
C'est pour Monsieur Mayrand,
Son berdin berdindents.

DOUBLE-DOUBLE.

Madame m'envoyait au marché,
Pour un tambour lui acheter.
Mon tambour fait : double-double-double-double.
" Je ne suis pas bon marchand, madame ?
" Je ne suis pas bon marchand, voyez ?

Madame m'envoyait au marché,
Pour un p'tit chien lui acheter.
Mon p'tit chien fait : ouak, ouak, ouak, ouak ;
Mon tambour fait double-double-double-double ;
" Je ne suis pas, &c.

Madame m'envoyait au marché,
Pour un p'tit coq lui acheter.
Mon p'tit coq fait : coq-coricô . . . coq-coricô . . .
Mon p'tit chien fait : ouak, ouak, ouak, ouak ;
Mon tambour fait : double-double-double-double.
" Je ne suis pas, &c.

Madame m'envoyait au marché,
Pour un coq-d'Inde lui acheter.
Mon coq-d'Inde fait : piouc, piouc, tourlour, lourlou ;
Mon p'tit coq fait : coq-coricô . . . coq-coricô . . .
Mon p'tit chien fait : ouak, ouak, ouak, ouak ;
Mon tambour fait : double-double-double-double.
" Je ne suis pas, &c.

On ajoute ainsi tous les noms d'animaux que l'on veut, et chacun imite à sa façon le cri de ces animaux en commençant par le dernier. Si l'on veut éviter la confusion, les cris doivent se faire en cadence.

MARIE-PUNIÇON.

I m'a été pris hier au soir, ici,
C'est l'bonnet de mon mari.
Qu'est-c' qui l'a donc ?
Marie Puniçon,
Marie Puniçon, dondaine,
Marie Puniçon, dondé.

I m'a été pris hier au soir, ici,
C'est les bott' de mon mari.
Qu'est-c' qui l's a donc ?
Marie Puniçon, &c.

I m'a été pris hier au soir, ici,
C'est les jamb' de mon mari.
Qu'est-c' qui l's a donc ?
Marie Puniçon, &c.

I m'a été pris hier au soir, ici,
C'est le nez de mon mari.
Qu'est-c' qui l'a donc ?
Marie Puniçon, &c.

I m'a été pris hier au soir, ici,
C'est l's oreill' de mon mari.
Qu'est-c' qui l's a donc ?
Marie Puniçon, &c.

I m'a été pris hier au soir, ici,
C'est la têt' de mon mari.
Qu'est-c' qui l'a donc ?
Marie Puniçon, &c.

I-A-TLA-TLA.

Par un dimanche après midi,
Ma femme s'est laissé mouri.
Voisins, voisins, ma femme est morte :
Ah ! venez donc l'ensevelir.
Que les anges l'emportent !
Ia-tla-tla, ia-tla-tla,
Ia-tla-tla, ia-tla-tla.

J'ai arrêté chez le bedeau,
J'ai arrêté chez le bedeau.
Bedeau, bedeau, ma femme est morte :
Faites la donc carillonner.
Que les anges l'emportent !
Ia-tla-tla, &c.

J'ai arrêté chez le curé,
J'ai arrêté chez le curé.
Curé, curé, ma femme est morte :
Chantez-lui donc son *libera*.
Que les anges l'emportent !
Ia-tla-tla, &c.

J'ai arrêté chez le fossoyeur,
J'ai arrêté chez le fossoyeur.
Ah ! fossoyeur, ma femme est morte :
Creusez-lui donc assez avant,
Que jamais ell' n'en sorte.
Ia-tla-tla, &c.

En revenant de l'enterr'ment,
J'ai vu des gensses qui buvaient.
J'en ai payé cinq ou six pottes :
Ah ! c'était pour me rappeler
Que ma femme était morte.
Ia-tla-tla, &c.

LA BIBOURNOISE.

Quand j'étais chez mon père,
Petite Jeanneton,
La glinglanglon,
M'envoi'-t-à la fontaine,
Pour emplir mon cruchon.
La bibournoise !
Sont-c' des pois ? des pois ! des fêves ? des fêves !
De l'ognon ? . . .
Ya-t-i pas de la glinglanglon !
Bon, bon, bon,
Bon, bon, bon ;
Darillon, darillon, darillon.
Oh ! la galgalançon bibournoise,
Bon ! bon !
Faisons le saut de la galgalançon bibournoise !

M'envoi'-t-à la fontaine,
Pour emplir mon cruchon,
La glinglanglon.
La fontaine est profonde ;
Je suis coulée au fond.
La bibournoise, &c.

La fontaine est profonde ;
Je suis coulée au fond,
La glinglanglon.
Par icite il y passe
Trois cavaliers barrons,
La bibournoise, &c.

Par icite il y passe
Trois cavaliers barrons,
La glinglanglon.
" Que donneriez-vous, belle,
" Qui vous tir'rait du fond ? "
La bibournoise, &c.

" Que donneriez-vous, belle,
" Qui vous tir'rait du fond ? "
La glinglanglon,
— Tirez, tirez, dit-elle,
Après ça, nous verrons.
La bibournoise, &c.

Tirez, tirez, dit-elle,
Après ça, nous verrons,
La glinglanglon.
Quand la bell' fut tirée,
S'en fut à la maison.
La bibournoise, &c.

LA MEME

Avec un refrain différent.

Quand j'étais chez mon père,
Gai, vive le roi !
Petite Jeanneton,
Vivent le roi-z-et la reine !
Petite Jeanneton,
Vive Napoléon !

LA GINGUE ME PREND.

Mon mari est ben malade,
En grand danger de mouri'.
Il m'envoi' dessus ces côtes,
Pour cueillir des pomm's pour lui ;
La gingu' me prit, gai, gai, gai,
V'là qu'çà m'prend,
Gai-gaîment.

Il m'envoi' dessus ces côtes,
Pour cueillir des pomm's pour lui.
Quand je fus dessus ces côtes,
J'entendis sonner pour lui.
La gingue, &c.

Je me j'tis à deux genoux,
Pour prier pater pour lui.

Je m'en r'vins à la maison,
Pour ensev'lir mon mari.

Quand je fus devers les yeux,
J'avais peur qu'il me r'gârdît.

Quand je fus devers le nez,
J'avais peur qu'il me sentît.

Quand je fus devers la bouche,
J'avais peur qu'il m'embrassît.

Quand je fus devers les mains,
J'avais peur qu'il me poignît.

Quand je fus devers les pieds,
J'avais peur qu'il gigotît,
La gingu' me r'prit, gai, gai, gai,
V'là qu'çà mr'prend,
Gaî-gaîment.

UN TOUR DU DIABLE.

Le diabl' s'en va dans la vill' de Poquier,
Dans le moulin pour y prendr' le meunier.
Le meunier avait un sac assez grand :
Il a pris l'diable et l'a fourré dedans,
L'a attaché à la rou' du moulin,
L'a fait virer du jour au lendemain.

Le lendemain le diable se fâcha.
Il se renfla, et le sac déchira.
Il s'en va-t-à la fenêt' du meunier :

" Va voir ton sac, il est tout déchiré. "
Et puis il dit au meunier en partant :
" Viens dans l'enfer, je t'en ferai-z-autant. "

Il arrêta chez un cabaretier.
Mais, pour ce coup, il fut bien attrappé :
Le cabaretier l'a trouvé si gros,
S'est défendu de ces verr' et ses pots ;
Il lui en a tant fouté sur le corps,
Ah ! je crois bien que l'animal est mort.

ILS DISENT QUE J'AIME LES POMMES.

Ils dis' que j'aim' les pommes
A la douzaine.
J'en aim' ni un', ni point,
A la douzain' que j'aim', que j'aime ;
A la douzain' que j'aimerai.

Ils dis' que j'en aim' deusses
A la douzaine.
J'en aim' ni deux, ni un', ni point,
A la douzain' que j'aim', &c.

Ils dis' que j'en aim' troisses
A la douzaine.
J'en aim' ni trois, ni deux, ni un', ni point,
A la douzain' que j'aime, &c

Il dis' que j'en aim' quatre
A la douzaine.
J'en aim' ni quat', ni trois, ni deux, ni un', ni point.
A la douzain' que j'aime, &c.

On continue ainsi jusqu'à 12.

CANONS.

A 4 parties.

Frère Jacques,
Frère Jacques,

Lève-toi,
Lève-toi ;

Sonne les matines,
Sonne les matines.

Dign' ding' don,
Dign' ding' don.

A 5 parties.

Bonjour, Pierrot,
Bonjour, Michot,

Tuons le coq ?
Tuons le coq ?

Il ne fera plus :
Coq holà, coq holà ;

Il ne fera plus :
Coq holà, coq holà ;

Il ne fera plus :
Coq holà ricot.

A 6 parties.

Bom, bom, bom, bom,
Bom, bom, bom, bom, bom,
Bom, bom, bom, bom, bom, bom, bom.
Entends-tu le carillon ?
Le bourdon, le carillon ?
Entends-tu le carillon ?

A 4 parties.

Scotland's burning,
Scotland's burning ;
Look out,
Look out.
Fire ! fire !
Fire ! fire !
Pour on water,
Pour on water.

A 4 parties.

Entendez-vous aussi la cloche du moulin ?
Bom, bom, bom, bom, bom,
Bom, bom, bom, bom,
Diguediguedin din, diguediguedin.

A 4 parties.

Rataplan-taplan ! rataplan-taplan !
Le tambour vous appelle, entendez-vous ?
La cloche qui fait :
Bom, bom, bom, bom,
Bom, bom, rataplan, rataplan.

A 4 parties.

Ah ! le joli moulinet,
Qui fait tique-tique
Tique-tac, tic-taque, nuit et jour
Qui fait tique-tique-tique-tique-taque nuit et jour.

A 5 parties.

Nihil sub Sole, sub Sole Novum, nihil, Nihil.

A 4 parties.

Si l'on ose attaquer Mon pays et ses droits,
Je suis à la patrie, Et je défends ses lois.

A 3 parties.

Grégoire est mort,
Ou bien il dort,
Dans son caveau,
Près d'un tonneau ;
Il a pris fin
Cuvant son vin.

A 3 parties.

Qui toujours dort
A bien grand tort :
Le gai refrain
Doit mettre en train,
Par ses accents,
Le fainéant.

LE REVEIL DU LABOUREUR.

Canon à 3 parties.

Debout, camarades :
Le coq a chanté,
Et sur nos bourgades
Brille un ciel d'été.

Joyeuse l'aurore
Luit sur nos coteaux,
Et le soleil dore
L'azur des ruisseaux.

Que l'on se dépêche ;
Au front les chapeaux;
En main pioche, pêche,
Corbeille et rateaux.
Au jardin les filles,
Au champ les garcons ;
Armés de faucilles,
Courons aux moissons.

Travaillons, mes frères,
Nous aurons gaîté,
Jours longs et prospères,
Vigueur et santé.
Bravant la tristesse,
Purs de tout remord,
Jusqu'à la vieillesse
Nous fuirons la mort.

TÉLALLITA.

Par un dimanche au soir,
M'en allant promener,
Dans mon chemin rencontre
La bonn' femm' Jean Cayer.

Son petit télallita, lita-télallita,
Lita-télallita, télallita,
Lita-télallita.

Dans mon chemin rencontre
La bonn' femm' Jean Cayer.
Elle m'a dit : Monsieur,
Entrez donc vous chauffer.
Son petit télallita, &c.

Elle m'a dit : Monsieur,
Entrez donc vous chauffer.
— Ce n'est point votre feu
Que nous venons chercher.
Son petit télallita, &c.

Ce n'est point votre feu
Que nous venons chercher ;
C'est de prendre avec vous
Ce soir un bon souper.
Son petit télallita, &c.

C'est de prendre avec vous
Ce soir un bon souper.
— Tu n' mang'ras pas ma soupe,
Va, méchant cordonnier.
Son petit télallita, &c.

TABLE ALPHABÉTIQUE

du Supplément.

Ah ! c'était une biche
Ah ! le joli moulinet, 86
Ah ! qu' j'aim' donc les ong. 98
Ah ! quel nez ! ah ! quel nez ! 47
Ah ! si mon moine voulait danser 59
Anglais (l') économe 77
Anglais (l') touriste 26
A Saint Malo, beau port de mer 35
Astronomanie (l') 71
Bibournoise (la) 14
Biche (la) 91
Boiteuse (la) 86
Bom, bom, bom, bom, *canon*, 82
Bonhomm', bonhomm', sais-tu jouer ? 97
Bonjour, Pierrot, bonjour, Michot, *canon*, 83
Boulé (bal chez) 96
Boule (ma) roulant 72
Cadet Rousselle 67
C'est délirant 49
C'est un nommé Martin 8
Collez votre œil à mon optique 78
Dans les pays que je parcours 14
Debout, camarades, *canon*, 1
Départ du conscrit 98
Départ pour la Californie 48

Derrièr' chez nous y a-t-un étang	67-69
Dimanche, après les vêpres,	72
Double-double	88
Enfin jé avais vu [illegible] France	26
En revenant d'u[illegible]	75
En roulant ma b[illegible]	67
Entendez-vous [illegible]	97
Est-il rien sur la [illegible]	60
Foin, paille, r[illegible]	18
Frère Jacques, [illegible]	96
Fringue, fringue [illegible]	81
Frit à l'huile [illegible]	79
Gamin de Par[illegible]	42
Grand-[illegible]az (le)	59
Grégoire est n[illegible]	98
Guediguedindin, ou Mic-mic,	78
Guilleri	51
Haow ! yes, qu'est-c'qui povait me dire	35
I-a-tla-tla	90
Il était, dans la ville	57
Il était un' bergère	65
Il était un p'tit homme	51
Ils dis' que jaim' les pommes	95
I m'a été pris hier au soir, ici,	89
J'ai c't-épaule qui m'branle	75
J'ai du bon tabac	53
Jamais je m'e[illegible] chez nous	70
Je suis t'un pauvre conscrit	48
J'irai m'plaindre au roi	28
J'suis troupier dans la caval'rie	40
Juif-errant (complainte du)	60
La bibu[illegible]rnoise	91
L'[illegible]ne me plaît	93
La [illegible]forme est dans un fossé	84

67-69
72
88
26
75
67
97
60
13
96
81
79
42
59
98
78
51
35
90
57
65
51
95
89
75
53
70
48
28
40
60
91
93
84